
U d'/of OTTAWA
39003011769873











BERTHE BIZOT

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

BERTHE BIZOT

SIMPLE HISTOIRE D'UNE AME

PAR L'ABBÉ **L. GUÉPRATTE**

CHANOINE HONORAIRE DE METZ
DIRECTEUR DE L'INSTITUTION SAINT-AUGUSTIN A BITCHE

SECONDE ÉDITION

Corrigée et augmentée de plusieurs documents



PARIS

HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE BONAPARTE, **33**

1874

Consummatus in brevi explevit tempora multa.
(Sap., IV, 13.)

Ayant vécu peu, elle a fourni la carrière d'une longue vie.

Berthe Bizot fut l'une des filles du brave général mort si glorieusement sous les murs de Sébastopol. Ce fut là toute son illustration selon le monde. Elle n'a vécu que dix-huit ans, et ce temps si court, elle l'a passé en apparence de la façon la plus ordinaire, dans les occupations de l'étude, dans les simples relations de la famille et de l'amitié, dans les devoirs humainement insignifiants d'une vie toute commune. Mais devant Dieu la vie ne se mesure pas au nombre des années, ni à ce que les hommes appellent grandeur des événements. La foi reconnaît d'autres grandeurs. Ce qu'elle considère, ce sont les dispositions providentielles de Dieu à l'égard des âmes et la correspondance des âmes à ces *dispositions* de Dieu.

A ce point de vue, la vie de Berthe est riche

d'enseignements, car l'action de Dieu et la coopération de l'âme y sont marquées en caractères ineffaçables. C'est pourquoi nous avons aimé à en retracer l'histoire. Il eût été vraiment dommage de laisser dans l'oubli les grâces dont a été comblée jusqu'à la fin cette enfant bénie, de ne point révéler sa constante vigilance sur elle-même, son courage énergique dans la lutte, son absolue fidélité à ses résolutions, sa soumission si entière à la volonté de Dieu, de ne point montrer enfin une fois de plus comment les vrais chrétiens savent mourir.

Heureux sommes-nous, en publiant cette notice, de rendre un dernier hommage aux vertus d'une belle âme! Heureux surtout si les exemples de foi et de générosité que Berthe a laissés consolent et fortifient les cœurs que sa mort a si cruellement éprouvés, s'ils encouragent au bien tous ceux qu'elle a quittés et qu'elle attend au ciel!

A Dieu seul honneur et gloire!

BERTHE BIZOT,

NÉE A BITCHE, LE 26 JUILLET 1850,

ENTRÉE DANS LE REPOS DU SEIGNEUR LE 14 JUIN 1868.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Berthe. — Sa première éducation. — Son heureux naturel.

Berthe naquit à Bitche (26 juillet 1850). Elle avait à peine deux mois, que madame Bizot, appelée à rejoindre monsieur Bizot en Algérie, la remit aux soins d'une autre elle-même, madame de Lochner, sa mère.

La première éducation, tâche importante, délicate, souvent pénible, fut, à l'égard de Berthe, facile et très-attachante, tant l'enfant parut tout d'abord bien douée. Sa jeune intelligence, pressée de se manifester, s'éveillait à un âge où chez les natures ordinaires l'esprit reste encore comme endormi. Non-seulement elle par-

lait distinctement à deux ans, mais elle chantait de petits airs avec une justesse et une expression remarquables ; elle lisait même déjà. Quand, en 1853, monsieur et madame Bizot revinrent en France, la grand'mère, désireuse de faire valoir l'élève dont elle était fière, la fit lire en leur présence. Le père et la mère soupçonnant dans ce savoir prématuré une supercherie d'orgueil *grand'maternel,* prirent l'enfant à part et lui présentèrent un texte qu'elle n'avait pu préparer. L'épreuve fut décisive. A leur grande surprise, petite Berthe savait lire.

Ce qui vaut mieux, elle faisait déjà paraître les plus heureuses dispositions du cœur, ces belles qualités qui ornent si bien une jeune âme : une inaltérable douceur, une candeur, une ingénuité incomparables.

Jamais elle n'a proféré un mensonge. Un trait, un mot charmant nous la révèlent tout entière. Berthe n'avait que trois ans. Un jour qu'on mettait en doute sa véracité, elle s'approche de la personne qui la questionnait, puis, écartant les boucles de sa blonde chevelure et montrant son joli visage : « Regarde bien mon front, dit-elle, et tu verras que je dis la grande vérité ! »

Madame de Lochner comprenait tout ce qu'il y avait de ressources dans cette aimable nature, et elle exigeait beaucoup ; elle ne faisait pas grâce aux moindres manquements. « Il lui arrivait, disait plus tard madame Bizot, de punir l'enfant pour des fautes si légères que la pensée ne m'en fût même pas venue. Je lui répondis, un jour qu'elle avait eu la fermeté de « sévir : « Je vous félicite, ma mère, d'avoir « trouvé une occasion de punir Berthe : il y « a longtemps que je la cherche inutilement. » Ce moyen étant quelquefois nécessaire pour mes autres enfants, je craignais que mon abstention forcée avec Berthe ne fît mauvais effet, et je cherchais, mais en vain, à la surprendre en défaut. »

On conçoit ce que cette vie passée sous une pareille vigilance dut apporter de gravité à l'âme impressionnable de Berthe. Ce n'était pas sans étonnement que l'on voyait cette enfant préférer à toute autre la compagnie des personnes d'un âge mûr, et passer avec elles des heures entières, sans se préoccuper des jeux qui sont la grande affaire de l'enfance. L'on se souvient encore parmi ses parents du maintien étudié, des airs de grande personne qui contrastaient singulièrement en elle avec

l'âge et la taille d'une enfant. Petites exagérations dont Berthe n'était pas responsable, et qui peu à peu disparurent, pour ne laisser en elle que ce qui dans leur fond était bon, un certain sérieux qu'elle sut allier dans une sage mesure à un aimable enjouement.

En 1856, madame Bizot, devenue veuve, réunissait à Paris toute sa famille. De ce moment Berthe, quoique toujours la préférée de la grand'mère, partagea l'éducation commune, et par un contact de chaque jour modifia sans secousses ses manières un peu étranges, sa tenue trop réservée.

Trois années se passèrent ainsi, pendant lesquelles Berthe dut accomplir en famille ses premières études.

En 1860, sa sœur aînée, du nom d'Alice, sortait du couvent des *Oiseaux* (1). Elle voulut elle-même préparer Berthe à l'y remplacer et à entrer dès l'année suivante dans la troisième classe. Rien de plus touchant que de voir à l'œuvre les deux sœurs, l'autorité de l'une étant acceptée par l'autre avec la plus complète déférence. C'est Berthe qui nous l'apprend dans

(1) Voir la Notice sur ALICE BIZOT, publiée dans le *Mémorial des Enfants de Marie*, élèves de la Congrégation Notre-Dame, maison dite des *Oiseaux*. — Paris, Pélagaud.

les touchantes pages que la reconnaissance lui dicta, en 1864, comme un hommage rendu à sa chère Alice.

« Depuis longtemps, hélas! je l'ai perdue, cette sœur chérie, que je considérais plutôt comme un ange, et je ne puis résister au plaisir d'en parler un peu. Elle était si bonne et si douce! et certes il lui en avait coûté, car je me rappelle les colères où elle se mettait avant son entrée au couvent. Mais après cinq ans de séparation, qu'elle était changée! C'était un modèle de patience et de modestie. — Je lui disais tout ce que je pensais, elle en faisait autant, et me traitait comme si j'avais eu son âge. Aussi je fus bien contente lorsque maman, cédant à mes désirs, me permit de n'avoir point d'autre maîtresse qu'elle. Elle accepta cette tâche avec joie et la prit du côté sérieux. De quels soins ne m'a-t-elle pas entourée! Elle me donnait des leçons avec une fermeté rare unie à la douceur; elle les rendait si intéressantes que j'en voyais arriver l'heure avec plaisir. Elle les entremêlait d'histoires qui éveillaient mon attention et excitaient mon émulation. Si j'ai pu entrer dans la troisième classe, c'est à elle que je le dois. — Elle ne se trouvait pas trop grande pour jouer avec nous; elle nous donnait un entrain in-

croyable, nous apprenait mille petits jeux pour nous divertir.

« Mais où je l'admirais le plus, c'était à l'église et dans l'exercice de la prière. On eût dit un ange, et sur ce point elle ne plaisantait jamais. Elle nous faisait souvent faire nos prières, et quand elle était là, nous n'aurions pas osé nous permettre une distraction ; elle ne nous l'aurait pas passée, et nous aurions été grondées.... »

Berthe avait quatorze ans quand elle jugeait et appréciait ainsi sa sœur.

Les bonnes dispositions, la douceur et la docilité de l'élève facilitèrent la tâche de la jeune maîtresse ; le but fut atteint. Berthe entra aux *Oiseaux,* au mois d'octobre 1861, et fut admise dans la troisième classe, à l'âge de onze ans.

CHAPITRE II.

Entrée de Berthe au couvent. — Séjour à Pau de madame Bizot et d'Alice; leur retour. — Première communion et confirmation de Berthe. — Son admission dans la congrégation des Saints-Anges. — Mort d'Alice. — Vie de Berthe au couvent; précieux détails. — Renouvellement de la première communion.

Berthe arrivait au couvent, conduite par sa sœur, dans une circonstance qu'elle-même nous fait connaître «..... Le jour où je suis entrée ici, dit Berthe, dans l'écrit déjà cité, je crois qu'il lui (à Alice) en coûta autant qu'à moi. Quoique déjà très-souffrante, elle avait demandé et obtenu la permission de ne se remettre entre les mains des médecins que le lendemain, afin de m'accompagner au couvent et d'être toute à moi, et elle ne me quitta pas d'une minute. Durant sa maladie, elle pensait toujours à moi, demandant de mes nouvelles, comment je me comportais, et si je faisais des progrès, m'envoyant de petits souvenirs, de petit mots d'encouragement... »

Ainsi patronnée, la nouvelle pensionnaire fut accueillie avec intérêt. Du reste, elle se recom-

mandait elle-même par son intelligence; elle était charmante d'innocence et de douceur.

Laissons parler ici une amie du couvent, Antoinette C***, qui a bien voulu payer sa dette de cœur à son ancienne compagne, en nous donnant dans une *Relation* détaillée les plus intéressants souvenirs.

« Entrée au couvent des *Oiseaux*, au mois d'octobre 1861, Berthe Bizot fut placée, malgré ses onze ans, dans la troisième classe, dont elle fut la plus jeune. Son nom n'était inconnu à aucune de nous; toutes celles qui comptaient plus de trois ans de pensionnat se rappelaient cette fameuse distribution des prix de 1859, où, pour la première fois depuis la fondation du couvent, le prix d'Excellence avait été décerné à la sœur aînée de Berthe, Alice Bizot. On la voyait encore courbée sous le poids de dix-sept volumes, qu'elle avait à peine la force de porter. — Puis, pour bien des élèves de ce temps-là, le souvenir d'Alice se rattachait à celui de leur première communion : Alice s'acquittait si bien et avec tant de bonheur de sa charge de *bon Ange des premières Communiantes!*.....

« Aussi, lorsque Berthe parut pour la première fois au milieu de nous, on la regardait

avec sympathie et curiosité en se disant : « C'est la sœur du prix d'Excellence ! » — La taille élancée de Berthe, la distinction de ses manières, les grandes et belles boucles blondes qui entouraient des traits fins et réguliers, et surtout ses yeux, où la vivacité se mêlait à la douceur et à l'intelligence, tout cela joint à la plus aimable simplicité prévenait beaucoup en sa faveur, et à peine l'avait-on vue que l'on pensait en soi-même : « La gentille enfant ! « je voudrais devenir son amie. »

« Initiée par sa sœur à tous les secrets de la vie de couvent, Berthe s'accoutuma vite à sa nouvelle position. Alice avait laissé un si bon souvenir que déjà sa petite élève était très-aimée par toutes les maîtresses, et de plus, Berthe ayant au pensionnat plusieurs cousines, tout concourut à lui rendre moins pénible la séparation de sa famille.

« Berthe fut tout de suite une des meilleures élèves de la classe *bleue*. Intelligente, réfléchie malgré son âge, pieuse et bonne, travaillant aussi bien en classe et aux études qu'elle jouait et riait en récréation, elle sut se faire aimer de ses compagnes et de ses maîtresses. Celles-ci ne pouvaient lui reprocher qu'un seul défaut, défaut très-connu d'ailleurs des petites pension-

naires de tous les temps : elle était trop souvent en contravention avec la règle du *silence.* »

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que madame Bizot était au plus fort de ses préoccupations pour la santé de sa fille aînée. Les médecins avaient conseillé de passer l'hiver à Pau, afin de ménager autant que possible une pauvre poitrine pour laquelle les remèdes ne pouvaient plus rien. La courageuse mère partit donc, emmenant son Alice et avec elle la grand'-mère et la plus jeune sœur de la chère malade ; Berthe et Adrien, son frère, restaient à leurs études. C'était une dure séparation pour des cœurs aussi unis, pour Berthe surtout, qui se voyait tout d'un coup isolée, privée de tout ce qu'elle aimait. On s'efforçait au couvent d'adoucir cette impression par toutes les attentions que la charité, qu'une grande affection peuvent inspirer ; mais pour une enfant les soins étrangers les plus dévoués et les plus assidus ne sont pas le cœur d'une mère !

De sa famille cependant il lui restait un soutien : c'était une tante, aimante presque à l'égal d'une mère. Madame B***, bien qu'habitant Versailles, ne manquait par de venir visiter chaque semaine sa jeune nièce. Par elle nous sa-

vons ce que les regrets de Berthe renfermaient de sensibilité et d'exquise délicatesse. « Je passais, nous dit-elle, toutes les semaines au moins deux heures avec Berthe. Malgré tous mes efforts pour dissimuler une profonde anxiété et cacher les nouvelles, trop souvent mauvaises, que je recevais de Pau, la pauvre petite les devinait. Quand elles étaient meilleures, elle puisait dans sa confiance personnelle, dans son ignorance de la douleur, les choses les plus tendres à me dire, m'assurant que toutes les actions de ses journées de pensionnaire avaient pour but d'obtenir de Dieu la guérison de cette sœur, qui était déjà alors son plus parfait modèle. Quand elle comprenait que je n'étais pas satisfaite, avec le tact le plus fin, les gentillesses les plus délicieuses, elle cherchait à me distraire doucement, et toujours elle finissait par me dire :
« Dieu se laissera toucher; je le lui demande
« avec toute ma ferveur et ma sagesse. »

Après le retour tant désiré de ses chères absentes (avril 1862), Berthe fut admise à faire sa première communion..... Nous aurions aimé à savoir si c'est en ce jour béni que le Dieu d'amour déposa en elle le puissant attrait qu'elle eut depuis pour la sainte Eucharistie. Il serait si bon de pénétrer plus avant,

de voir à fond une telle âme et en un tel jour ! Mais la religieuse qui avait eu avec elle des relations habituelles, et qui l'avait préparée à la première communion, ayant été enlevée depuis par la mort, nous en sommes réduits à ces quelques lignes trouvées dans ses notes :

« Berthe Bizot a fait sa première communion le dimanche 11 mai 1862. Je n'ai eu qu'à me louer de sa piété et de son recueillement pendant la retraite. Elle fit la rénovation des vœux du baptême, et la prononça avec tant de simplicité, un accent si pénétré de foi et de respect, que le souvenir m'en est encore présent. Cette charmante enfant fut confirmée par Mgr le Nonce, le jeudi 12 juin 1862. »

De son côté, Antoinette C*** ne nous dit que ces mots : « Très-peu communicative par caractère et ne confiant presque jamais toutes ses pensées, Berthe parla fort peu de ses sentiments au moment où Notre-Seigneur descendit pour la première fois dans son âme; seulement elle devint plus sérieuse, avait de rares moments de tristesse surmontés bientôt par sa gaieté habituelle. »

Quelques semaines après, Berthe fut reçue

dans la congrégation des Saints-Anges ; c'était le 5 août, fête de Notre-Dame-des-Neiges. Par une touchante coïncidence, sa réception eut lieu à la même époque que celle d'Alice et avec la même médaille. Et quel prix attachait à cette médaille la piété filiale des deux sœurs ! A leur âge, madame Bizot l'avait aussi portée !...

Les vacances arrivaient ; Berthe allait retrouver sa mère et sa sœur bien aimée... Mais la Providence ne laissait entrevoir la jouissance que pour demander le sacrifice ! « Aux vacances, dit Berthe dans son petit travail de 1864, j'espérais passer un long temps avec elle (Alice) ; mon attente fut trompée : il fallut nous séparer. Elle devait aller aux Eaux-Bonnes, et maman, craignant pour moi la fatigue, aima mieux m'envoyer chez un de mes oncles, dans le nord. A cette nouvelle, quoiqu'il m'eût été recommandé de ne pas montrer mon chagrin à Alice, je ne pus retenir mes larmes. Me voir pleurer lui fit une telle impression que j'en fus toute saisie, et je me hâtai de parler d'autres choses. Mais j'eus beau faire, elle resta triste toute la journée.

« Le lendemain, voyant dans mes mains

un petit carnet qu'elle m'avait donné, et que je conserve avec tout ce qui me vient d'elle, elle me le demanda, et y écrivit quelques lignes : « Tu as eu bien du chagrin, ma pauvre « petite Berthe, en apprenant que tu seras sé- « parée de maman (elle ne parle pas d'elle) « pendant une partie des vacances ; cepen- « dant n'accuse pas ta pauvre grande sœur, « elle est encore plus désolée que toi d'être « la cause de cette privation, et il lui faut « aussi tout son courage pour vous quitter « pendant les vacances. Offrons toutes deux, « ma bonne petite sœur, ce sacrifice à la sainte « Vierge ; elle nous obtiendra de grandes « grâces. Résignons-nous aussi, pour ne pas « ajouter aux peines de maman, qui est bien « triste. Dans un mois tout sera passé, et nous « serons ensemble. » — « Depuis ce temps, hélas ! ajoute Berthe, elle s'est affaiblie de plus en plus, et le petit Jésus l'a appelée à lui le jour de sa naissance. Elle a quitté cette terre, heureuse d'aller recevoir au ciel la couronne de ses vertus, d'aller revoir notre père, nous laissant ici-bas d'immortels regrets. »

Alice mourut en effet le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre 1862. — Avant de quitter les siens, il lui était arrivé une

dernière et bien douce joie au sujet de sa petite Berthe ; la mère Saint-Jérôme (1) lui avait écrit, le 13 novembre :

« Berthe est un bijou d'enfant. Si vous saviez comme j'aime à voir cette physionomie intelligente dont on lit toutes les pensées ! Après les instructions, elle a toujours à me faire des questions qui montrent son cœur et sa foi. L'autre jour, il s'agissait du bonheur du ciel et des merveilles qu'on découvrirait sans fin en Dieu, selon le degré de mérite acquis en ce triste monde : « Dites-moi donc com-
« ment faire, reprend Berthe, pour être bien
« haut, bien haut dans le ciel... Il y a déjà
« tant de saints si grands !.. Impossible de les
« surpasser ! » — « Tous les soirs, c'est un colloque de ce genre, qui serait vraiment à noter pour le plaisir de son excellente mère et pour la consolation de sa première institutrice. Dites à *celle-ci* qu'elle n'a pas perdu son temps. Sur quoi, je l'embrasse comme je l'aime, ce qui est bien fort, et je prie Jésus et Marie de rendre tous ses instants méritoires, afin qu'avec Berthe elle arrive *bien haut* dans le ciel. »

(1) Supérieure du couvent des *Oiseaux*.

Ainsi Berthe avait déjà de ces hautes aspirations, de ces désirs de sainteté qui révèlent une grande âme.

Du reste, ses compagnes d'alors avaient été frappées de ses dispositions : « Depuis la mort de sa sœur, est-il dit dans la *Relation* d'Antoinette C*** , son caractère, déjà modifié à sa première communion, changea encore. Ses moments de gaieté et d'expansion devinrent plus rares. Quoique toujours bonne pour toutes les élèves et très-aimée d'elles, Berthe ne se mêlait plus à celles qui jouaient bruyamment. Aux récréations, on pouvait être sûre de la trouver auprès de la maîtresse, ou bien au milieu d'un petit cercle composé de quatre ou cinq élèves plus âgées qu'elle, et dont la conversation et les jeux mêmes étaient sérieux. Aussi, lorsque la maîtresse allait d'un groupe à l'autre pour surveiller tous les *oiseaux* qui lui étaient confiés, elle passait en riant devant la petite réunion où se trouvait Berthe et disait : « Ici sont des gens raisonnables. »

« Très-avancée pour son âge, Berthe avait été placée, à la rentrée de 1862, dans la seconde classe. Elle aurait eu les mêmes succès qu'Alice, si on l'avait pressée ; mais elle était si jeune que mères et élèves se faisaient plutôt un de-

voir de la retenir que de l'encourager dans ses études. Remplie d'émulation, elle aspirait de tout son cœur aux prix et aux distinctions honorifiques, qui font le bonheur des bonnes élèves. Quoique toujours la plus jeune de sa classe, elle pouvait, par son style déjà formé, lutter avec les plus âgées, et peut-être trouverait-on dans les cahiers d'honneur de la *jaune* et de la *bleue* quelques devoirs signés Berthe Bizot. — Mais, à l'exemple d'Alice, la science pour laquelle Berthe réservait tout son zèle, toute son application, c'était *l'instruction religieuse*. La religion était tout pour elle, et l'étude des vérités chrétiennes sa plus douce jouissance. — Les fréquentes sorties exigées par sa santé dérangeaient beaucoup ses études. Deux, trois jours perdus pour une pensionnaire qui aspire aux prix sont un très-grand dommage, et plus d'une élève, découragée par ces interruptions continuelles, aurait abandonné toute prétention. Il n'en était pas ainsi de Berthe. Après chaque absence, elle reprenait ses livres et ses cahiers avec un zèle et une application toujours soutenus, et jamais ses compagnes ne l'entendirent se plaindre d'un état de santé qui lui barrait toujours le passage des premiers prix.

« Avec Berthe, un avis, la critique même de sa conduite étaient toujours bien reçus ; pourtant l'avis était quelquefois donné avec la franchise un peu rude dont usent entre elles les pensionnaires. Il avait été convenu entre Berthe et l'une de ses compagnes de s'avertir mutuellement toutes les fois que l'on aurait remarqué un défaut. Un jour cette amie lui ayant fait une observation sur quelques mots qui, à son avis, auraient pu blesser une autre élève, Berthe, qui n'y avait même pas songé, s'éloigna d'abord sans répondre : puis, revenant quelques minutes après : « Je vous assure bien, lui dit-
« elle de l'air le plus gracieux, que si j'avais su
« que cela pût faire de la peine à M***, je
« n'aurais pas ainsi parlé. »

« C'est que Berthe aimait en tout la droite ligne, et ce qu'elle aimait pour elle, elle le voulait aussi pour les autres. Entendant une de ses compagnes se plaindre vivement d'une religieuse qui, trompée sans doute par les apparences, lui avait fait une réprimande qu'elle croyait n'avoir pas méritée. « Au lieu de vous
« plaindre continuellement de mère***, lui dit
« Berthe, vous feriez bien mieux d'aller la
« trouver dans sa cellule et de vous expliquer
« tout simplement. » Et Berthe ne fut contente

que lorsqu'elle eut la promesse que cette démarche assez difficile serait faite. — Cette bonne Berthe, à cause de son âge et des deux initiales de son nom, nous l'appelions toujours Bébé, et, on le voit, c'était le bébé qui souvent rappelait ses grandes sœurs au devoir.

« Rarement, très-rarement, je l'ai dit, Berthe laissait entrevoir le fond de ses pensées, et au couvent c'est à peine si elle parlait à cœur ouvert à une ou deux personnes. Dans ces très-rares moments d'expansion, le sentiment qu'on voyait dominer dans son âme était une espèce de souffrance intime,un dégoût de la vie ; non-seulement elle ne craignait pas la mort, mais elle la désirait. « Je veux aller rejoindre Alice, » disait-elle parfois ; et comme toujours on essayait de chasser ces pensées, qui auraient pu frapper son imagination, elle répétait encore : « Je « veux aller rejoindre Alice. » L'expression si douce et si triste que prenait alors sa physionomie semblait dire : « Ne me demandez pas « de demeurer longtemps sur cette terre, je ne m'y trouve pas bien, j'y suis gênée, à l'é« troit. » On ne peut préciser le moment où ce sentiment de dégoût et d'ennui avait envahi l'âme de Berthe; on s'en aperçut dans la seconde année de son séjour au couvent, c'est

tout ce que l'on en peut dire. — A la même époque, comme avait fait Alice avant sa première communion, Berthe écrivit une petite lettre adressée à son père au ciel, et qu'elle portait toujours sur elle. Elle y demandait très-probablement à ce bon père, dont elle parlait avec tant de regrets, de venir chercher sur la terre sa petite fille et de l'emmener avec lui. Je ne sache pas que Berthe ait jamais communiqué le contenu de cette lettre à personne ; seulement, lorsqu'on la plaisantait sur son désir de mourir, elle la montrait, en faisait lire l'adresse, puis la reprenait en riant, ayant l'air de dire : « Vous ne voulez pas que je désire « mourir ; cependant, et cette lettre en est la « preuve, je le demande bien au Bon-Dieu. »

« Sous l'influence de ces graves pensées, Berthe n'était pas aux vaines recherches du monde ; la coquetterie, la toilette étaient pour elle choses inconnues ; jamais elle ne parlait de ces bagatelles, qui occupent tant de jeunes filles, et sa bonne mère pourrait probablement dire, comme ses compagnes, que jamais elle n'a demandé ni le moindre bijou ni le plus léger changement dans sa mise. — Elle ne tirait vanité d'aucun avantage, d'aucune faveur, quelque digne d'envie qu'elle parût. *Passer inaper-*

çue était sa devise. Le jour de sa première communion, elle avait reçu de la princesse C*** un souvenir précieux et flatteur. Berthe, malgré sa joie, ne le montra à son amie qu'avec cette recommandation expresse : « Au moins « ne le dites pas ; vous savez comme je déteste « les *embarras.* »

Interrompons ce récit pour signaler un fait qui n'y est pas même indiqué, tant il est resté inaperçu pour tout autre que pour Berthe. Il s'agit du renouvellement de la première communion de cette enfant, le 17 mai 1863. Aucun regard humain ne pénétra, n'entrevit même ce qui s'accomplit dans son âme en ce jour.

A ce moment, paraît-il, le Seigneur l'attirait d'une manière particulière et faisait entrevoir à sa générosité une vie plus parfaite. Il la blessait au cœur d'une de ces blessures mystérieuses que rien de ce monde ne saurait guérir. Dieu touche ainsi les âmes qu'il veut à lui. Les moyens varient, au gré de sa Providence, suivant la diversité des natures. Souvent l'âme elle-même ignore que c'est Dieu qui opère en elle ; la nature se débat, il lui en coûte de se livrer ; il y a des alternatives de résistance et de fidélité, il y a lutte : on gémit, on souffre ;

on souffre ainsi jusqu'à ce que tout soit donné et qu'on se repose en Dieu.

Berthe fut-elle réellement, bien qu'elle ne s'en rendît pas compte, favorisée de cet appel de Dieu? Un mot échappé de son cœur quelques jours avant sa mort, joint à des confidences antérieures sur les souffrances intimes qu'elle endura, nous donnerait à l'entendre. Parlant du renouvellement de sa première communion, elle dévoila ce secret : « Le jour de ce renouvellement, j'ai demandé à Dieu de m'appeler à la vie religieuse ou de me faire mourir à dix-huit ans! » Prière dictée par l'amour le plus pur et qui dépeint le fond de son âme ; prière exaucée, autant qu'elle pouvait l'être, dans son double objet : Berthe a eu le bonheur de se consacrer à Dieu par la promesse qui fait les vierges, et elle est morte à dix-huit ans!

Voilà donc que du premier coup, par une grâce de choix, Berthe aurait entrevu le but : DIEU SEUL!... On s'expliquera peut-être maintenant et le sérieux plus grand de sa seconde année de couvent, et les tristesses manifestées, et cette souffrance et ce désir de mourir, dont il est parlé dans la *Relation* et dont ses compagnes s'aperçurent. Cette lumière sera voilée souvent sans doute par les préoccupations inévitables

de la vie; mais bien des fois aussi le rayon percera le nuage ; Berthe le reconnaîtra et se remettra dans la voie. Un jour viendra où elle sera inondée de la divine clarté!

Avant la fin de cette année scolaire 1862-1863, Berthe dut sortir du couvent. L'enfant avait beaucoup grandi ; il était prudent de la faire renoncer à un travail suivi, de lui procurer de l'air et du repos. Et puis, au mois d'octobre de cette même année, madame Bizot eut à porter un nouveau deuil par la mort de madame de Lochner. Son cœur avait besoin de consolation. C'en devait être une pour elle que de consacrer tous ses soins à celle qui était devenue l'aînée de ses filles ; il fut décidé que Berthe resterait avec elle.

CHAPITRE III.

Berthe dans sa famille. — Sa réception dans la Congrégation de la sainte Vierge. — Ses études. — Son affection filiale et fraternelle ; ses relations d'amitié. — Retraite ; résolutions.

Berthe est donc rendue à ce foyer où la mort a frappé des coups si multipliés, si cruels, et où tant de places vides rappellent sans cesse à l'âme les plus sérieuses pensées. Tout est là pour la mûrir. Elle a vu, elle sent les accablantes douleurs de sa mère ; elle se rappelle la grande vertu d'Alice ; un noble désir la saisit et devient sa préoccupation habituelle, le but de tous ses efforts : elle veut, autant que possible, adoucir les regrets de sa mère et remplacer près d'elle sa chère Alice, en marchant sur ses traces.

Forcée d'interrompre ses études, Berthe allait les reprendre avec de sages ménagements et continuer son éducation sous la direction de sa mère. Elle eut de grands succès, elle eut surtout la sagesse de ne s'en point enorgueillir. Plusieurs fois elle répéta cette parole qui dans

la bouche d'une enfant ferait sourire, si l'on ne connaissait le sentiment qui l'inspirait : « Plus je vois, plus je travaille, et plus je sens ma profonde ignorance. »

Rien ne manqua pour la culture de son esprit. Mais sachant bien que le développement de l'intelligence, si riche qu'il soit d'ailleurs, ne suffit pas à une éducation, qu'il peut même devenir un danger, si la culture chrétienne de l'âme ne va de pair, madame Bizot voulut qu'une forte instruction religieuse fût donnée à sa fille. Berthe fut envoyée au catéchisme de persévérance de Saint-Étienne-du-Mont, où elle apporta tout son zèle et toutes ses ressources. « Elle s'y présentait, écrit monsieur l'abbé G***, directeur du catéchisme, dans des circonstances, ce semble, défavorables. Inconnue à la plupart de ses nouvelles compagnes, puisqu'elle n'avait pas fait avec elles sa première communion, elle devait paraître d'abord étrangère ou exciter la jalousie. Il n'en fut rien. Bientôt toutes les sympathies lui étaient assurées et les charges lui étaient offertes. On la vit élevée plus rapidement que les règles ne le déterminent aux différents degrés d'*aspirante* et d'*associée* du Sacré Cœur, à cause du temps qu'elle avait passé au couvent et qui lui comptait

comme probation, et cette faveur fut parfaitement accueillie. Elle fut même peu après choisie pour secrétaire de l'association, et ses compagnes applaudirent. Le seul regret qui se manifesta, ce fut de la voir obligée de quitter sitôt sa nouvelle charge... » — On se souviendra toujours dans sa famille de son assiduité aux réunions, de l'ardeur avec laquelle elle s'y préparait. Que de fois il arriva qu'on lui proposait d'agréables distractions ! Elle aurait très-volontiers accepté, mais il eût fallu manquer au catéchisme, jamais elle n'y consentit. Le compte rendu des instructions était fait avec la plus scrupuleuse exactitude. Ces compositions l'intéressaient à ce point qu'il fallut souvent l'autorité de sa mère pour l'arracher à un travail qui se fût trop prolongé. Aussi, au catéchisme comme partout Berthe fut remarquée ; dès la fin de la seconde année, elle fut jugée digne de la plus haute récompense : elle reçut le *prix d'honneur*.

En même temps elle faisait ses essais de vie chrétienne dans le monde, et elle n'en était pas satisfaite. Jugeant qu'elle n'avait pas été assez fidèle, mécontente d'elle-même, elle demanda et obtint de madame Bizot la permission d'aller passer quelques jours dans la retraite, près de ses bonnes mères des *Oiseaux*

Elle y renouvela son âme (1), elle y retrempa ses résolutions ; elle se redit comme autrefois le

(1) Ce mécontentement d'elle-même et ce commencement nouveau que nous venons de remarquer dans Berthe étaient un double signe de l'avancement spirituel de cette jeune âme : 1° « Si nous sommes *mécontents de notre état présent*, quel qu'il puisse être, a dit le P. Faber, si nous aspirons à quelque chose de meilleur et de plus élevé, c'est là un puissant motif de rendre grâces à Dieu ; car un pareil *mécontentement* est un de ses dons les plus précieux et un signe que nous faisons des progrès réels dans la vie spirituelle.

Toutefois, ce mécontentement doit, pour être bon, réunir certaines conditions : il faudrait le combattre, s'il jetait de l'inquiétude dans l'esprit s'il troublait les exercices de piété ; — mais on doit l'accueillir et le respecter s'il provient du regret d'avoir peu correspondu aux grâces reçues, car alors il augmente l'humilité de l'âme ; si en même temps, si surtout, soutenu par la reconnaissance pour les grâces passées et par une pleine confiance dans celles qui seront accordées à l'avenir, il porte à un vrai, à un ardent désir d'être plus fidèle, de croître en sainteté.

Une âme qui serait toujours contente d'elle-même, de quel avancement serait-elle capable ?

2° « C'est encore un signe de progrès de recourir sans cesse à des *commencements nouveaux* et de prendre de nouveaux élans. » — Par ces *commencements* il ne faut pas entendre les déplorables oscillations du pécheur d'habitude, qui « veut et ne veut pas », qui sort un jour de son mal et qui s'y replonge le lendemain ; — ni la perpétuelle légèreté d'une âme dissipée, qui oublie sans cesse son devoir, qui se fatigue au premier effort, qui se laisse aller à une facile inconstance ; — ni, enfin, la manie de changer de livres spirituels, de méthodes, de prières, de pénitences. — Les nouveaux commencements vrais, légitimes, venant de Dieu, consistent à vouloir atteindre un but plus élevé, à mesure qu'on est plus éclairé, et, pour y parvenir, à renouveler son intention d'être plus purement et en tout à la gloire de Dieu. — (Voir *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, Ch. I.)

Il était bon de rappeler ces principes de la vie intérieure, car

2.

Roi-Prophète : « Je l'ai dit, c'est maintenant que je commence. » (Ps. LXXVI, 11).

Une grande grâce l'attendait cette fois encore au couvent : « Ses meilleures amies, est-il dit dans la *Relation* d'Antoinette C***, avaient été reçues Enfants de Marie dans le courant de l'année. Berthe enviait leur bonheur, mais n'osait le demander : « Ma conduite n'est pas « encore assez bonne, je n'ai pas fait assez « d'efforts sur mon caractère, » répondait-elle, toutes les fois qu'on l'engageait à faire sa demande d'admission à la mère Saint-Charles et à la directrice des Enfants de Marie. Heureusement, tout le monde ne partageait pas son opinion. Mère Saint-Jérôme ne demandait pas mieux que de recevoir la sœur d'Alice au nombre des priviligiées de la sainte Vierge. Madame Bizot rendait un excellent témoignage de sa fille depuis sa sortie du couvent ; Berthe était la joie de cette famille si éprouvée : elle suivait ses cours avec application et assiduité, et s'occupait même de l'éducation de sa jeune sœur. Les Enfants de Marie, de leur côté, désiraient vivement avoir Berthe pour petite sœur ; on leur avait raconté d'elle des traits édifiants que

on verra Berthe avoir souvent de ces saints *mécontentements* et de ces *commencements nouveaux*.

j'aime à rappeler. C'était durant le carême ; un jour, un de ses oncles arrivait au moment où l'on venait de sortir de table ; il apportait à ses nièces quelques friandises : « Tu vas goûter « mes petits gâteaux, dit à Berthe M. de L... « — Oh ! merci, pas pour le moment, mon oncle, « j'ai fini. Et puis, ajouta Berthe en souriant, « en carême, j'ai promis de ne rien prendre « entre les repas. » — Mais, reprit son oncle, « à peine sors-tu de table. » — Oh ! je vous « demande bien pardon, mon oncle, pour le « moment j'ai fini, » dit Berthe, qui continua à refuser gracieusement l'offre qui lui était faite. — Une autre fois, toujours pendant le carême, on lui proposait de la conduire à un concert. Berthe, tout en remerciant, dit qu'elle préférait ne pas y aller. Ce refus étonna, venant d'une excellente musicienne, pour laquelle un concert était toujours un vrai plaisir. Comprenant le motif de son refus, on insista en lui disant qu'il n'y aurait que de la musique sérieuse : « Tu n'y « entendras que des sonates, du Mozart, du « Beethoven, une vraie musique de carême. » Fidèle à sa résolution, notre amie persista dans son refus, et ni Mozart ni Beethoven ne trouvèrent grâce devant elle.

« Ces traits de vertu nous édifiaient toutes.

Enfin, l'une des nôtres parvint à décider Berthe. Elle fit sa demande, fut reçue, et prononça sa consécration le 16 du mois de juillet 1864, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. »

Le *Journal des Enfants de Marie* porte à cette date : « Réception des enfants de Marie. — Berthe Bizot, une de nos compagnes les plus exemplaires, a reçu le beau titre d'Enfant de Marie en ce jour anniversaire de la réception de sa sœur Alice. »

C'est en souvenir de cette fête et de l'anniversaire qu'elle rappelait que Berthe composa et inséra au *Journal* le petit écrit cité plus haut, à la louange de sa sœur.

Antoinette C*** continue : « Berthe était alors toute joyeuse et causait beaucoup, avec une expansion inaccoutumée ; elle parlait avec bonheur de son prochain départ pour Boulogne-sur-Mer, qui lui rappelait une grâce signalée accordée à madame de Lochner, et sa confiance se joignant au souvenir du bienfait : « Notre-« Dame de Boulogne m'écoutera bien mieux « encore, disait-elle, maintenant que je suis En-« fant de Marie. »

Il fallut se séparer des chères compagnes du couvent que l'on venait de revoir. « En disant adieu à Berthe, sa meilleure amie ne put la

quitter sans une très-grande tristesse. « Em-
« brasse-la bien, regarde-la bien, lui disait un
« pressentiment intime, tu ne la reverras plus. »
Triste appréhension, hélas ! si tôt réalisée !... »

Après ces jours de grâces, Berthe reprit sa place en famille. Elle rapportait une nouvelle fidélité à ses devoirs envers Dieu, une ardeur non pas nouvelle, mais renouvelée pour ses études ; elle se remit à tous les exercices que l'obéissance lui imposait et qui étaient ainsi la légitime occupation de sa vie.

Il semblerait que rien ne manquât à cette enfant si pieuse, de goûts si simples, qui ne connaissait et n'estimait que le travail, les pures et nobles affections de la famille, les douces relations d'un petit cercle d'amis, et pour qui les jeux innocents de l'enfance étaient encore une récréation suffisante et acceptée. — Ce qui, extérieurement du moins, comblait ses joies d'alors, c'est la rencontre qu'elle fit parmi les amis de sa famille d'une jeune fille au cœur sûr et dévoué, avec laquelle elle se lia bientôt d'une vraie et solide amitié. Jouissons nous-mêmes de l'intimité qui s'établit, car c'est à elle que nous devons plusieurs des précieuses communications de notre Berthe.

Cependant, au milieu de ces éléments de bonheur, Berthe revenait souvent aux pensées graves, aux préoccupations intérieures. Écrivant de Paris (juin 1865) à cette amie de cœur dont nous venons de parler, mademoiselle Marie G***, qui était à ce moment aux bains de Boulogne, elle lui disait : «.... Jeanne a été confirmée jeudi dernier... J'ai été passer avec elle la journée de la confirmation, et j'ai entendu un bien beau sermon de Mgr Darboy sur l'*énergie*. Toutes ces belles choses devraient bien nous en donner un peu. Enfin je vais tâcher de prendre patience jusqu'à mon retour, car j'espère que les choses changeront... » Un peu plus bas elle ajoutait : « Un officier qui revenait de Crimée, où il avait été chargé de faire un cimetière pour les Français tués à Sébastopol, a bien voulu se charger de nous rapporter les précieux restes de mon père. Jeudi, à six heures, nous les avons reçus ; ils ont été déposés dans la chapelle du lycée (1), et vendredi, après un service célébré tout à fait en famille, on les a portés au cimetière à côté de ma pauvre Alice. C'est certainement bien doux maintenant; mais aussi que c'est triste, ô Marie, de

(1) Le lycée Corneille, dont M. B***, oncle de Berthe, était proviseur.

penser qu'une petite boîte renferme tout ce qui reste de son père! et quelles réflexions cela vous fait faire! ...... »

Quelques semaines plus tard, Berthe était à Trouville. A la fin d'une nouvelle lettre qu'elle écrivait à son amie, la veille de l'Assomption, elle mettait en *post-scriptum* : « Je viens d'avoir quinze ans ces jours-ci; je les ai vus s'accomplir avec un profond chagrin. Combien je regrette mes quatorze ans! Qui sait ce qui va m'arriver cette année-ci? Plus j'avance, plus mes années sont heureuses, et moins aussi je deviens bonne. Oh! priez beaucoup pour moi : le Bon-Dieu vous écoutera, vous si pieuse et si charitable. »

A Trouville, les distractions abondent, les divertissements se multiplient, comme dans toutes les stations de bains fréquentées par l'opulence. Berthe en prend sa part avec entrain; elle y est tout entière : « .... Nous nous amusons jusqu'ici beaucoup, écrit-elle ; tous les environs ont déjà été explorés : Le Havre, Honfleur, Cabourg, Beuzeval et Houlgate ont reçu notre visite... Il y a ici des promenades charmantes à faire à pied et à âne, et notre petit escadron s'en donnait à cœur joie... »

« ..... Voici sans doute la dernière fois que je vous écris de Trouville ; nous comptons le

quitter le 30 de ce mois, pour retourner à Paris. Je ne serai pas fâchée, après avoir joui pendant deux mois de la vie des bains de mer, de reprendre un peu toutes mes occupations habituelles, car ici je ne sais vraiment comment le temps se passe ; mais il m'est impossible de toucher une plume. Je m'y serai bien amusée pendant le temps de notre séjour ; les promenades et les divertissements de tous genres n'y manquent pas ; nous allons assez souvent au casino, où il y a tous les jours concert sous la direction du premier violon des Italiens ; j'ai beaucoup de de plaisir à entendre cette bonne musique.... Presque constamment nous avons eu du monde... Du reste, Trouville se désemplit de plus en plus : la plage n'offre plus un spectacle aussi amusant par le grand nombre de petits costumes extraordinaires qu'on y voyait, et nous serons certainement des derniers à partir. Vous voyez que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer... » Puis tout à coup le sérieux reparaît, et elle continue : « Et cependant je trouve que dans tous les sens il est temps que cela finisse ; *il ne faut pas s'amuser trop, surtout de ces plaisirs qui ne contentent pas jusqu'au fond...* »

On rentre à Paris, où l'on retrouve les mêmes relations de parents et d'amis. Berthe reprend

ses études, elle assiste à son aimé catéchisme. Toujours même intelligence et même zèle, toujours aussi mêmes succès. Elle menait de front avec une égale application la langue et la littérature françaises, la langue anglaise, qu'elle arriva à comprendre et même à parler avec une extrême facilité, et la langue allemande, dans laquelle elle réussit au point d'étonner le professeur distingué qui lui donnait des leçons. — Douée aussi d'une rare aptitude pour la musique, elle acquit, vu son âge, un véritable talent.— Enfin, bien que *hors concours* pour le catéchisme, comme ayant reçu le prix d'honneur, elle continua néanmoins ses rédactions avec la même exactitude, donnant chaque semaine jusqu'à vingt et vingt-cinq pages, travaillées avec le plus grand soin.

Nous permettra-t-on d'insérer ici une petite composition sortie de sa plume à cette époque, et retrouvée telle qu'elle l'a faite, dans ses cahiers d'alors? Nous désirons la citer, non pour y faire découvrir un mérite littéraire que l'on ne peut attendre d'une expérience de quinze ans, mais pour faire apprécier les nobles sentiments qu'un bon cœur sait inspirer.

ROLE DE LA JEUNE FILLE DANS L'INTÉRIEUR DE LA FAMILLE.

« Il est un temps après lequel soupirent toutes les jeunes filles : c'est le moment heureux où, ayant enfin terminé leur éducation, elles reviennent prendre leur place au foyer paternel, le cœur rempli de folles rêveries et de vaines illusions. Heureuse celle qui, après ce retour, laisse s'évanouir toutes ses chimères, et comprenant au contraire qu'elle a une mission à remplir, l'entreprend avec courage! Son âme pure et tendre s'élance d'abord vers son Dieu; mais ses regards s'abaissent ensuite sur ceux qui ont le droit d'attendre d'elle secours et dévouement. Elle comprend que son rôle près d'eux est d'aimer, de soulager, de consoler. Sa douceur et son affection lui gagnent le cœur de sa mère. Prête à la seconder en tout, elle recueille bientôt les fruits de son zèle ; elle est considérée comme une amie et une confidente. Ses frères et ses sœurs trouvent en elle une compagne qui s'associe à leurs joies et à leurs peines. Sous sa douce influence, leurs grâces enfantines s'accroissent, et leurs bons instincts recevant ses encouragements, se développent et

s'affermissent. Son père la bénit et lui doit d'heureux changements : autrefois, fatigué d'un long travail, il ne trouvait que le vide et l'ennui ; aujourd'hui, un regard de sa fille le paye de toutes ses peines ; mille attentions délicates lui parlent sans cesse d'elle. Tous la chérissent, parce qu'elle est toute à tous et ne réserve rien pour elle-même.

« La paix, grâce à son influence bénie, règne dans cet intérieur ; elle est le lien qui retient le faisceau. Sachant ménager chacun, elle prévient tous les différends et par une douce parole concilie toutes choses. Si le malheur vient éprouver ceux qu'elle aime, c'est alors qu'elle sait prouver que le cœur d'une fille est un trésor, et que sous de faibles apparences l'amour filial inspire le vrai courage. Forte contre l'adversité, elle relève par de tendres soins, par des paroles inspirées de Dieu, une énergie défaillante ; elle enseigne la voie de la soumission et de la résignation. Si pour le bonheur d'un père et d'une mère il faut courir quelque danger, accomplir des sacrifices, subir des épreuves, elle n'hésitera pas et montrera que rien ne résiste à une volonté ferme, puisée dans de si nobles affections. C'est une tendre sœur pour ceux que la fortune a privés de ses dons.

Son inépuisable sollicitude la fait bénir des malheureux, et bien souvent son nom monte vers le ciel au milieu d'un concert d'actions de grâces.

« Rien ne sera caché à sa mère, qui lit toujours dans son cœur. Elle goûte les plaisirs d'une conscience pure, ne désire pas les joies fugitives du monde, mais ne les fuit pas avec une vaine affectation. Jeune et gracieuse, elle jouit des distractions qu'on lui procure, abritée sous l'aile paternelle ou maternelle. Sa piété aimable et vraie ne lui fait négliger aucun devoir, et combien elle est heureuse, si, après de longues et ferventes prières, d'habiles et muettes sollicitations, elle a le bonheur de ramener aux croyances de son enfance un père qui peut-être s'en était éloigné!... C'est ainsi qu'aimée de tous, elle aura la joie de recevoir le titre d'ange de paix et de consolation. »

Berthe sous ces traits s'était dépeinte elle-même. Heureuse enfant d'avoir ainsi compris sa mission! Heureuse de l'avoir si parfaitement remplie!

« Berthe est aimable, douce et caressante, écrivait un de ses parents, en 1863. — « Mademoiselle Berthe, écrit une autre personne qui l'avait vue en 1866, me frappa par son regard

intelligent et vif et aussi par sa douceur et sa simplicité. » — Telle était l'impression que faisait la jeune fille sur tous ceux qui l'approchaient. On voyait en elle tout à la fois tant de maturité et tant d'enjouement, tant de réserve et une si aimable aisance, que l'on se sentait aussitôt attiré. D'ailleurs chez elle tout était franc et droit : toute petite, elle avait constamment dit la *grande vérité;* jeune fille, elle ne connut jamais ce qui s'appelle finesse, détour. Le seul *calcul* que l'on pût remarquer en elle, ce fut, délicatesse d'amour filial et de charité, d'éviter, d'éloigner autant que possible tout ce qui aurait pu être un tourment pour sa mère, de cacher les faiblesses et d'atténuer les torts des autres.

Aimer était le besoin de son cœur ; elle le disait, elle l'écrivait : « J'ai le cœur *très*-très-ardent. » — La première part de son amour était pour celle qui y avait le plus de droit, pour sa mère. Mais en Berthe cet amour pour sa mère avait revêtu un caractère particulier : « Quand je pense, lui écrira-t-elle, à ce que tu as perdu et à ce qui te reste, cela me fait tant de chagrin ! » — «... Je voudrais devenir meilleure que je ne suis et ressembler un peu à ma chère Alice. » — «... Le souvenir de cette angé-

lique sœur relève mon courage et me donne le désir de l'imiter, au moins dans son amour filial si généreux. » — On le voit, elle eût voulu, en imitant sa sœur, fermer la plaie du cœur de sa mère!

Dans sa profonde affection, elle allait, pour mieux tromper la douleur de cette mère éprouvée, jusqu'à vouloir ressembler extérieurement à Alice, la rappeler par les traits de son visage, par quelque chose enfin qui fût elle. Parfois Berthe posait à ce sujet des questions qui embarrassaient beaucoup les personnes auxquelles elle s'adressait. Dans la crainte que ces paroles ne lui fussent dictées par le pressentiment du mal auquel sa sœur avait succombé, on n'osait convenir en sa présence de ce que l'on pensait et de ce que l'on se disait en secret : c'est qu'en effet entre sa sœur et elle il y avait une inquiétante ressemblance de visage, d'attitude et d'allure. Un parent chez qui Berthe passa son avant-dernier hiver écrivait tout préoccupé: « Ce qui m'obsède de plus en plus, c'est cette fatale ressemblance avec Alice, ressemblance qui, me semble-t-il, va toujours croissant. » Il ajoutait : « Parfois elle me dit : « N'est-ce « pas, mon oncle, que je ressemble beaucoup à « Alice? » Et à mes dénégations elle répond par

un plaintif et douloureux regard. » Être tout à fait Alice eût été son bonheur, parce qu'elle eût espéré être la consolation de sa mère.

Nous aurons à revenir sur cet amour filial de Berthe, car il tient une large place dans l'histoire de son âme.

Ce qu'avait fait Alice pour elle, Berthe le voulut faire pour sa jeune sœur : elle fut à son tour prodigue de dévouement et d'affection. Maîtresse à dix ans, elle enseignait à sa petite Jeanne les notions élémentaires de la musique. Il était touchant, plus qu'on ne peut le dire, de voir cette enfant, si jeune elle-même, sérieuse, patiente, multiplier ses conseils à sa cadette, lui faire recommencer sans fin les fastidieux exercices des débutants, et cela par le seul charme de son extrême douceur et par l'autorité incontestée de son savoir enfantin. Plus tard, en grandissant, elle sut accomplir de plus grands devoirs : elle observait les dispositions de sa sœur pour mieux la ménager et l'avertir au besoin ; elle s'effaçait en quelque sorte, pour laisser à la plus jeune le plus possible des caresses maternelles ; elle s'appliquait à gagner sa confiance, afin de l'aider à s'élever vers Dieu.

Quant à ce qu'elle fut pour son frère,

celui-ci seul pourrait le révéler; à lui seul il appartiendrait de déclarer jusqu'où a été pour lui l'amour de Berthe. Nous aurons exprimé tout ce qu'il nous est permis d'en découvrir, quand nous aurons dit qu'elle l'aimait avec une sorte d'enthousiasme, qu'elle s'ingéniait à varier ses distractions, qu'elle multipliait les témoignages de sa tendresse, qu'elle faisait tout enfin ce que peut inspirer le cœur le plus dévoué pour attacher un jeune homme au foyer de sa famille.

Tout en se prodiguant ainsi aux siens, Berthe savait faire sa part à l'amitié. Il faut entendre dans quel langage elle s'entretient avec l'amie absente, mademoiselle Marie G*** : « Chère Marie, j'ai été bien étonnée et bien joyeusement surprise en recevant votre bonne lettre de Suisse... Je n'osais pas espérer qu'au milieu de toutes les fatigues de cette excursion, vous pourriez trouver un moment à consacrer à votre petite amie. Depuis que j'ai su que vous étiez en Suisse, je priais presque tous les jours maman, qui y a été, de me faire des récits sur ses souvenirs de voyage ; et ainsi je vous suivais par la pensée dans ce beau pays, que je serais si heureuse de visiter un jour... Quel bonheur si je pouvais espérer de vous revoir bien-

tôt à Paris! Si vous saviez avec quelle impatience j'attends ce moment!... Malheureusement, je sais que vous revenez habituellement assez tard, et cela me fait craindre d'avoir encore longtemps à patienter. Du moins, je vous en prie, écrivez-moi encore une fois auparavant, et prévenez-moi du moment de votre retour, afin que je puisse me réjouir d'avance... »

Quelque temps après, des circonstances particulières ayant rendu plus intimes les relations des deux amies, le *vous* parut sans doute trop cérémonieux et trop froid ; il fut convenu que l'on se *tutoierait*. C'est ce que nous remarquerons désormais.

« Je commençais à trouver l'attente bien longue, chère Marie, et chaque jour passé sans recevoir de lettre de toi augmentait mon impatience, et me faisait presque croire que les absents avaient tort avec toi. C'était une mauvaise pensée, n'est-ce pas, que j'ai bien vite chassée en lisant ta bonne lettre. Merci d'avoir trouvé, malgré ton mal de tête, un moment pour causer avec ta petite Berthe. Si tu savais comme cela m'arrive souvent de le faire avec toi par la pensée ! Je te raconte tout ce que je fais, tous mes petits chagrins, et à mon tour je cherche le

moyen de te consoler des tiens. O chère Marie, pardon de te dire cela, c'est peut-être indiscret, mais tu es triste ; je l'ai bien vu par ta lettre, et je le sais encore parce qu'on me l'a dit... Si tu savais combien cette idée me rend malheureuse et me gâte ma joie. Tu ne seras peut-être pas contente que je te dise tout cela, parce que je sais bien que je suis trop jeune et trop enfant pour comprendre tes chagrins ; mais laisse-moi te répéter ce que tu m'as écrit toi-même et qui m'a fait tant de bien, que nous devons nous abandonner entièrement à la Providence et ne pas chercher à pénétrer l'avenir, puisque nous sommes sûres que rien ne nous arrive qu'envoyé par la main de Jésus, et pour notre plus grand bien. Je termine en te demandant pardon de tout ce que je t'ai dit; n'en sois pas fâchée, chère Marie ; je t'ai écrit comme à une sœur aînée à laquelle on dit tout ce qu'on pense. Écris-moi aussi une bonne lettre et un bon petit sermon ; tu sais que je les aime beaucoup... »

Citons encore ces lignes si pleines d'un charmant abandon : « Ma petite Marie chérie, enfin j'arrive à pouvoir causer un peu avec toi. Si tu savais combien j'ai désiré ce moment ! comme il me semblait dur de ne pas venir un peu m'é-

pancher près de toi que j'aime *si tant!* Mais c'est justement parce que je t'aime et que je sais que tu me le rends, que je ne t'ai pas écrit. Voilà une drôle de raison, n'est-ce pas? mais, tu le comprends, naturellement j'ai été obligée d'écrire d'abord à bien des personnes, je dirai, presque indifférentes, qui m'ayant donné des marques de souvenir, voulaient de la reconnaissance, tandis que de toi les témoignages d'affection ne me pesaient point, parce que je sais que tu ne doutes pas de mon cœur. »

Arrêtons là ces détails sur cette première partie de la vie de Berthe. Ils nous ont montré ce qu'elle fut avec les dons naturels de choix dont elle était ornée. Mais il y avait en elle de bien autres trésors. Hâtons-nous de porter nos regards sur les richesses de son âme, de considérer de près et d'étudier à fond ses graves et surnaturelles préoccupations.

Elle demeurait en effet à peu près constamment préoccupée; et quand elle parlait de ces plaisirs qui ne contentent pas *jusqu'au fond,* elle donnait bien à entendre qu'il s'agissait de ce fond de son âme que Dieu avait *touché*. Elle écrira un an plus tard cette autre phrase significative : «... Tout en m'amusant bien ici, je ne

suis pas contente *jusqu'au fond...* » et quelques lignes plus bas : «... Cette langueur qui me rend si malheureuse depuis deux ans ne peut plus durer ; plus que jamais je veux *tout ou rien.* »

Au mois de juin (1866), mois consacré au Sacré Cœur de Jésus, une retraite était donnée aux jeunes filles du catéchisme de persévérance ; Berthe se fit un devoir et un bonheur d'en suivre les exercices. C'était la troisième retraite qu'elle faisait depuis sa première communion. Un petit cahier, trop petit à notre gré, mais pour nous bien cher, nous a conservé une sorte de *règlement* que Berthe s'était imposé pour assurer le succès de sa retraite, et aussi les *résolutions* qu'à la fin elle avait prises. La première partie de cet écrit portait :

RETRAITE 1866.

RÈGLEMENT.

« Je mettrai la plus grande attention aux exercices de la retraite.

« Dans l'intervalle, je tâcherai de garder le plus possible le silence ; je remplirai mes devoirs habituels avec plus de soin ; je ne resterai jamais oisive.

« Je verrai mon confesseur avant la fin de la retraite, pour savoir le sacrifice que Dieu me demande et à quoi je dois m'appliquer davantage. Dès qu'il me l'aura fait connaître, j'obéirai sans hésitation. — En attendant, je m'examinerai sérieusement sur mes dispositions et sur l'état de mon âme, pour les lui faire connaître.

« Au milieu du jour, je ferai un petit examen, la lecture indiquée, le mois du Sacré Cœur, deux dizaines de chapelet, etc.

« Je tâcherai de ne pas passer une journée sans écrire quelques fragments des sermons. »

Le chapitre *Résolutions* mérite surtout notre attention. Là, rien de vague ; pas de demi-mesures ; tout est précis et très-pratique.

RÉSOLUTIONS.

« O mon Dieu ! vous me l'avez fait comprendre, c'est pour votre gloire et non pour mon plaisir que vous m'avez créée ; — mon unique occupation sur terre doit être de chercher non ma joie, mais l'accomplissement de la loi que vous m'avez donnée, c'est-à-dire de ressembler à Jésus-Christ ; et le moyen de le faire, vous

me l'avez enseigné, est de remplir avec perfection mes devoirs d'état.

« Toutes ces vérités, ô mon Dieu ! je les connaissais ; mais comment les ai-je mises en pratique ? Ah ! maintenant que je comprends mieux l'importance de ces choses, je veux y être fidèle, et pour cela je viens prendre à vos pieds la résolution :

1° De me renouveler dans l'exactitude à mes exercices de piété. Vous m'avez prescrit mon devoir à cet égard ; mais jusqu'ici la négligence, l'ennui, les dégoûts m'ont empêchée de le remplir. — Pénétrée de l'importance de la méditation, je prends la ferme résolution de ne jamais manquer volontairement à en faire un quart d'heure chaque matin, malgré les mauvaises dispositions et les distractions. — Je serai fidèle aussi à ma lecture de piété, à mon examen particulier, enfin à toutes mes prières de chaque jour, récitation du chapelet, etc.

2° De m'appliquer de corps et *d'esprit* à tous mes devoirs d'état, à mon travail, à mes occupations, pour les faire le mieux possible, en les offrant à votre gloire, renonçant à cette vie de rêveries que j'ai menée jusqu'ici et qui m'éloigne de vous. — Au lieu de me former un idéal, de faire des projets de grande sainteté et d'en-

tretenir des idées chimériques de grands dévouements et d'actions sublimes, je me renfermerai dans le *présent;* je travaillerai à ma sanctification par les petites choses, par mes actions journalières, au lieu de regarder dans un avenir qui ne m'appartient pas. — Pour me tenir davantage dans cette vie présente, j'éviterai les lectures et les conversations qui pourraient exalter mon imagination. Je tâcherai de ne penser qu'à l'action, au devoir que je dois accomplir.

3° Le défaut que je veux combattre d'une manière particulière après cette retraite, c'est l'orgueil. C'est par lui que je commets la plupart de mes fautes envers le prochain; c'est lui qui me fait manquer à ce que je dois à ma mère, à ma sœur, à toutes mes relations. C'est l'orgueil qui me jette dans la tristesse, le découragement, les mauvaises pensées, lorsque j'ai été reprise de mes fautes. Je veux donc m'appliquer à accepter avec reconnaissance les observations de maman, à ne jamais lui répondre, ni conserver de l'humeur au fond de mon cœur; à supporter avec égalité de caractère les contradictions, tout ce qui pourrait me blesser de la part du prochain; à ne pas chercher à me faire remarquer et préférer aux autres.

4° Enfin ma dernière résolution est de mettre à l'avenir plus de simplicité dans ma toilette, de ne plus rien vouloir d'excentrique, de ne plus chercher, comme je l'ai fait jusqu'à présent, à briller, à être remarquée par l'élégance de mes vêtements..... »

Il est important, il est décisif pour une âme de suivre avec promptitude et fidélité les inspirations de la grâce. C'est que Jésus-Christ n'appelle pas toujours ; quelquefois il appelle, puis il passe!... « Ce qui me fait trembler, disait saint Augustin, ce n'est pas Jésus-Christ qui humilie, qui mortifie, qui afflige et qui punit ; mais c'est Jésus-christ qui appelle et qui passe, car une fois passé, il ne se retourne pas pour appeler encore. »

Heureuse donc l'âme qui entend la voix du divin Maître et qui se rend aussitôt à son appel!... Droite et généreuse, Berthe voulait répondre à la divine invitation. Mais elle avait besoin de soutien ; Dieu ne tarda pas à seconder sa bonne volonté.

CHAPITRE IV.

Vacances passées en Lorraine. — Grandes confidences de Berthe sur l'état de son âme. — Nouvelles résolutions.

Sous la bonne influence de sa retraite, Berthe arrivait à Bitche dans les premiers jours du mois de juillet 1866. Madame Bizot ramenait ses enfants au pays natal, pour les y délasser pendant quelques semaines du travail de l'année, et pour y fortifier leur santé à l'air pur des montagnes. Merveilleuse délicatesse de la Providence, qui sait tout disposer pour le bien de ceux qui l'aiment! C'est de cette circonstance, en apparence insignifiante et tout accidentelle, d'un voyage de vacances et des relations nouvelles qui en furent la suite, que Dieu allait se servir pour accomplir ses miséricordieux desseins. C'est là qu'il attendait l'enfant, pour l'attirer plus énergiquement encore, pour l'éclairer de plus vives lumières, pour l'aider dans ses luttes, pour l'affermir dans les voies de la vie intérieure et l'amener peu à peu jusqu'aux derniers sacrifices.

Madame Bizot s'était installée avec ses enfants au fond d'un petit vallon bien solitaire, situé à environ trois kilomètres de Bitche, dans une maison de campagne qu'un parent très-obligeant avait mise à sa disposition. On était assez loin de la ville pour trouver le calme qu'on cherchait, et à la fois assez près pour pouvoir facilement recevoir et visiter les parents et les amis. Berthe fait elle-même à mademoiselle Marie G*** le récit de ses premières impressions.

« Mercredi, 18 juillet 1866.

« Tout en étant entièrement séparée des bruits du monde et de ses plaisirs, dans notre petite solitude du bout de la France, je n'ai cependant pas renoncé à tout commerce avec les humains, ma chère Marie, et puisque je suis condamnée à rester si longtemps sans te voir, il faut bien que je m'en dédommage en causant un peu avec toi par le moyen de la poste. — Voilà quinze jours seulement que je t'ai dit adieu, et il me semble déjà que notre dernière entrevue se perd dans la nuit des temps. La séparation, c'est là le côté triste du départ : je ne voudrais jamais m'en aller qu'en emme-

nant avec moi tous ceux que j'aime. Aussi, le soir du départ, quand il a fallu monter à trois seulement dans le wagon, et que j'ai compté par la pensée tous ceux que je laissais ; quand j'ai embrassé ma tante pour la dernière fois et que j'ai dit intérieurement adieu à toutes mes affections de Paris, mon cœur était si gros, que je n'avais plus envie de partir, et maman m'a dit que je faisais une triste figure.....

« Notre arrivée ici a été plutôt triste que gaie, car le retour dans son pays renfermait pour maman de cruels souvenirs, en songeant à tous ceux qui n'y sont plus revenus ; aussi ces premiers jours ont été bien pénibles pour elle. Maintenant ces premières émotions sont passées, et nous jouissons avec bonheur de la liberté des champs..... Nous ne sommes pas à la ville, mais dans une maison de campagne éloignée de toute habitation, dans une position charmante, environnée partout de forêts et de petites montagnes. Le jardin est très-grand et finit par se confondre avec les champs et les prairies de la ferme... La maison, tout en étant fort simple, est très-commode, et surtout, ce qui m'en plaît, c'est qu'elle serait bien assez grande pour vous y loger tous. Si je pouvais seulement vous avoir ici quelques jours !.. O chère Marie,

fais-nous cette bonne surprise. Tu ne trouveras rien de magnifique sans doute, mais tu verras comme on est calme et tranquille... Je te mènerai au petit ermitage rustique qui est au fond d'un bouquet de bois, où l'on est si bien pour prier et pour penser au Bon-Dieu sans distractions! J'y fais souvent des visites, et je t'assure qu'alors tu n'es pas oubliée.....

« Une plume plus habile que la mienne saurait te faire des descriptions et des tableaux ravissants pour t'attirer ; moi, je n'ai que mon vif désir pour t'engager à venir.

« Nous sommes entourés ici de bons parents, qui sont excellents pour nous, et d'une cousine..... que j'aime de tout mon cœur... »

Ces parents n'avaient pas revu Berthe depuis sa sixième année, alors que madame Bizot avait réuni tous ses enfants à Paris. Quand ils apprirent que le voyage était décidé, à la jouissance que leur apporta la perspective de cette réunion de famille vint se mêler un instant une certaine appréhension d'avoir à recevoir et à distraire une de ces jeunes personnes prétentieuses, difficiles, qui ne se divertissent de rien. Mais, au contraire, la petite Parisienne se montra si ouverte et si bonne, s'accommoda si bien

de la vie des champs, participa avec tant d'abandon et de franche gaieté aux distractions les plus naïves, que bientôt toute prévention eut disparu, et chacun rendit hommage à sa modeste et noble simplicité.

Berthe, de son côté, avait eu, elle aussi; ses préventions. Elle devait trouver à Bitche une cousine avec laquelle, au fond, elle désirait entrer en relations, ayant comme un secret pressentiment du profit qui lui en reviendrait; mais en même temps elle éprouvait des craintes vagues, même, dit madame Bizot, une grande terreur, à mesure que le moment de la rencontre approchait... C'était pour elle à peu près l'inconnu;.. peut-être une piété austère avec laquelle elle n'oserait communiquer;.. et puis, enfin, trouverait-elle ce qu'elle cherchait? Toutes ces pensées se pressaient en elle à la fois et l'agitaient beaucoup.

Madame Bizot, qui avant et pendant le voyage fut la confidente de ces graves inquiétudes, parvint à peine à rassurer sa fille. Mais bientôt la chère enfant fut tout à la joie de s'être trompée; elle vit qu'elle pouvait se donner; elle en vint à la plus entière confiance.

C'est dans cette solitude de la ferme, si propice aux intimes épanchements, que Berthe

découvrit à sa cousine les souffrances et les besoins de son âme. Avec nous on aimera à en entendre le récit de celle même qui en fut la charitable confidente.

A. M. D. G.

« Vous me demandez quelle a été l'origine de l'absolue confiance établie en si peu de temps entre Berthe et moi, et vous voudriez connaître les préliminaires des confidences contenues dans les lettres que je vous ai communiquées. — Permettez-moi de vous l'avouer, j'éprouve de l'embarras à vous répondre. Mêlée providentiellement à ces choses qui sont des fruits bénis de la grâce, j'aurais voulu à jamais m'en taire et garder pour moi mon précieux secret; mais vous m'assurez qu'il y a utilité à parler; je surmonte toute ma répugnance, et me résous à révéler ce que j'en sais.

« Berthe, paraît-il, arrivait à Bitche avec l'intention arrêtée d'ouvrir son cœur à cette cousine, dont elle n'avait pu pourtant conserver qu'un souvenir bien vague, car il datait de sa sixième année, et qu'elle ne connaissait que pour en avoir entendu parler dans sa famille. Elle espérait trouver une occasion fa-

vorable pour lui découvrir ses aspirations et ses souffrances ; mais ne sachant pas si elle serait accueillie, timide et réservée, la pauvre enfant n'osait aborder la question qui la préoccupait. De mon côté, attirée dès le premier moment par cette simple et bonne nature, poussée même par je ne sais quelle secrète inspiration, je me sentais tout particulièrement inclinée vers elle et désireuse de pénétrer dans cette âme dont j'entrevoyais les riches trésors ; mais, craignant d'être indiscrète, respectant son silence, je ne m'avançais pas.

« Nous en restions là les premiers jours. Berthe, avec une insistance significative, me pressait de prolonger mes visites à la campagne. Volontiers je cédais à son désir. On se promenait, on causait, on s'observait sans se le dire, et de part et d'autre on attendait le moment propice pour une première ouverture. Une semaine s'écoula ainsi. Je suivais l'enfant de près et l'étudiais avec attention. Bientôt je la vis triste, souvent absorbée; elle souffrait ; c'en était assez pour faire naître l'occasion désirée ; il fallait s'entendre et se comprendre.

« J'ai conservé précieusement le souvenir de ce premier rapprochement et de la douce satisfaction que j'éprouvai en recevant les pre-

miers épanchements de ce pauvre cœur. C'était en une belle après-dîner de juillet. La petite colonie était à la ferme depuis une dizaine de jours. Sous le prétexte de rechercher la fraîcheur, nous nous étions retirées à l'écart et assises sur un banc rustique, à l'ombre d'un massif de sapins. (Ce cher petit banc nous a revues plus d'une fois, et c'est là, qu'en souvenir de la première confidence, les deux âmes se firent leurs adieux à la fin des vacances, se promettant bien de s'y retrouver souvent encore plus tard!...) — Ainsi isolées, sans témoins, nous pouvions causer à l'aise. Quelques sujets indifférents furent d'abord effleurés, mêlés d'une certaine contrainte et bientôt suivis d'un silence qui nous disait à toutes deux que nos pensées étaient ailleurs. Berthe paraissait préoccupée. Je hasardai quelques questions sur l'emploi de son temps, sur sa vie de Paris, sur ses amies. Elle répondit avec animation, et peu à peu on entra dans l'intime. Ce n'était pas encore le chapitre de l'âme, ni les questions de piété; mais nous en approchions, et Berthe déjà me confiait ses peines. « Ma mère « est trop indulgente, disait-elle, et ne me re- « prend pas de mes défauts....... Chaque jour « Alice me manque davantage; je ne l'ai plus

« pour me soutenir... Mes amies, jeunes comme
« moi, ne peuvent me diriger; je les aime
« beaucoup; quand nous sommes ensemble,
« nous causons, nous nous amusons, mais cela
« ne me fait pas de bien à l'âme... J'ai bien
« les bonnes mères du couvent; je les aime
« aussi sincèrement; je serais prête à leur
« donner toute ma confiance, mais je suis inti-
« midée en leur présence, et je ne sais jamais
« leur dire ce que je voudrais... Je suis seule,
« je suis triste, j'ai besoin d'expansion, il me
« faudrait quelqu'un pour m'aider et m'encou-
rager... » — Un regard si suppliant accompa-
gnait ces paroles, qu'il semblait me dire :
« Voulez-vous être ce *quelqu'un?...* » Mon cœur
lui répondit. Et ainsi commença cette union
qui me réservait de si saintes jouissances.

« La conversation continua quelque temps
dans le même sens; Berthe semblait heureuse.
« A la bonne heure, dit-elle, voilà les cau-
« series que j'aime et dont je suis si privée; je
« les préfère à tous les jeux, à toutes les parties
« de plaisir auxquelles j'ai l'air de tant m'a-
« muser; tâchons de les renouveler fréquem-
« ment. Oh! je vous en prie, restez avec nous
« ici. Au moins, revenez souvent... » Nous ne
pouvions les prolonger cependant, ces tête-à-

tête : il fallait être à tous, se partager pour n'affliger personne. »

Cette première entrevue avait établi la confiance; il ne restait plus à Berthe qu'à ouvrir son âme à fond et à la laisser s'épancher. Elle s'y résolut. Seulement, timide comme elle l'était, elle n'osa point s'expliquer de vive voix ; elle donna par écrit à sa cousine les détails qu'on va lire :

« 25 juillet 1866.

« Vous avez bien su deviner tout le désir que j'avais de m'épancher un peu avec vous ; et puisque vous êtes assez bonne pour m'offrir de vous occuper de moi, je veux en profiter avec bonheur. Mais comme je sais bien que je n'aurai pas le courage de vous ouvrir de vive voix mes *portes et mes fenêtres*, je préfère le faire par écrit, vous disant, comme Adrien, qu'il y a bien des choses plus faciles à écrire qu'à dire. — Vous avez vu hier que j'étais triste, et c'est vrai, parce que je me sens seule et abandonnée; je voudrais devenir meilleure, et ressembler un peu à ma chère Alice; mais je n'ai personne pour me guider et me soutenir, et je suis trop lâche et trop peu éclairée pour

avancer toute seule... C'est ce manque de direction qui fait que depuis deux ans, tout en ayant reçu beaucoup plus de grâces qu'une autre, je suis toujours restée stationnaire; je le sens, et, ce qui me décourage, c'est que je vois combien il y a à faire en moi.

« J'ai une imagination très-vive qui m'exalte dans mes affections et dans mes pensées, de sorte qu'il m'arrive souvent de vivre dans un rêve irréalisable, ce qui me rend très-malheureuse. Je sens qu'il me faudrait une règle fixe et bien déterminée; mais ce mot seul de règle m'est odieux, parce que je n'aime que l'imprévu et l'extraordinaire. Je cherche à m'étourdir en m'amusant et en me dissipant ; et malgré cela j'éprouve un vide et un ennui qui m'accablent et dont je voudrais à tout prix sortir. Il me faudrait aussi des exercices de piété réguliers; mais là encore tout est dans le vague et l'irrésolution : la méditation m'ennuie, parce que je n'ai ni méthode ni livre fixé pour la faire, de sorte que le plus souvent je l'abandonne; les lectures sérieuses qui me montrent combien j'ai à changer me découragent; mes prières me pèsent, et je les fais avec négligence;.. puis, lorsque plus tard j'y réfléchis, il me prend des désespoirs et des terreurs folles de la mort.....

« Tout cela me coûte beaucoup à vous dire, parce que je suis très-orgueilleuse ; c'est là le fond de ma vie : les contradictions et les humiliations me sont insupportables ; c'est ce qui fait que je n'accepte pas les observations de maman, et que j'en prends de l'humeur et de la tristesse qui *n'éclatent pas au dehors*, mais qui font de grands ravages intérieurs et me donnent de bien mauvaises pensées.

« J'ai fait un effort pour vous écrire cette lettre, et je crois que tout cela est bien mal exprimé ; aussi je ne veux pas même le relire ; mais je suis sûre que vous ne vous moquerez pas de moi et que vous voudrez bien, au contraire, m'aider et me diriger. Je suis toute disposée à vous obéir en tout, mais il me faut une direction forte et suivie, parce que je suis très-molle et sans énergie et je ne sais pas ce que je dois faire. Je me sens trop malheureuse dans cet état d'incertitude, et j'ai un grand désir d'en sortir. Depuis ma dernière confession, j'ai été plus appliquée et plus régulière dans mes exercices de piété ; mais j'ai toujours les mêmes tristesses, et voilà pourquoi vous avez trouvé des nuages sur mon front.....

« Outre la confession, j'ai besoin d'une direction qui vienne mettre de l'ordre dans mes

pensées et calmer un peu cette pauvre tête, qui s'agite, qui entreprend beaucoup et n'achève rien, et qui surtout n'a pas assez de confiance en Dieu et veut trop faire par elle-même. Cette direction, c'est à vous que je la demande;... je sais que vous ne me repousserez pas. Je vais à vous comme j'aurais été à ma chère Alice, elle qui aurait été si heureuse de rendre bonne sa petite Berthe... Sa mort a été mon premier chagrin et sera toujours le plus profond. Je l'aimais et la regardais comme une mère; votre affectueuse bonté pour moi m'engage à vous regarder comme sa remplaçante auprès de moi; je vous aimerai comme elle, j'aurai en vous la même confiance.

« Je vais bien avoir peur de vous remettre cette lettre, mais après, j'espère que ce sera passé et que je pourrai causer avec vous comme je causais avec mon Alice, si vous voulez bien me le permettre.

« Votre petite Berthe,
« Enfant de Marie. »

Ayant reçu la réponse que méritait une si courageuse sincérité, Berthe se hâte d'offrir sa reconnaissance et d'exprimer sa joie.

« Mercredi, 1er août.

« Vous êtes bien bonne, ma chère Mélanie, de trouver de temps en temps un moment pour penser à votre petite Berthe. Si vous saviez quel bonheur c'est pour moi de lire ces chères lettres! Je n'osais presque pas ouvrir celle que Jeanne m'a apportée dimanche de votre part, parce que j'avais peur qu'après avoir lu ma petite confession et avoir vu combien j'étais encore méchante, vous ne m'aimiez plus comme auparavant; aussi j'ai été trop heureuse de toutes les bonnes choses que vous me dites; elles m'ont fait beaucoup de bien et m'encourageront à vous montrer toujours à l'avenir mon cœur jusqu'au fond, malgré ce que cela pourrait me coûter. J'avais bien pensé tout de suite que c'était le Bon-Dieu qui m'envoyait auprès de vous, pour que vous me remplaciez mon Alice; même avant notre arrivée ici, je l'espérais, et je l'en avais bien prié. Dès que je vous ai un peu connue, j'ai vu que j'étais exaucée. Mais il fallait trouver le moyen de vous dire tout cela, et j'avais peur de ne pas le trouver. Aussi maintenant que je me suis déchargée de tout ce qui me pesait depuis si longtemps, il

me semble que j'ai un gros poids de moins sur le cœur. — Je voudrais pouvoir vous dire un *merci* qui vous exprime combien je suis heureuse de ce que vous voulez bien vous occuper de moi. Oh! oui, je vous promets d'être toujours très-simple et très-obéissante avec vous, et je vous aimerai, ou plutôt, je vous ai tout de suite aimée comme ma sœur aînée......

« Maman nous a promis d'aller coucher à Bitche samedi et dimanche, et alors j'espère que je pourrai vous voir un peu et faire avec vous une bonne petite causerie du soir... Je vous embrasse comme j'embrassais Alice, avec toute l'affection d'une petite sœur bien reconnaissante.

« BERTHE,
« Enfant de Marie. »

Berthe se sentait comme revivre. Pleine de joie, elle écrivait à son amie, mademoiselle Marie G*** dans cette lettre dont nous avons déjà cité une partie : «... Nous sommes entourés ici de bons parents, qui sont excellents pour nous, et d'une cousine.... que j'aime de tout mon cœur.... Sans s'en apercevoir, on subit tout de suite sa douce influence, et l'on se sent le désir

de devenir meilleure..... Avant-hier elle m'a menée faire une petite visite *particulière* que je redoutais beaucoup, tu le sais; mais j'ai été bien heureuse de m'y être décidée, car j'ai trouvé un si bon Père (1)... Aussi, ma chère Marie, avec ces *deux secours* si puissants, j'ai grande confiance que mon séjour ici me sera utile; j'ai tant besoin de me changer! J'espère que tu prieras beaucoup pour moi tous ces temps-ci..... »

Quelques jours après, le 12 août, elle écrivait encore à la même amie sur le sujet qui l'intéressait si fort, des détails que la discrétion nous empêche de transcrire dans leur entier, mais qui témoignaient de son estime et de sa confiance : « ... Je l'ai bien éprouvée moi-même, cette conduite miséricordieuse de la Providence, moi qui en partant étais si triste, si découragée, en croyant me trouver seule et sans direction ; si tu savais les grandes grâces que j'ai déjà reçues depuis que je suis ici! Dieu a été bien bon pour moi! D'abord il m'a fait trouver un si bon directeur....... Je ne sais comment il s'est fait que dès la première fois mon cœur s'est ouvert à lui sans la moindre difficulté;

(1) Un prêtre, qui dès lors aida beaucoup son âme.

il m'a fort encouragée... Puis je me suis décidée à tout découvrir à ma cousine..... Aussi, depuis ce temps, il me semble que j'ai de moins un gros poids qui m'oppressait l'année dernière et me rendait si malheureuse ; je ne me sens plus isolée, et tout en voyant devant moi bien du chemin à faire et beaucoup à combattre, je ne veux plus me décourager. J'ai donné toute ma volonté au Bon-Dieu, et je ne chercherai plus que Jésus. Oh! Marie, que nous serions heureuses si nous arrivions toutes deux à le trouver en tout et à ne plus vivre que pour lui! Comme tout nous deviendrait facile, et comme les petites misères de la vie qui nous arrêtent comme des monstres nous sembleraient peu de chose! Je sens bien que je suis très-faible ; mais ma cousine m'a promis de m'aider toujours, de me montrer le chemin en tout ; elle ne m'a demandé que bonne volonté..... »

Les choses en étaient là quand madame Bizot, voulant profiter de son rapprochement de l'Alsace, où habite une partie de sa famille, résolut de consacrer quelques jours à visiter ses parents et s'éloigna de Bitche avec sa petite colonie. Ce fut fête partout. Mais partout aussi Berthe portait avec elle le secret de son âme ;

elle ne le perdait presque pas de vue. De Haguenau, où elle passa quelques jours, elle envoyait à sa cousine une longue lettre pleine de nouvelles confidences :

Haguenau, 20 août 1866.

«..... Tout en m'amusant bien ici je ne suis pas contente jusqu'au fond et malgré les distractions du voyage, je voudrais de tout mon cœur me retrouver seule avec vous dans cette tranquille et jolie ferme. Oh ! aujourd'hui surtout, je suis si triste que j'ai peine à me retenir de pleurer ; je ne sais pas trop pourquoi ; il me semble que tout est si noir... et je me sens si seule !... Je sais bien que c'est très-égoïste ce que je vous dis là, et pourtant je vous affirme que je fais tous ce que je peux pour ne pas y penser et pour ne pas me laisser trop aller ; mais seulement je dis cela à vous.

« Si vous saviez toutes les luttes que j'ai déjà soutenues depuis mon départ, comme j'ai eu envie de me décourager, parce que je ne sais comment m'y prendre, et que tous les jours je vois qu'il y a tant à faire en moi et que je n'avance pas. Cependant j'ai beaucoup prié la sainte Vierge, surtout le jour de l'Assomption...

que j'ai passé bien tranquille, sans être obligée d'aller aux fêtes et aux cérémonies mondaines du jour, ce dont j'ai été bien contente. Je prierai encore à Marienthal (1), mais cela ne m'empêche pas d'avoir du chagrin de me sentir toujours dans l'état d'incertitude dont je vous ai parlé. Aussi, je désire bien de revenir auprès de vous. J'ai toujours la volonté très-arrêtée de faire tout ce que vous me direz, et je veux plus que jamais me donner sérieusement au Bon-Dieu, parce que cette langueur qui me rend si malheureuse depuis deux ans ne peut plus continuer. Oui, je veux *tout* ou *rien ;* mais seulement il faudra que vous me souteniez beaucoup, car je suis très-faible ; il faudra que vous ayez la bonté de me dire tout ce que je dois faire, pour ainsi dire, pas à pas, parce que de moi-même je ne sais comment m'y prendre, et je me décourage. Je vois bien que je pense beaucoup trop à moi..... J'ai le cœur *très*-très-ardent, et de ce côté-là je me fais aussi beaucoup de chagrin. C'est pour cela que je rêve tant à une vie plus heureuse ; je désire souvent les choses les plus opposées, par exemple : de grands malheurs, des accidents imprévus qui

(1) Célèbre pélerinage à peu de distance de Haguenau.

me donnent occasion de faire de grandes choses ; ou bien, au contraire, une grande fortune, des plaisirs, des honneurs, des occasions de briller, du luxe ; et ces rêves-là qui sont assez fréquents me font beaucoup de mal, parce que cela m'ennuie de rentrer dans la vie ordinaire.....

« Un autre de mes chagrins, c'est que je n'ai aucun goût pour la prière. Extérieurement je suis pieuse ; mais au fond je ne me sens pas portée vers le Bon-Dieu ; je n'y pense presque jamais, je ne lui parle pas du cœur. Quand je veux prier, je m'agite beaucoup pour trouver ce que je lui dirai ; je voudrais le bien prier, sentir que je l'aime, mais je suis toujours tiède ou froide ; je n'ai aucune dévotion particulière à rien. — Quand je m'approche des sacrements, je suis de même. — Je ne sais pas faire ma méditation ni choisir une lecture. — Lorsque je réfléchis à tout cela, je me désole, et j'ai peur qu'il me soit impossible de devenir jamais une sainte, priant le Bon-Dieu, le regardant comme un ami. Cependant je voudrais tant l'aimer ! Depuis que je suis partie, c'est mon unique pensée que de chercher le moyen d'y parvenir, mais je ne le trouve pas, non plus que le moyen à prendre pour me corriger de tous mes défauts.

« J'ai déjà été souvent dans de semblables

luttes, j'ai eu souvent de pareils désirs, mais jamais je n'ai eu assez de force pour les mettre à exécution. Maintenant je suis en bonne disposition, seulement j'ai peur de me décourager. Oh! je vous en prie, ne me laissez pas partir pour Paris sans m'avoir mise tout à fait dans la voie, sans me l'avoir tracée entièrement, sans avoir réglé tout en moi, non-seulement à l'extérieur, mais encore à l'intérieur ; sans cela je ne sais pas ce que je deviendrai. Je suis déjà si triste de penser qu'en rentrant à Paris je n'aurai personne à qui m'adresser.....

« Je crois maintenant que je vous ai ouvert tout mon cœur. Toutes ces idées que je vous ai communiquées me troublent, m'occupent tellement depuis notre départ, que je ne sais souvent plus où j'en suis ; écrivez-moi encore une fois..... Je vous embrasse bien fort.

« BERTHE BIZOT,
« Enfant de Marie. »

P. S. Cependant ne croyez pas que je sois trop découragée ; je vous ai écrit tout cela plutôt pour le passé et pour l'avenir que pour le présent ; j'ai été au contraire plus calme que je ne le croyais. »

Nous savons maintenant, et par ces premières lettres et par les entretiens qui suivirent, d'où provenaient ces souffrances intimes dont se plaignait Berthe. Toute jeune qu'elle fût quand Dieu avait rappelé à lui sa sœur tant aimée, déjà elle avait compris la grandeur de cette perte, et elle en avait éprouvé la plus douloureuse impression. Cette impression, le temps ne l'effaça point; il semble même que chaque jour elle devint plus vive. Berthe regretta toujours son Alice.

Mais surtout elle aurait voulu, on se le rappelle, remplacer dans le cœur de sa mère cette sœur vénérée ; elle aurait voulu arriver avec sa bonne mère à un abandon complet et qui fût réciproque, des deux cœurs. Elle employait tout ce qu'elle croyait propre à le faire naître ; elle se montrait si confiante, si exacte à consulter, si attentive à obéir, qu'il lui semblait que de son côté rien ne manquât; et cependant, elle n'obtenait pas ce que dans sa grande tendresse elle avait rêvé. C'est que madame Bizot, voulant soustraire les natures impressionnables de ses filles à l'influence de sa constante tristesse, s'était fait une loi d'imposer silence à sa douleur et de ne pas prononcer en leur présence ce nom d'Alice, toujours redit avec tant de regrets. Berthe sa-

vait que pour sa mère parler d'Alice eût été un soulagement ; n'était-il pas naturel qu'elle désirât, elle, fille si dévouée, recevoir la confidence de ces douloureux souvenirs pour y apporter sa part de consolation? Son cœur souffrait de la réserve que l'amour maternel s'imposait. Elle le disait alors, elle l'écrivit plus tard : « — Je m'entends avec elle (sa mère) pour les choses de l'intelligence, pour les causeries sérieuses ; mais les *sujets de cœur* ne sont jamais effleurés ; elle n'a pas abordé ce *sujet* une seule fois ! — et moi, je n'ose pas ; je crois qu'elle a peur de me faire mal.... » Ainsi l'amour filial et l'amour maternel étaient en lutte de générosité, et l'amour maternel voulait rester vainqueur !

Telle était la première peine de Berthe ; la seconde était d'un autre ordre.

Berthe eût voulu plus que cette communication des cœurs : c'est une direction pour son âme qu'elle désirait, un soutien, un guide pour la conduire à travers les détails de chaque jour dans la vie surnaturelle. Mais madame Bizot, qui tenait d'ailleurs avec tant de sollicitude à l'éducation chrétienne des siens, ne se doutait pas de ce besoin d'une enfant si jeune encore ; elle ne soupçonnait pas les difficultés, les luttes et les

tourments là où ne paraissaient que calme, douceur et confiante affection ; elle ne remarquait pas ces défauts dont Berthe s'accusait si sévèrement. Elle laissait sa fille à ce qu'elle connaissait de sa bonne nature.

Et puis, disons-le : le fondement de toute vie surnaturelle étant le retranchement du mal, la ruine des mauvais penchants, le redressement et la sanctification des inclinations naturelles ; son progrès conduisant parfois à de grands sacrifices volontaires, peut-on demander à une mère d'imposer résolument les immolations nécessaires, de conseiller ou seulement d'approuver les immolations libres, qui ne sont que de conseil et de zèle?... Dieu a fait le cœur des mères trop sensible pour qu'à elles il impose, au moins dans les circonstances ordinaires, ce dur mais sanctifiant ministère. Pour cette bonne direction de l'âme, il faut un jugement étranger, parce qu'il faut qu'il soit impartial ; un cœur étranger, pour qu'il soit plus calme ; une volonté étrangère, parce qu'il la faut énergique.

Berthe ne se rendait point compte de cette influence mutuelle de la nature et de la grâce ; elle n'écoutait que son désir d'être touts à Dieu par le moyen de sa mère, et, ne trouvant point à satisfaire ce désir, elle souffrait : « Je sais que

maman m'aime beaucoup, écrivait-elle, et certes je le lui rends bien ;... mais jamais elle ne me parle de mes défauts, et cependant il y aurait bien à changer en moi pour devenir bonne ! »

Voici donc que Berthe nous ramène en présence de ces défauts qu'elle voyait si graves et dont elle se troublait. Plus juste qu'elle envers elle-même, disons que rien à l'extérieur ne manifestait ce dont elle s'accusait avec tant de rigueur. — Elle ne trouvait en elle qu'*orgueil* et *vanité*... Hélas ! qui ne l'a pas senti, ce malheureux orgueil, au plus intime de son âme (1) ?... Cependant, dans la tenue de Berthe tout ne respirait que modestie, candeur et la plus délicate réserve. Jamais on n'aperçut une démarche qui sentît la recherche, jamais on n'entendit de sa bouche un mot qui eût pour but de la faire valoir. — Elle s'accusait de ne vouloir qu'*indépendance*, et jamais on ne remarqua de sa part que la plus absolue soumission ; et elle venait d'elle-même, à seize ans ! solliciter une règle précise, un ordre de devoir, une direction, un frein pour sa vie. — Elle se plaignait de son *cœur*

(1) « Nous tenons à nous-mêmes par le fond de notre être, et quand nous croyons nous être quittés, nous faisons la douloureuse expérience que le moindre mécompte, la plus légère souffrance nous replongent dans le *moi*. » P. de Ravignan, *Entretiens spirituels*, p. 285.

très-ardent, de cette *imagination* vive, dont elle analysait si bien les capricieuses divagations, de son *peu de goût* pour la prière..... Et comme on s'étonnait un jour devant elle de ne l'avoir pas encore surprise dans ces fautes dont elle gémissait si souvent : « C'est que tout se passe à l'intérieur, répondit-elle, et l'on ne me connaît pas. » — Pauvre enfant! Confondant les attaques de la tentation avec les défaillances de la volonté, elle se troublait des révoltes de sa nature. Elle eût voulu ne point sentir en elle de résistance, ou au moins, remarquant des obstacles, pouvoir les renverser d'un seul coup. Double illusion, qui se rencontre souvent dans les âmes sans expérience (1). Personne ici-bas n'est affranchi du fond de misères et de concupiscence qui nous vient du péché. Ce n'est point un mal de le sentir ; le mal serait de s'y abandonner. Elles plaisent à Dieu, au contraire, les âmes qui se connaissent et qui travaillent courageusement à se réformer.

Berthe devint une de ces âmes. Elle accepta

(1) « Perdons l'idée fausse que les saints sont des êtres à part, sans passions, sans entraînement au mal, faisant le bien sans peine et fuyant le mal sans lutte... Les saints ont vécu dans les mêmes circonstances que nous, leur vie était la nôtre, leurs pensées les nôtres, leurs épreuves les nôtres : nous devons marcher avec eux et comme eux pour arriver au même but. » — P. de Ravignan, *Entret. spir.*, p. 297.

la lutte ; elle s'y mit avec la plus entière résolution; mais, il faut le dire, tout n'alla pas au gré de ses désirs. C'est qu'il en coûte tant de se renoncer en tout et d'élever tout au surnaturel, de faire le vide dans l'âme pour faire place à Dieu!

Après avoir vaillamment commencé, voyant au prix de quels sacrifices le règne de Dieu devait s'établir en elle, Berthe tentait parfois de s'étourdir, comme pour échapper aux sollicitations de la grâce. C'est elle-même qui remarqua cette secrète tendance de son âme. Ainsi va la nature. — On était en vacances ; il y avait des fêtes, de joyeuses réunions ; Berthe se mit à les désirer, à en organiser, et elle y participait avec une animation qui semblait emporter toutes les pensées sérieuses. Non pas qu'il y eût quelque chose de condamnable dans ces amusements, toujours présidés par une mère prudente ; Berthe pouvait sans danger en prendre sa part, à la seule condition de les animer, de les élever par l'esprit de foi ; mais, s'alarmant du motif qui la poussait à s'y livrer avec tant d'ardeur, elle se le reprochait comme une infidélité, et elle déclarait n'avoir trouvé que vide et ennui là où elle ne paraissait goûter que le plaisir. — Aussi la voyait-

on souvent passer d'une joie folle à une mélancolie profonde. Tout à coup silencieuse, absorbée, elle recherchait la solitude et paraissait ne plus savoir ce qui se passait autour d'elle. On traitait cela dans son entourage de petits caprices, de moments d'humeur ; un regard clairvoyant et déjà éclairé par les aveux de la naïve enfant, discernait la vraie cause de ces subites impressions.

C'est ainsi que pressée d'un côté par la grâce, entraînée de l'autre par la nature, Berthe passait par des alternatives répétées de ferveur et de découragement, de bons et de mauvais jours, non point par caprice ou par humeur, mais par fatigue du combat, incertitude de la victoire.

Toutefois, elle était au fond, comme l'avait été sa sœur, une âme *voulante;* elle fut docile, et, malgré tout ce qu'elle ressentait, elle continua de s'appliquer à une vie plus parfaite. Le fondement, le vrai et solide fondement de la vie spirituelle était établi : *Rien pour le moi; Tout pour Dieu seul!* La règle que Berthe avait tant désirée était aussi indiquée : elle fixait les exercices de piété; elle prescrivait de bien rester aux devoirs de la position, aux menues choses de chaque jour, comme étant l'expres-

sion de la volonté de Dieu ; de relever le tout par l'esprit de foi et les vues surnaturelles. A l'extérieur, rien n'était changé ; l'intérieur seul devait se transformer et tendre incessamment à l'unique but. — Tout fut compris et définitivement arrêté.

Mais le temps avait marché ; les vacances touchaient à leur terme. Madame Bizot avait décidé que l'on quitterait Bitche, le samedi 6 octobre. — Il se trouvait ainsi que la veille du jour du départ était le premier vendredi du mois, jour dédié par la piété chrétienne au Sacré Cœur de Jésus. C'était une heureuse circonstance, dont Berthe voulut profiter pour exprimer à Dieu sa reconnaissance, en resserrant les liens qui l'unissaient à lui. Les lignes suivantes tracées à la hâte nous resteront, bien qu'inachevées, comme l'édifiant témoignage des dispositions de son cœur.

« Bitche, 5 octobre, premier vendredi du mois.

« *Au Sacré Cœur de Jésus.*

« Mon Dieu, je sens que votre grâce me poursuit ; vous ne voulez pas que je quitte ce

lieu de bénédiction pour moi, sans m'être pleinement donnée à vous..... La lutte est terrible ; ma nature ne veut pas mourir ; mais je sens malgré moi votre grâce et votre amour, qui m'attirent d'une manière si puissante, que je ne l'ai jamais ressenti ainsi. Oh ! faites-moi triompher, mon Jésus ; soutenez-moi toujours, soutenez-moi surtout aujourd'hui dans ce combat qui se livre en moi. Le démon veut me livrer un dernier assaut : il veut m'empêcher d'accomplir le dessein que j'avais formé de ratifier entre vos mains cette donation de moi-même. Oh ! ne le permettez pas ; gardez-moi aujourd'hui et toujours. Je veux être toute à vous. *Dieu seul ! Dieu seul !* voilà la vie de mon âme, voilà ce qu'il lui faut, ce qui seul peut la satisfaire. Je veux donc y arriver à ce seul but de mes désirs, et, pour cela, prendre à vos pieds quelques résolutions dictées par les sages conseils que vous m'avez envoyés pour me relever et me diriger. — De quelles grâces spéciales ne m'avez-vous pas comblée, mon Dieu, depuis ces derniers temps !..... »

CHAPITRE V.

Retour à Paris. — Journal de Berthe. — Compte rendu de ses dispositions. — Elle reprend ses études.

Berthe rentrait à Paris, bien déterminée à exécuter ses résolutions et à suivre exactement la règle indiquée. Mais les embarras inévitables d'une installation nouvelle, quelques autres circonstances s'opposant à ce que tout se fît immédiatement dans l'ordre désiré, elle en éprouva de l'ennui. Heureusement, elle n'était plus seule pour porter sa peine. Elle se hâta de déposer dans le cœur de sa chère cousine, qui de loin comme de près restera désormais la confidente de toutes ses pensées, les impressions de ce moment d'épreuve. Dès le 16 octobre, elle lui écrivait :

« Je suis sûre que vous m'avez accusée d'être une petite ingrate, puisque j'avais pu rester si longtemps sans vous écrire; votre souvenir ne m'a cependant pas encore quittée un instant, et j'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit ; mais jusqu'ici nous avons mené

une vie si en l'air, nous étions si peu installées, que je voulais attendre que tout fût un peu plus réglé pour vous dire comment je me trouvais. Malheureusement, cet ennuyeux état d'à peu près n'a pas encore changé, et je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous dire que votre petite Berthe ne vous oublie pas, qu'elle vous aime toujours de tout son cœur et qu'elle a eu un bien gros chagrin de vous quitter.

« D'abord il faut que je vous fasse ma petite confession, et que je vous dise que je ne suis pas sage du tout. Aussi n'avais-je pas bien envie de vous écrire aujourd'hui ; mais depuis que je m'y suis mise, il me semble déjà que je redeviens meilleure, et j'ai du chagrin d'avoir été méchante..... J'avais voulu me mettre tout de suite à être fidèle à vos recommandations, mais je sentais que cela n'allait pas... J'ai laissé ma méditation, ma lecture, j'ai été de mauvaise humeur, tout cela depuis dimanche ; aujourd'hui je sens que j'ai eu bien tort ; j'ai démandé pardon au Bon-Dieu de l'avoir ainsi abandonné ; je ne veux pas me decourager, et je vais reprendre simplement la voie que vous m'avez tracée; alors j'espère, vous ne serez pas fâchée contre moi. — Ce qui me rassure aussi, c'est que maman s'occupe décidément de me

trouver un confesseur (1) ; le choix est arrêté... Monsieur l'abbé L*** nous avait prêché au mois de juin, au catéchisme, une retraite qui m'avait profondément remuée, et c'est depuis lors surtout que j'avais été travaillée par des idées plus sérieuses, par ces luttes de la grâce et tout ce dont je vous ai parlé. Aussi, depuis cette époque, je désirais vivement profiter de sa direction... Vous savez que je n'ai pas encore de livre de méditation et de lecture ; je pense, qu'en attendant, je puis me servir des *Méditations sur l'Évangile* de Bossuet, et de la *Vraie et solide Piété* de Fénelon. Du reste, en ce moment, il m'est difficile d'avoir ces choses-là bien réglées, car je ne suis pas toujours à la maison. La semaine dernière, j'ai déjà passé trois jours à Vincennes avec Adrien et Jeanne ; demain nous y retournons passer l'après-midi, et moi, j'y resterai deux jours..... »

Après les choses sérieuses, elle ajoute avec un aimable enjouement : « On fera prochainement nos photographies, pendant que j'ai encore mes grosses joues de bonne Allemande, comme on m'appelle ici, et alors nous vous les enverrons. Je tâcherai de ne plus faire de gros

(1) Le précédent avait quitté Paris.

yeux, parce que mon oncle pourrait croire que je les fais contre lui, ce qui ne serait pas vrai du tout, je l'aime beaucoup trop pour cela ; et surtout, s'il vient nous voir cet hiver avec ma tante et vous, dites-lui que je les lui ferai les plus doux du monde..... Vous savez que ma chambre vous attend; ce serait un si grand bonheur pour moi de vous la céder !

« Embrassez bien toute la famille pour les deux petites Parisiennes qui sont Bitchoises par le cœur. Un baiser particulier à Mathilde et à Dadie, et pour vous, vous savez combien je vous aime et combien je voudrais être réellement encore sur vos genoux... J'espère bien, n'est-ce pas, que vous ne me croyez plus de *glace* et que vous avez bien su voir au fond de mon cœur combien je vous aime, et quel profond attachement votre bonté pour moi m'a inspiré.

« Votre petite BERTHE,
« Enfant de Marie. »

Cependant, au milieu de cette vie qu'elle dit *si en l'air*, Berthe eut une grande consolation intérieure : elle fit la sainte Communion, le 22 octobre; c'était la première fois qu'elle avait ce bonheur, depuis son départ de Bitche. Ce

jour-là même, dans le désir de s'étudier de plus près, elle commença un petit Journal où elle voulait noter tout ce qui se passerait en elle. Mais les occupations, l'obéissance surtout, lui firent interrompre ce travail : nous n'avons en tout que les impressions de sept journées. Nous le regrettons, car ces notes, comme les lettres, nous font pénétrer jusqu'aux derniers replis de son âme. En lisant ces comptes rendus, on croit être témoin de ses luttes, on sent sa générosité.

Elle ouvre ainsi son Journal :

« Lundi, 22 octobre 1866.

« Me voici revenue au bercail, ô mon Dieu, après m'en être follement éloignée pendant quelque temps, et n'avoir trouvé que le vide, l'ennui et la tristesse. O mon Dieu, soyez béni de cette impossibilité que vous mettez dans mon cœur d'être heureuse loin de vous ! Vous me l'avez déjà fait sentir bien souvent, et dans ces jours bénis que j'ai passés à Bitche, j'entendais votre voix me dire secrètement que vous seul pouviez remplir mon cœur, qu'en vous seul je trouverais la paix, que je n'étais

pas faite pour toutes ces futilités et ces misères du monde, que je devais viser plus haut. Ma faible nature se débat contre cette vérité qui l'étreint; elle voudrait éloigner cette nécessité de mourir à elle-même; et maintenant encore, j'en ai fait la triste expérience, elle se révolte et je lui cède. Mais votre grâce parle plus haut; elle lutte et me fait sentir le néant de cette vie naturelle vers laquelle je suis entraînée. — J'ai enfin entendu cette voix, et ce matin, après trois semaines de résistance, je suis venue à cette seule source de mon bonheur, à vous, ô Jésus, à vous que seul je veux aimer, pour lequel j'éprouve parfois des ardeurs qui me transportent, et que je délaisse ensuite souvent. Oh! dans cette communion de ce matin j'étais heureuse! je goûtais une paix si délicieuse! Je vous aimais tant! je vous entendais me dire que je ne trouverais le repos que dans le sacrifice. Il me semble qu'alors je les aurais tous faits pour vous, et je me demandais quelle peine la communion pouvait ne pas calmer; et toute cette journée a été si délicieuse en union avec vous! Hélas! ce soir déjà je sens la nature qui se révolte, qui veut reconquérir son ascendant; terrassez-la, Jésus, vous qui devez être mon seul amour, car je veux lutter, je veux

combattre; mais donnez-moi la main. *Mourir à moi, c'est ma devise; sacrifice et toujours sacrifice; voilà mon lot, mais sacrifice par amour.* — O Jésus, soyez avec moi, préservez-moi des chutes.

« Je veux me rendre compte ici de mes dispositions journalières, de mes progrès et de mes chutes, de mes impressions, de mes sentiments, et je commence aujourd'hui cette espèce de journal de mes pensées.

« Alice chérie, c'est sous ta protection que je me mets, pour commencer une vie nouvelle. Que ton exemple m'anime et me soutienne; que je te ressemble, ma sœur bien aimée! Oh! pourquoi es-tu partie, laissant ta petite Berthe si seule sur la terre? Du moins, du haut du ciel, bénis-moi, guide-moi, obtiens-moi que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse toujours sur moi. »

« Mardi 23.

« Je sens décidément combien le calme, la solitude et la fuite du monde me sont nécessaires. Dès que je rentre un peu dans ce tourbillon je me sens entraînée avec une force terrible vers toutes ces misères que dans le fond,

je méprise; tous les désirs naturels se réveillent avec ardeur, et je perds facilement le souvenir de la présence de Dieu. Aujourd'hui, cependant, j'ai tâché de me rappeler qu'il m'avait visitée hier. Mais je m'enthousiasme trop facilement pour tout ce que je vois; je sens trop vivement et ne m'applique pas assez à modérer mes impressions..... »

Pour bien comprendre plusieurs passages des pages qui suivent, il est nécessaire de savoir qu'au moment où le journal s'écrivait, il était question du mariage d'une ancienne amie d'Alice, et Berthe devait y assister. On verra à quelle hauteur de sentiments elle s'élève à ce sujet. Continuons de transcrire :

« Mercredi 24.

« Hier je n'ai pu continuer : maman à qui j'ai demandé la permission d'écrire tous les soirs me l'a refusée; elle veut que je passe la soirée avec elle, c'est bien naturel, mais cela ne l'aurait pas empêché. Elle a mal compris, je crois, ce que je demandais. J'ai eu du chagrin, j'étais prête à me décourager; mais une bonne élévation vers Dieu m'a remontée; j'ai pensé qu'il était meilleur pour moi de renon-

cer en cela à ma volonté. Je n'écrirai donc que lorsque j'aurai quelques instants dans la journée ; c'est dommage! J'aime tant ma petite solitude : mon bureau avec ses quelques livres, l'*Imitation,* la *Vraie et solide Piété,* la *Vie de Ste Jeanne de Chantal;* puis ma petite chapelle; voilà les deux coins favoris de ma chambre.

« Hier donc, j'aimais à voir ces deux fiancés ensemble... Je me suis dit alors que moi aussi j'étais aimée d'un Amour immense, d'un Amour qui a donné sa vie pour moi ; que par conséquent je serais bien folle de désirer autre chose. Non, mon Jésus! que je sois toute à vous, comme vous êtes tout à moi, et je renonce au reste ; je renonce à inspirer jamais aucun attachement terrestre, pour obtenir le don de votre amour, que je vous ai déjà tant demandé. »

Comment ne pas s'arrêter un instant en présence de tant de grandeur? Quelle intelligence de l'amour de Dieu! quelle fidélité à y correspondre!... Reconnaissons ici l'appel fait au jour du renouvellement de la première communion : Rien de terrestre, mais Dieu seul! et elle, toute à Dieu!... L'heure viendra, chère Berthe ; votre âme est choisie : vous serez à Dieu!

Elle ajoutait : « J'attends la Toussaint pour m'organiser d'une façon définitive. Mon Dieu, que je déteste ce vague, tant pour la vie temporelle que pour la vie spirituelle! et cependant, qu'il y a longtemps que mon âme se traîne dans ce malheureux état! Non, elle n'est pas encore bien établie..... O mon Dieu, délivrez-moi de ces inquiétudes, de ces troubles, de ces incertitudes ; faites-moi trouver ici ce guide sûr qui me conduira directement à vous ; bénissez le choix que j'ai fait d'après votre inspiration, j'espère, et non par un attrait purement naturel.

« Aujourd'hui ma journée s'est passée dans le calme et le travail, excepté une visite à Adrien..... J'ai déjà obtenu ce que je n'osais espérer de Jeanne ; la chère enfant s'est enfin ouverte à moi ; j'ai vu dans son petit cœur beaucoup à faire pour Dieu ; je veux l'entreprendre en m'occupant d'abord de ses études... puis, je tâcherai de tourner ses pensées vers Dieu, en lui faisant faire de légers sacrifices, en travaillant avec elle à vaincre notre orgueil; je veux gagner toute sa confiance, en y mettant un peu plus de réciprocité. Quand arriverai-je aussi à cet autre but de tous mes désirs, à devenir bien ouverte avec maman?

quand? oh! quand?... En attendant, je vais toujours tâcher de lui prouver mon affection par tous les moyens possibles, par ma soumission ; Dieu fera le reste; il me donnera le courage qui me manque.

« J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui à copier mes analyses de grand cachet qui ne sont pas encore rendues. Pendant que je suis ainsi occupée, mon imagination ne travaille pas. Mais ce qui m'attriste, c'est de voir combien peu je pense au Bon-Dieu, comme j'ai rarement des aspirations vers Lui....... Cependant, mon Dieu, vous savez quel désir j'ai de vous aimer et d'être toute à vous!... »

Ainsi, en même temps qu'à sa sanctification, Berthe voulait être à l'apostolat autour d'elle ; c'est le double caractère qui distingue les âmes vraiment occupées des intérêts de Dieu.

« Jeudi 25.

« Ce matin j'ai eu le bonheur d'assister à la messe; c'est une si grande douceur pour moi ! Je me réjouis de voir les Dominicains s'installer près de nous ; cela me procurera ce bonheur plus souvent. J'ai eu ce matin un petit

moment de paresse qui m'a fait manquer le temps de ma méditation ; je n'ai pu le rattraper. J'y ai bien un peu suppléé à l'église, où j'ai parlé à Notre-Seigneur ; c'est égal, cette infidélité me pèse, et je crois que c'est cela qui a rendu ma journée moins bonne ; l'oraison m'est plus nécessaire qu'à une autre : sans elle je tombe, et j'ai bien de la peine à me relever.

« Je suis retournée chez la couturière. Malgré toutes ces résolutions de ne pas s'adonner à ces misères de toilette, l'âme s'y livre toujours trop; cela l'énerve, lui ôte son courage. J'ai besoin plus qu'une autre de fuir toutes ces occasions où je me laisse si facilement entraîner. Toute la journée ma tâche m'a semblé moins facile ; je me suis moins élevée vers Dieu, et il m'en a coûté de renoncer à un ordre de pensées qui recommençait, quoique pas dans un mauvais sens.

« Combien mon orgueil est facilement en révolte devant une observation, et a besoin d'être mortifié ! Un reproche de maman sur ma manière d'étudier mon piano a fait bouillir tout mon sang dans mes veines, et ce qu'elle me disait était juste; mais je ne veux pas être humiliée, j'ai la passion d'être louée et félicitée;

il faut que je prenne garde à cette disposition. »

Que c'est bien là notre nature! Berthe, tout éclairée qu'elle était de la divine lumière, pleine de la conviction que les choses du monde ne pouvaient la satisfaire, elle, qui au fond voulait être uniquement à Dieu, se voyait arrêtée par toutes ces petitesses! Contraste étrange et plein d'enseignements! Triste conséquence de cette pente au mal qui faisait dire à saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas..... Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort (1)? »

(1) S. Paul aux Romains, ch. VII, 19-24.

Ce passage de l'Apôtre a été admirablement commenté par saint François de Sales dans une de ses lettres à la mère Angélique de Port-Royal. Qu'on nous permette de citer ses paroles, parce qu'elles exposent la doctrine qui fut donnée à Berthe pour la soutenir, et qu'elles peuvent servir à soutenir d'autres âmes qui auraient à subir la même épreuve : ... *O moi misérable homme!* disait le grand Apôtre, *qui me délivrera du corps de cette mort?* Il sentait un corps d'armée composé de ses humeurs, aversions, habitudes, et inclinations naturelles, qui avaient conspiré sa mort spirituelle ; et parce qu'il les craint, il témoigne qu'il les hait, et parce qu'il les hait, il ne peut les supporter sans douleur, et sa douleur lui fait faire cette exclamation, à laquelle il répond lui-même : « que la grâce de Dieu le garantira, » non de la crainte, non de la frayeur, non de l'alarme, non du combat, mais oui bien de la défaite, et l'empêchera d'être vaincu. — Ma fille, être en ce monde et ne sentir

Berthe faisait opposition à tout ce qu'elle sentait; voici ce qu'elle écrit, après avoir constaté sa misère :

« Ce soir je vais me remonter par une bonne prière à la sainte Vierge et une bonne lecture. Mère chérie, relevez votre petite fille prête à tomber; tendez-lui votre main maternelle et secourable; vous savez qu'elle a du chagrin de vous avoir négligée; pardonnez-lui, encouragez-la.... »

« Vendredi 26.

« Je n'ai pas le loisir d'écrire aujourd'hui; mon temps est absorbé par ces copies d'analyse que je voudrais rendre dimanche. J'ai cette manie d'attendre au dernier moment pour tout, en sorte que je suis surchargée. Du reste, cela ne me déplaît pas; j'aime à avoir une lourde tâche à remplir, à bâtir des plans, à faire des combinaisons pour arriver. Pendant ce temps, mon esprit est fixé, il ne travaille pas.

« Je me suis encore bien occupée de toilette.

pas ces mouvements de passions sont choses incompatibles....
« Ces inclinations d'orgueil, de vanité, d'amour-propre se mêlent partout et fourrent insensiblement et sensiblement leurs sentiments presque en toutes nos actions, mais pour cela ne sont pas les motifs de nos actions... Saint Bernard les sentant un jour qu'elles le fâchaient tandis qu'il prêchait : « Retire-toi de moi, Satan, dit-il, je n'ai pas commencé pour toi et je ne finirai pas pour toi. » — *Édition* Migne. *Lettre* 788e.

Décidément, je deviens coquette ; il faut que j'y prenne garde... Je m'ennuie ce soir; je suis triste; je n'ai envie ni de travailler ni de prier... O mon Dieu, mon Dieu, venez vite à mon secours, placez-moi dans votre divin Cœur, en ce jour qui lui est consacré, puis refermez derrière moi la porte à toutes ces misères qui m'accablent ; brûlez dans le feu qui vous consume toutes ces attaches à moi-même qui me pèsent et qui m'attristent; détachez mon âme de toutes ces considérations terrestres qui la rapetissent, qui la clouent à la terre, tandis qu'elle voudrait s'élancer vers vous, vers vous seul, ô mon unique Amour ! Attirez-moi à vous, secourez-moi, ô Jésus! »

« Jeudi, 1er novembre, jour de la Toussaint.

« J'éprouve aujourd'hui un mélange de tristesse et de douleur indéfinissable, et qui est bon cependant. Cette fête de la Toussaint, placée à côté de celle des Morts, comme elle adoucit l'amertume des regrets, comme elle élève l'âme vers ce beau ciel et nous fait comprendre le bonheur dont jouissent ou dont jouiront plus tard les chers absents !

« Alice, bien aimée, c'était ta fête, je n'ai pu

être triste en pensant à ton bonheur. O Alice, Alice, peux-tu être heureuse sans nous?... Mais tu as Dieu, Dieu que j'adore ; tu le vois, tu le possèdes, oh oui ! je le sais, je le comprends ; puisse-t-il en être ainsi de moi sur cette terre ! Qu'Il me soit tout, que je l'aime d'un amour immense ! Obtiens-moi cette faveur, sœur adorée ; prie pour que bientôt j'aille te rejoindre, que je mérite ma récompense par beaucoup de sacrifices. Oui, je vous aime, Jésus, Agneau divin, de toutes les puissances de mon âme ! brisez-moi de sacrifices, accablez-moi d'épreuves, mais en retour donnez-moi votre amour. Que je sente que je vous aime ! Je suis prête à beaucoup souffrir, pourvu que j'aime beaucoup. O Jésus ! venez en moi, préparez-moi vous-même, je le fais si mal ; mes communions sont si froides ! et cependant, sans l'Eucharistie je languis, je perds courage ; elle est mon soutien et ma vie. »

Qu'on ne l'oublie point ; c'est une jeune fille de seize ans qui demandait ainsi d'être accablée d'épreuves, brisée de sacrifices, pour obtenir de Dieu son amour ! A seize ans ! Quand son avenir apparaissait si brillant, quand le monde lui disait : espoir et bonheur ! elle disait, elle :

souffrir, mourir, et bientôt la récompense! Et elle demandait l'amour de Dieu, cette âme si aimante! elle le demandait, sans se douter qu'elle le possédait, qu'elle en produisait les actes les plus purs.

Mais elle ne *sentait* pas qu'elle aimait Dieu, et c'est ce qui la désolait. Sans cesse elle répétera : « Mon Dieu, faites que je vous aime, que je *sente* que je vous aime! Son dernier regret sera de ne pas aimer assez ; sa dernière inquiétude, de ne pas *sentir* qu'elle aime.

Le vrai amour de Dieu, *c'est la préférence de Dieu à soi-même et à tout ; c'est l'accomplissement entier de la volonté divine*, et, s'il le faut, *au prix de tous les sacrifices*.... C'est ainsi que Berthe sut aimer.

Les derniers mots de son *Journal* sont encore un élan de son cœur.

« 2 novembre, jour des Morts.

« Une visite au cimetière, une autre aux fiancés, pour entendre parler mariage, ont rempli ma journée... Singulier mélange de joie et de tristesse, qui remplit souvent la vie!...

« Mon âme était plus calme, plus en paix, en pleurant sur nos chers morts qu'en étant témoin du bonheur des deux fiancés.

« O Jésus! délivrez aujourd'hui beaucoup de ces pauvres âmes qui gémissent loin de vous, loin de vous, qu'elles adorent, qu'elles ont vu et dont l'amour les dévore. Quelle souffrance que cette séparation! Mon Dieu, moi aussi je vous aime ; sans vous je ne veux et ne puis plus vivre. Soyez mon seul ami, mon but. Que je m'appuie sans cesse sur vous dans mes épreuves et mes difficultés ; faites-moi la grâce de trouver dans l'Eucharistie le soutien de ma vie et mon unique consolation! »

Touchante prière, dans la suite fidèlement exaucée! Dieu n'a pas manqué à l'appel si confiant de cette âme aimante. Berthe a eu tous les appuis, a reçu tous les secours ; elle a été surtout l'objet des tendresses de Jésus-Eucharistie. Pour elle se sont vérifiées ces paroles de notre bon saint François : « Qui bien désire la dilection, bien la cherche ; qui bien la cherche, bien la trouve ; qui bien la trouve, il a trouvé la source de la vie de laquelle il puisera le salut du Seigneur (1). »

Après les révélations si pieuses de ce *Journal,*

(1) *Traité de l'amour de Dieu,* livre XII, ch. II.

il ne nous reste plus de Berthe, à cette époque, qu'une lettre dans laquelle elle rend compte à sa cousine de ce qui s'est passé pour son âme. A défaut d'autres détails, c'est un heureux complément des faits déjà indiqués ; citons-en ce qu'il est permis d'en divulguer :

« Je ne voulais pas vous écrire plus tôt, ma chère Mélanie, parce que je tenais à vous dire quelque chose de nouveau, c'est-à-dire à vous parler de ma première visite à mon nouveau confesseur, et je n'ai pu le voir que samedi, attendu qu'il a été absent fort longtemps... Outre cela, j'avais encore une autre raison, et celle-là, j'aimerais autant ne pas vous la dire, mais vous la devinez, je pense : c'est que j'ai eu encore une bien mauvaise veine, amenée précisément par ce retard de direction et par d'autres circonstances que je vous indiquerai. Mais maintenant, c'est tout à fait terminé, j'espère, et je ne tiens pas à revenir sur ce vilain passé.

« Avant tout donc, je veux vous dire que je suis très-contente de mon nouveau confesseur ; je suis bien heureuse de n'avoir pas été trompée par cet attrait qui me pressait d'aller à lui. Cependant je ne crois pas que maintenant tout aille marcher comme sur des roulettes, il y a

encore bien des choses qui ne sont pas comme je les désire,... mais du moins du côté de la direction je suis tranquille et c'est beaucoup.

« Vous me demandez aussi mes impressions sur la noce : ne vous inquiétez point, ce n'est pas cela qui m'a monté la tête, ni donné le désir d'aller dans le monde. La cérémonie en elle-même a été, comme vous pensez, fort triste ; le souvenir du pauvre R... (frère de la mariée, mort récemment) était encore trop vivant là pour ne pas faire bien mal, et cela m'a causé doublement de peine, parce que je pensais aussi à ma chère Alice, qui était exactement du même âge que la mariée.

« Maintenant voici un chagrin : c'est de me sentir toujours si froide, d'avoir si peu de goût à la méditation ; et puis d'être si légère et si étourdie, qu'une fois le moment de mes prières passé, j'oublie absolument tout. Cela me porte à me décourager... J'ai remarqué que cela m'arrive toujours le lendemain des jours où j'ai communié et où j'ai été bien heureuse. Cette fois-ci cependant, je m'efforce de bien combattre contre cet ennui...»

Voilà où en était Berthe pour son intérieur, ses intentions, ses désirs, sa vigilance, sa fer-

meté ; pour l'extérieur, elle tenait à cette régularité occupée qu'elle s'était prescrite.

« Au retour des vacances, passées si doucement en Lorraine, écrit madame Bizot, Berthe voulant donner encore plus de sérieux à sa vie, loin de songer au monde et à des distractions auxquelles son âge lui permettait de prétendre, avait fait avec ses réglements de piété tout un plan d'études. Elle demanda à son oncle de lui choisir des maîtres, pour compléter son éducation littéraire et lui faire faire de véritables progrès. » — Un savant professeur de littérature lui fut donné ; elle reprit en même temps sa place aux réunions de son catéchisme ; elle se remit enfin avec l'activité la plus grande à toutes ses études, y apportant ce plein esprit de foi qui devait les vivifier, car elle voulait que cette vie de l'intelligence, loin de nuire à son âme, servît au contraire à cette vie *spirituelle* qu'elle tenait à pratiquer. Toutes ses précautions étaient prises pour cela, et son réglement y avait pourvu.

Il semblait donc que Berthe allait voir se réaliser pour elle cet idéal de l'existence de jeune fille, que si souvent elle avait rêvé. Elle avait pour l'esprit les ressources d'un sérieux enseignement ; pour le cœur, à part ce cha-

grin que nous connaissons et qu'elle se créait dans une sorte d'exigence de sa piété filiale et religieuse, elle possédait tout ce qui peut se rencontrer de meilleur dans les affections de famille et dans les relations de vraies et sincères amies; pour son âme, elle avait l'assurance d'une direction qu'elle appréciait hautement; elle avait rapporté d'ailleurs de ses vacances une santé très-fortifiée; vraiment, pour nous servir de l'une des expressions qu'elle employait souvent, c'était comme une vie nouvelle qu'elle commençait. Tout lui souriait; tout lui promettait un riche avenir!

CHAPITRE VI.

Première phase de la maladie de Berthe. — Séjour à Alger. — Correspondance : détails sur l'état de son âme, sur sa santé; témoignages d'affection; sages conseils. — Rentrée à Paris.

Dans son désir d'aimer Dieu, Berthe avait demandé d'être brisée de sacrifices, d'être accablée d'épreuves. Dieu, si nous osons parler ainsi, voulut la prendre au mot : deux mois à peine s'étaient écoulés, qu'il l'arrêta tout à coup. Voici en quels termes Berthe annonce à sa cousine ce qui était survenu :

« Samedi, 19 janvier 1867.

« Ma chère Mélanie,

« Depuis ma dernière lettre il se passe pour moi de si grands changements, que j'en suis encore toute bouleversée, et si émue, que, malgré mon envie de vous les dire longuement, j'ai peur que ma lettre ne s'en ressente. Voilà un mois que j'ai été prise d'un rhume, qui est devenu une espèce de petite bronchite, et qui finit par me fatiguer un peu.

« Le médecin trouve qu'il n'y a absolument rien de grave, mais que des précautions sont nécessaires ; et, comme nous avons un très-rude hiver, il a déclaré que pendant *un ou deux mois*, il faudrait me séquestrer complétement. Mais parce que cette réclusion absolue finirait par devenir très-mauvaise pour le reste de la santé, il a conseillé beaucoup de ne pas me faire rester à Paris. Alors devinez ce qui a été décidé, mercredi dernier? Tout simplement que, jeudi 24, je partirai pour Marseille et que, samedi 26, je m'embarquerai pour Alger...

« Je vous écris tout cela en plaisantant, mais vous comprenez, sans que je le dise, que je ne suis pas trop gaie. Cette séparation m'est bien pénible, malgré les compensations que j'y trouverai, car il me faudra partir seule ; maman ne peut pas interrompre les études de Jeanne qu'elle ne veut pas abandonner, non plus qu'Adrien. Cependant tel avait été le premier plan, et il me souriait beaucoup. Mon oncle B*** a ensuite offert de me conduire. — Maman ne m'a pourtant pas forcée à accepter ; et j'avoue qu'au premier moment j'ai été bien lâche, j'ai bien pleuré ; mais après, la réflexion aidant, j'ai consenti. Maintenant que mon parti est pris, je tâche de paraître aussi gaie que

possible, mais c'est pour moi un grand sacrifice : quitter toute ma famille, mes études si bien organisées! et puis mon cher catéchisme!... Quand je réfléchis à tout ce que je perds, je me sens si triste, si découragée, que je voudrais ne point partir. — Je n'ai pu m'approcher des sacrements depuis deux mois, à cause de ce malheureux rhume qui me tient en charte privée. Ne me sentant plus soutenue, depuis quelques jours je dégringole fort. Puis je me sens si mal à mon aise que je n'ai de courage à rien; je crois que j'ai grand besoin que vous remontiez l'horloge.

« Maman est si bonne pour moi que je ne sais pas comment je pourrai m'habituer à rester trois mois loin d'elle, de ma tante, d'Adrien et de Jeanne; et quoique j'aime de tout mon cœur les chers Algériens et que je sois sûre d'être bien et tendrement accueillie, je ne peux m'empêcher d'être fort triste.

« Quelle direction aurai-je là-bas? Personne à qui ouvrir mon cœur!... Je vous dis ici toutes mes impressions personnelles; mais, je vous en prie, n'en parlez pas; et si maman vous demandait ce que je pense, dites-lui que je suis plutôt contente, et en effet, sous certains rapports, c'est un beau voyage, que je

suis bien aise de faire ; je suis très-heureuse de revoir cette chère famille d'Alger....

« Je suis fatiguée et pressée, je m'arrête. Embrassez tout le monde pour moi ; remerciez votre mère de sa bonne lettre.

« Je vous envoie mes meilleurs baisers.

« BERTHE,

« Enfant de Marie. »

« *P. S.* Écrivez-moi, je vous en prie, avant mon départ ; un mot seulement ; j'en ai bien besoin ; et puis priez beaucoup, beaucoup, pour moi. »

Madame Bizot avait à Alger des parents chez lesquels elle savait que sa fille trouverait les soins les plus affectueux et les plus dévoués. L'avis du médecin avait donc été accueilli sans hésitation.

Mais il y avait là une séparation bien dure pour tous, plus dure, accablante pour la pauvre mère, car elle se rappelait les voyages entrepris précédemment pour la santé de son Alice, et involontairement, presque malgré elle, elle éprouvait déjà les plus sombres pressentiments. Quant à Berthe, quoiqu'il lui en coûtât, elle fit son sacrifice avec une énergique abné-

gation. Elle exprime en ces termes les émotions du départ et les impressions de son voyage :

« Alger, mercredi, 6 mars 1867.

« Chère Mélanie,

« Que devez-vous penser de votre petite Berthe, en voyant son long silence? Je suis sûre que vous ne m'aimez plus du tout, que vous me traitez de petite ingrate; et pourtant, je pense tant à vous, et votre lettre m'a fait tant de bien! Les causes de mon silence sont nombreuses : d'abord ma santé est la première raison; toujours des malaises, des fatigues qui me rendent moll eet sans courage; depuis quelques jours cependant, ils se dissipent et je vais réellement mieux. Une autre raison, c'est qu'avec vous, n'est-ce pas, il faut montrer le fond à découvert, et le pauvre fond était bien laid tous ces jours-ci; je voulais attendre qu'il fût *nettoyé;* ce qui n'empêche pas que je vais vous faire ma confession, en reprenant les choses depuis le départ, comme vous le souhaitez.

« Ce fut pour moi un terrible moment que celui de la séparation. J'avais pu recevoir le

Bon-Dieu le matin même ; je me sentais fortifiée ; et pourtant, si vous saviez comme j'ai été obligée de tenir mon courage à quatre, pour ne pas éclater en sanglots à chaque instant! et le soir, au moment des adieux, quand il a fallu donner le dernier baiser à maman, j'ai cru que jamais je ne pourrais et que tout se brisait en moi... La première nuit, j'ai été très-raisonnable ; mais une fois arrivée à Marseille, j'avais le cœur tout serré, en me sentant seule avec mon oncle dans cette grande ville. Une visite à Notre-Dame de la Garde m'a remontée ; mais le soir, quand j'ai été couchée dans cette chambre d'hôtel, je me suis mise à sangloter. Devant mon oncle je faisais bonne contenance. Du reste, pendant le voyage, je n'ai négligé aucun exercice de piété. M. L*** m'avait donné un excellent petit livre ayant pour titre : « *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* » Je m'en suis servi, et cela m'a bien soutenue.

« Ce que j'ai éprouvé en sentant notre bateau quitter l'ancre et s'éloigner de notre France bien aimée, je ne peux pas en rendre compte. Pendant ces deux jours et demi que j'ai passés couchée, me sentant ballottée et secouée dans tous les sens, j'ai eu bien des moments de tristesse, et encore les premiers jours après notre

débarquement, malgré l'accueil si maternel que j'ai trouvé ici. Vous dire comme je suis soignée, gâtée, c'est impossible. — Cependant, tant que j'ai été fidèle à ma petite règle, je m'en suis bien trouvée ; mais peu à peu j'ai été moins exacte, puis j'ai tout laissé ; alors j'ai été très-malheureuse, et je crains bien de l'avoir trop laissé voir à ces chers parents, si bons. J'avais envie de vous écrire, et je n'osais pas.

« Je dois vous dire pourtant que je n'oubliais pas votre recommandation d'aimer toujours l'Eucharistie ; mon plus grand chagrin était d'en être privée. Dimanche dernier, j'ai demandé à aller à l'Adoration du Saint-Sacrement, et là Dieu m'a envoyé de bonnes pensées. J'ai beaucoup pleuré, mais plus si tristement ; et j'ai pris la résolution d'aller enfin chez les Pères. On m'a permis de communier le jour où cela me sera possible. Aujourd'hui, je ne puis le faire ; j'espère pour demain. Maintenant, je suis bien plus contente, plus gaie, plus courageuse. Quant à ma santé, elle est meilleure. Au commencement, j'étais très-fatiguée, je ne pouvais rien faire, pas même des fleurs. Je ne le disais pas à maman. En ce moment je m'occupe sans fatigue, et je vais tâcher de me faire un petit réglement. »

Voilà le *mauvais* chapitre ; passons au bon...

« Maman m'écrit des lettres si bonnes, si affectueuses, que cela a rompu cette vilaine glace de ma part, et dernièrement je lui ai écrit une lettre aussi tendre que possible, et dans laquelle je commence à lui ouvrir mon cœur ; je n'ai pas encore de réponse ; je l'attends avec impatience...

« Mon oncle, ma tante, Maurice, vous embrassent avec tendresse. Vous savez avec quel cœur je m'y joins, et comme il y a une grosse part de caresses pour mon oncle, ma tante, que j'aime beaucoup, et pour tous ceux que j'aime là-bas.

« BERTHE,
« Enfant de Marie. »

« *P. S.* Je vais tâcher de bien commencer mon carême ; je ferai un cahier pour mes petits sacrifices, et je m'efforcerai d'en avoir une ample collection à offrir le jour de Pâques à Notre-Seigneur. »

Cet éloignement momentané de tous les siens, en imposant à Berthe l'obligation d'écrire à sa famille et à quelques amies, est devenu l'heureuse occasion des meilleures communica-

tions. Ses lettres nous la font connaître bien mieux que tout ce que nous pourrions dire. Là, dans l'aimable laisser-aller de l'intimité, elle se peint tout entière. Citons d'abord cette bonne lettre à la vénérable mère Saint-Jérôme, lettre écrite environ trois semaines après la précédente, et qui en complète si naïvement les détails.

« Alger, 25 mars, jour de l'Annonciation.

« Ma bonne Mère,

« Je reviens à l'instant de ma première visite à Notre-Dame d'Afrique. J'ai voulu attendre ce jour pour vous écrire, afin de vous rendre compte de mes impressions. Ce matin j'ai eu le bonheur de communier, ma petite santé ne s'y opposant pas (je l'avais déjà fait le jour de la Saint-Joseph) ; après cela, mon pèlerinage ; puis, un excellent courrier de France, avec une lettre de *** qui me met au courant de ce qui se passe dans mon bien aimé couvent, tout comme si j'y étais ; voilà, ma bonne Mère, une heureuse journée, et cela fait bien des joies pour un seul jour. Aussi je vous écris aujourd'hui toute remontée, toute fortifiée ; je suis tout à

fait calme et contente, mais certes il n'en a pas toujours été ainsi! Tenez, ma Mère, puisque vous êtes assez bonne pour me demander de vous ouvrir mon cœur librement, je vais vous faire ma petite confession. Dans les premiers temps de mon séjour ici, j'étais triste, découragée; cette séparation m'avait brisé le cœur, et mes efforts pour le cacher à maman dans mes lettres me rendaient encore plus malheureuse ; il y avait des jours où je n'en pouvais plus ; je me demandais comment j'irais jusqu'au bout : mais cette tristesse, ce découragement, je sentais que j'y avais un remède, et je ne voulais pas l'employer. Au lieu de me rapprocher du Bon-Dieu, je m'en éloignais, je le fuyais, je suis même restée plus d'un mois sans me confesser... Quand j'ai eu le bonheur de communier, alors je me suis sentie tout à fait consolée.

« Le Bon-Dieu m'a fait beaucoup, beaucoup de grâces depuis que je suis ici ; je tâche d'en profiter le mieux possible. J'ai bien encore des moments d'abattement, d'ennui ; je m'efforce pourtant d'en triompher en pensant que c'est le carême que le Bon-Dieu demande de moi. Il est certain que je vais mieux...; mais les trop grandes chaleurs me donnent souvent des maux

de cœur que je suis trop lâche à supporter ; ils m'ôtent l'envie de faire quoi que ce soit, et me laissent tout à fait sans force. De là résulte souvent un état nerveux, qui est bien un peu involontaire ; j'en ressens l'influence : je suis irritée, impatiente, désagréable aux autres et à moi-même. Alors que ce serait bon d'avoir sa maman avec soi pour se calmer auprès d'elle ! Cependant je ne désire pas sa venue, et je suis bien aise de ne pas lui imposer cette fatigue, car vous savez sans doute qu'elle est obligée d'aller s'installer à Vincennes avec Jeanne, qui ne peut supporter l'air de Paris ; cela rend son voyage impossible.

« Ce qui me réussit le mieux dans mes moments d'agitation et de malaise, c'est le grand air, la vue de cette campagne si verte, de ces beaux orangers et amandiers en fleurs et en fruits, surtout ce beau coup d'œil que présente la mer si bleue, barrière qui me sépare de mes affections ; tout cela me calme toujours et me fait du bien.

« Mais il y a des jours où la promenade même est rendue impossible par le chaleur et le sirocco, et alors on en est tout à fait réduit à tirer la langue, sans trouver un souffle d'air. Quel beau coup d'œil j'ai eu de Notre-Dame

d'Afrique! La chapelle provisoire est laide et petite ; celle qu'on bâtit sera grande, lourde et ramassée ; mais la hauteur sur laquelle elle est située domine si bien la mer! On voit une étendue immense d'eau qui finit par se confondre avec le ciel. Tout cela est bien fait pour élever l'âme, ou plutôt pour la *lever vers Dieu*. Vous pensez, ma bonne Mère, que j'ai bien prié pour tout mon cher couvent ; en particulier pour maman Saint-C***, pour vous, ma bonne Mère, pour mère M. de la C*** et mère Adélaïde... J'étais heureuse de pouvoir dire mon office d'Enfant de Marie et de m'unir à vous dans ce sanctuaire spécialement consacré à la sainte Vierge...

« Hier, j'ai été dans un cimetière arabe ; c'est agreste, bien situé ; mais rien qu'un amas de maçonnerie ou de pierres, pour indiquer le lieu où ils reposent ; cela fait froid au cœur.

« J'ai reconnu votre écriture dans le résumé du sermon de monseigneur Mathieu, que je trouve bien et très-bon à méditer.

« On a peur que je ne me fatigue en écrivant trop longuement. Je m'arrête donc, ma bonne Mère, en vous demandant pour bientôt une réponse et une bonne exhortation pour mon carême, car j'en suis bien privée ici.

« Veuillez remercier toutes les mères qui pensent à moi et vous charger de témoigner encore une fois à maman Saint-C*** toute la respectueuse et reconnaissante affection de sa petite fille.

« Adieu, ma bonne Mère ; je vous embrasse de tout mon cœur.

« Berthe Bizot,

« Enfant de Marie. »

« *P. S.* Je n'oublierai pas que c'est le 27 l'anniversaire de notre bonne maman Sophie, et j'espère aussi que du ciel elle pensera à nous. »

Avec sa mère Berthe avait la correspondance la plus suivie. C'est dans ces lettres si simples et si bonnes, que l'on voit comment elle l'aimait, ce qu'elle avait pour elle de tendresse et de confiance, malgré les plaintes sévères qu'elle faisait entendre si souvent contre elle-même. »

« 26 février.

« Ma maman chérie, je suis sûre que tu ne sais pas combien je t'aime, et moi-même je crois que

je ne le savais pas bien avant de te quitter ; c'est si bon une maman! Depuis que je suis partie, j'ai beaucoup réfléchi, et j'ai trouvé que je n'avais pas toujours été une bien gentille petite fille ; que je n'étais pas assez tendre et assez ouverte avec ma maman, que j'aime *si tant* pourtant ; et tout cela, sais-tu pourquoi? parce que je n'ose pas. C'est très-sot, n'est-ce-pas? Très-souvent, quand j'étais à Paris, il me passait par la tête de folles petites idées ; il me prenait des envies de pleurer, des ennuis, des découragements qui me faisaient croire que j'étais la plus malheureuse petite fille du monde, tandis que si j'étais venue dire tout cela à ma maman, elle aurait bien su me montrer que j'étais une petite bébête. Tiens, il faut que je te fasse un petit aveu : j'ai été très-jalouse de Jeanne, quand elle était malade ; je croyais que tu l'aimais plus que moi, cela me rendait très-malheureuse ; maintenant je vois bien que c'est l'enfant souffrant qu'on câline davantage, mais que l'affection est la même. Mais alors j'étais très-humiliée de ces vilains sentiments ; et cependant je ne pouvais les empêcher. Il faut que tu saches aussi que j'ai une très-folle tête, qui aime beaucoup à voyager de tous côtés, et pas toujours des meilleurs ; qui s'ennuyait d'une vie ordinaire, qui voulait

de l'imprévu (hélas! j'en ai été assez punie) ; de sorte que tout cela fait une Berthe beaucoup plus méchante que tu ne le croyais, et qui aurait pu être bien meilleure si elle s'était réfugiée tout de suite auprès de sa maman. Aussi, quand je pense à ce que tu as perdu et à ce qui te reste, cela me fait tant de chagrin!... Je suis, moi aussi, comme Marie, je cache un peu ce que j'éprouve ; mais je n'oublie rien, non, rien du tout. Vois-tu, maman, il faut que tu me fasses de temps en temps de petits sermons ; je sens que sans l'aide directe de ma mère je ne pourrai jamais être bien bonne.

«... Baisers et tendresses à tous ; pour toi tout le cœur de ta

« Berthe. »

« Mère chérie,

« Je t'écris ce soir par une telle chaleur et un clair de lune si beau, qui se reflète si admirablement sur les arcades et les colonnes de marbre de cette délicieuse cour mauresque, que si je n'étais pas prudente à l'excès pour te faire plaisir, j'irais écrire sur la galerie pour

jouir de ce spectacle. En revanche, j'ai ma porte ouverte, et pas une légère brise ne vient faire trembler ma bougie ; c'est un calme, une pureté qui seraient propres à inspirer ma muse, jusqu'ici absente, s'il m'était permis de jouir au dehors de cette belle soirée. Je pense souvent à ce que tu me racontais de tes fugues sur la terrasse, la nuit, pendant ton séjour ici, et la tentation de contempler longtemps ce ciel étoilé me viendrait bien aussi, si l'amour de ma maman ne me retenait, et si la pensée de te faire plaisir en me soignant n'était pas capable de rendre agréables ces petits sacrifices. Tu vas me trouver bien rêveuse ce soir. Il est vrai que moi aussi je suis dans un grand calme et une paix parfaite, et l'on juge toujours des objets qui vous environnent d'après ses propres dispositions.....

« Depuis ma dernière lettre, ma santé aussi est toute remontée; je ne sais si c'est l'effet du bain, mais je n'ai plus eu aucun malaise ; plus de fatigue, bon sommeil, bon appétit surtout, de manière à étonner mon oncle; enfin, je sens un bien-être général.

« La Maréchale (1) s'embarque demain.

(1) Mme de Mac-Mahon.

Tous ces départs pour le lieu qui m'est si cher me font bien un peu mal au cœur; mais en même temps ils me donnent du courage, en m'annonçant que le moment approche aussi pour moi, et ils me confirment dans le désir que j'ai de ne pas te voir faire un voyage si pénible pour venir me chercher : du reste, nous reparlerons de cela plus tard. Je vais maintenant me fourrer dans mon lit, contente de t'avoir consacré les derniers moments de ma journée, et de m'être rapprochée de toi par la pensée, pendant ces heures du soir où je te vois travaillant peut-être solitairement, en pensant bien sûr à ta petite hirondelle voyageuse. Mille baisers, mère bien aimée, de la part de ta petite

« BERTHE. »

« Lundi soir.

« Mère chérie, le courrier, par un heureux miracle, est arrivé ce matin à quatre heures et demie dans le port, et par conséquent avant mon lever j'avais mes chères lettres ! Juge de la bonne journée que cela m'a fait passer! Mon

oncle prétend que lorsque j'ai reçu des nouvelles on ne me reconnaît plus, tant ma figure est transformée par la joie. C'est si bon de te lire, de tenir un peu de toi-même dans ces lignes si tendres et qui me font tant de bien! Il est vrai, maman bien aimée, que mes dernières lettres étaient un peu tristes; mais l'état physique réagissait sur l'état moral, et ces malaises permanents, qui me retenaient prisonnière au logis, m'ennuyaient et m'accablaient beaucoup. Que je suis contente de pouvoir te dire aujourd'hui que je *vais bien, très-bien;* je ne me fatigue plus; je cours dans la maison (avec des précautions et de la prudence : ainsi ne t'inquiète pas); je peux jouer un peu de piano; enfin je sens un mieux et un bien-être réel... Reste encore ma voix, qui n'est toujours pas brillante; puis les nuits, qui sont agitées. Je n'ai pas encore retrouvé mon bon sommeil; peut-être la pensée que je m'endormais sous l'aile maternelle y contribuait-elle. Cependant, je suis bien sage à cet égard, bien raisonnable, bien calme; je ne m'agite pas du tout par des pensées tristes; au contraire, je songe à la joie du retour et aux tendres caresses que je recevrai...

« Ce qui m'a fait beaucoup de bien ces jours-

ci, et surtout au moral, ce sont les jolies promenades que j'ai faites, samedi et dimanche. J'avais été enfermée pendant sept jours ; aussi le grand air, la vue de la belle campagne, tout cela m'a fait revivre. Nous sommes au mois de juillet de France ; un soleil qui transperce, qui fatigue même ; la sécheresse devient une calamité publique ; pas un petit point blanc dans le ciel, l'horizon d'un bleu uniforme, inconnu du vieux gris Paris. Cette riche nature si hardie, si vigoureuse, à côté de la végétation rabougrie de nos froids climats, ranime le cœur et fait du bien. Nous avons été en voiture découverte sur des hauteurs où l'on arrive par des chemins frais et ombragés, le long d'un ravin cultivé, d'où nous venaient des émanations délicieuses de violettes et de roses. Les champs de blé sont si verts que cela donne envie d'en manger. Et à côté de la nature cultivée est la nature sauvage, agreste, prise sur le fait, si différente des allées peignées du bois de Boulogne ou de Vincennes. Les aloès, les cactus, toutes ces autres plantes qu'on fait venir en France dans de petits vases avec tant de peine, sont ici à l'état d'arbres énormes. Ce qui donne beaucoup de charme au paysage c'est ce petit coin de mer qu'on aperçoit à cha-

que tournant de route, et qu'on retrouve toujours avec le même plaisir qu'un ami. Quel beau lac bleu elle forme ici! et comme c'est différent de l'Océan! Ah! qu'elle est perfide cette belle mer! Et cependant, on a beau faire, il faut qu'on l'aime. Quand nous sommes arrivés au sommet de la hauteur, nous avons eu une vue vraiment féerique : la campagne verte d'un côté, Alger avec ses maisons blanches et ses mosquées, perché sur le versant, ayant l'air de descendre se baigner dans l'eau; la rade qui brille, hélas! par l'absence de ses vaisseaux, et enfin le tranquille lac dont le bleu finit par se confondre avec celui du ciel à l'horizon; tout cela couronné par une double chaîne de montagnes, sur lesquelles on aperçoit encore un petit reste de neige; c'était un beau spectacle.....

« Bonsoir, mère bien aimée, je vais me coucher; peut-être en fais-tu autant, quoiqu'il ne soit pas tard. Je voulais écrire à Adrien, mais je ne le pourrai que par le prochain courrier; alors je ne t'écrirai pas; mais cette fois-ci j'avais envie de te parler à toi et de te dire une fois de plus que je t'adore...

« BERTHE,

« Enfant de Marie. »

Ainsi parlait-elle pour rassurer sa mère; elle faisait la forte, l'enjouée ; mais, en réalité, sa santé ne s'améliorait point. Ses parents d'Alger, qui la voyaient chaque jour lutter contre le mal, étaient dans les plus grandes préoccupations. L'un d'eux écrivait à Bitche, à la date du 26 février : « Berthe va tantôt mieux, tantôt moins bien. C'est une véritable sensitive que cette enfant; un rien suffit pour la troubler et enrayer le progrès de sa santé. Un retard dans la marche du courrier y suffit. » Nouveaux détails, le 14 mars : « Que te dirai-je de cette pauvre valétudinaire? Hélas! rien de bien rassurant. Le rhume semble avoir diminué d'intensité et de fréquence, mais l'économie générale de ce frêle organisme est bien compromise... Plusieurs fois déjà, nous avons été pris de découragement, et peu s'en est fallu que nous ne nous fussions décidés à appeler sa mère. Puis, le lendemain, il y a un mieux sensible, qui nous détermine à atermoyer. Depuis quelques jours il semble qu'un progrès se fasse; le médecin paraît plus confiant dans l'avenir... Il ne croit plus à un danger prochain, crainte qui l'avait tourmenté d'abord. — Ce qui m'obsède le plus, c'est cette fatale ressemblance avec Alice, ressemblance qui, me semble-t-il,

va chaque jour croissant... La petite, à part quelques instants de nostalgie, est d'une charmante sérénité et d'une exemplaire résignation. — C'est une rare intelligence que celle de cette enfant, et une solide instruction que la sienne. Que Dieu nous accorde la grâce de la voir sortir de cette cruelle épreuve, et je n'aurai pas assez de sentiments de gratitude à lui exprimer! »

Au reste, Berthe elle-même, sans comprendre toute la gravité de son mal, sentait bien qu'elle n'avançait pas vers la guérison, et ce qu'elle cachait à sa mère, elle le découvrait sans détour à mademoiselle Marie G...

« Alger, le 24 mars 1867.

« Ma petite Marie chérie,

«... Je fais ici la forte, et cependant si tu savais comme mon courage me fait souvent défaut! comme j'ai de terribles moments à passer, en ne trouvant pas dans ma santé tout le mieux que je voudrais! Marie, je dis toujours l'opinion du docteur à maman; mais, tu le comprends, j'atténue le plus possible mon opinion

à moi; je ne lui parle pas de mes luttes, de mes découragements : à toi je dirai tout!

« Sans doute, on constate du mieux dans mon état général; mais ces mieux ne sont que passagers. J'ai des malaises qui m'empêchent de rien faire : je veux écrire une lettre, je ne le puis pas; jouer du piano, cela m'arrive une fois par hasard... Toutes les distractions me sont insupportables; je ne trouve de repos et de consolation qu'auprès du Bon-Dieu; oh! là, il y en a beaucoup. Quand je n'oublie ou que je ne *repousse* pas la prière dans ces moments, je sens bientôt le calme renaître; et tant que ma volonté est unie à celle de Jésus sur la croix, tout se brise en moi, mais je suis en paix. J'ai été longtemps méchante au commencement; je suis restée un mois sans m'approcher des sacrements; aussi je ne peux te dire comme j'ai été heureuse la première fois que j'ai communié. Oh! c'est bien dans l'Eucharistie qu'est tout notre bonheur! Quand je suis auprès d'elle, il me semble que je ne sens plus aucun de mes chagrins; je suis bien, je suis heureuse. J'espère communier encore demain, si ma tante me le permet, car c'est un bonheur que malheureusement je ne puis avoir souvent. »

Puis, s'oubliant à elle-même, elle va droit à l'âme de son amie :

« Maintenant, ma chérie, parlons de toi, et là-dessus j'en aurais long à te dire, si j'osais! Vois-tu, chère Marie, il me vient de tous côtés que tu es triste, malade, que tu changes, et tout cela me déchire le cœur. Maman s'en tourmente, et me le dit. O Marie, laisse-moi te le demander : toi qui communies si souvent, comment peux-tu être si malheureuse ? car tu souffres, c'est visible. Mais puisque tu as trois fois par semaine Notre-Seigneur dans ton cœur, que te manque-t-il ? S'il veut de toi des sacrifices, ne te donne-t-il pas la force de les faire? Tu as des tourments, je le comprends. Pourquoi ne remets-tu pas cela entre les mains de Notre-Seigneur? Il fera certainement le meilleur. Je te demande bien pardon de me donner l'air de te prêcher, moi qui suis plus jeune que toi; mais je ne crois pas que Notre-Seigneur puisse être content de te voir ainsi triste ; il ne veut pas l'impossible et ne demande que des cœurs de bonne volonté et en paix. Que de fois je me suis dit que si ma douce Alice avait vécu, tu n'aurais pas résisté à son ascendant; elle t'aurait fait du bien, elle t'aurait consolée. Ce qui te fait dû mal aussi, c'est de toujours

te contraindre à paraître gaie, même en m'écrivant ; je vois que tu te forces. Il est quelquefois bon de verser sa tristesse dans un cœur ami. Je me tais, ayant peur que tu ne me trouves bien audacieuse ; mais si tu savais comme je t'aime tu comprendrais mon chagrin de te voir malheureuse.

« O Marie ! quel carême le Bon-Dieu me fait faire, de me sentir seule ici, loin de tout ce que j'aime au monde ! Cette épreuve, je sais que je l'ai méritée, en appréciant si peu le bonheur de la famille pendant que j'en jouissais, ; mais c'est bien dur !...

« Marie chérie, je t'envoie tout ce j'ai de plus tendre dans le cœur.

« BERTHE BIZOT,
« Enfant de Marie. »

Tels étaient les conseils de Berthe. Dans sa jeune maturité, elle dit ce qu'il faut dire, avec mesure, avec délicatesse. A cette même époque, elle écrivait aussi à sa sœur :

« Alger, 4 avril.

« ... Ma Jeannette, on me dit que tu t'ennuies beaucoup après ta Berthe ; et moi donc,

ma chérie, qui suis séparée non-seulement de ma petite sœur aimée, mais encore de maman, d'Adrien, de ma tante et de tant d'autres personnes, ou même de *choses*, que j'aimais tant! Crois-tu que ce ne soit pas bien triste, quand on s'appesantit sur cet ordre d'idées?... Voilà deux mois et dix jours que je n'ai pas reçu un baiser *maternel* ou fraternel! Quand j'y pense, il me prend une furieuse fièvre de retour. Mais il ne faut trop s'arrêter à ces pensées, car il faut garder une provision de courage encore pour un mois...

« J'ai été peinée, ma Jeanne, de la teinte triste de ta dernière lettre. Tu me dis de très-bonnes choses qui, loin de t'abattre et de t'attrister, doivent t'encourager. La tristesse n'est jamais bonne à rien, ma chère; elle abat et elle empêche d'avancer; quand on s'y laisse aller, c'est la pire des conseillères. Tout ce que tu me dis de notre chère Alice, je l'ai senti et éprouvé comme toi..... Oui, sans doute, nous avons beaucoup, énormément perdu, en la perdant. Moi, qui étais déjà plus grande, je pouvais apprécier tout ce qu'elle valait, et je crois bien que je l'aimais comme une mère. Mais, ma chérie, puisque le Bon-Dieu nous l'a prise, ce n'est pas du tout pour que nous nous livrions à

de stériles regrets, qui découragent et abattent, (je t'en parle par expérience), mais pour que nous tâchions de marcher à sa suite, en nous soutenant mutuellement. Je te le dis bien sincèrement, Jeanne, il faut fuir la tristesse. Ces jours-ci, pendant que j'étais souffrante, je me suis laissé dominer par elle, et j'ai éprouvé pendant quatre jours un sentiment d'ennui, d'isolement, et de découragement tel que je ne croyais pas pouvoir y résister. Enfin, quand j'ai eu le courage de me secouer un peu, tout cela s'est envolé, et je te déclare que même ma santé s'en trouve beaucoup mieux. »

Cependant les trois mois fixés pour le séjour de Berthe en Afrique étaient déjà fort avancés. La température allait se faire bonne en France ; celle de l'Algérie, au contraire, devenait fatigante ; il fallait songer au retour. Une circonstance fit avancer le départ de quelques jours. Plusieurs personnes de connaissance, qui seraient pour la malade de sûres compagnes, allaient rentrer en France ; on résolut de la leur confier. « Berthe part après-demain, écrit encore Bitche ce parent d'Alger chez qui elle avait reçu une si cordiale hospitalité, Berthe part après-demain, en compagnie de la sœur

de madame Yusuf et de quelques autres dames de notre connaissance. Nous comptions garder la pauvre enfant jusqu'à la fin de ce mois, et n'avons provoqué ni de près ni de loin son rappel anticipé. C'est chose qui s'est faite en dehors de nous. A mesure que le temps allait, notre responsabilité devenait plus grave et plus alarmante. Il y a quinze jours la chère malade a été prise d'une fièvre si ardente que nous avons dû craindre, sinon une catastrophe immédiate, du moins un épuisement tel, qu'elle ne pourrait pas regagner la France... Sa mère allait se mettre en route pour Alger, quand un télégramme lui a annoncé une sensible amélioration, et l'a priée, au nom de sa fille, d'ajourner son départ. Pauvre, pauvre femme ! que de douleurs j'entrevois dans son avenir!... Elle viendra à Marseille recevoir sa fille à son débarquement. Combien il va lui falloir de force d'âme, en voyant l'altération que ces trois mois ont amenée dans la figure de la malade, et les sinistres progrès de sa ressemblance avec Alice! Le médecin n'a aucun espoir de guérison ; nous, nous n'en avons presque plus, et samedi, quand nous dirons adieu à cette chère enfant, il nous faudra, à notre tour, de grands efforts pour lui dissimuler le sentiment qui dé-

chirera nos cœurs, celui de l'adieu éternel ! »

Samedi, 13 avril. « C'est donc aujourd'hui que va avoir lieu le départ de Berthe. Quelques heures encore et nous verrons s'éloigner le bateau auquel nous aurons confié cette chère et malheureuse enfant. Si tu la voyais aujourd'hui, combien tu la trouverais différente de ce qu'elle était, il y a six mois ! Ton cœur en serait navré... — Bien que notre raison soit satisfaite de la détermination qui nous l'enlève, nous sommes très-affligés de cette séparation, et un grand vide va se faire dans notre existence. Toutes nos pensées, toutes nos préoccupations allaient vers ce cher dépôt ; nos jours et nos nuits lui étaient consacrés. Nous gémissons aussi à l'idée des fatigues que va lui faire éprouver cette traversée, et surtout à celle de la première entrevue avec l'infortunée mère.

« Si j'en étais le maître, je partirais avec pour revenir par le courrier suivant ; mais c'est tout à fait impossible.

« Nous sommes allés avant hier tous les quatre à Blidah. La petite avait à cœur cette excursion ; elle tenait à voir cette ville où ses parents ont séjourné dans des temps meilleurs. Ce petit voyage ne l'a pas trop fatiguée. »

Berthe partit en effet d'Alger le 13 avril, et

supporta le voyage mieux qu'on n'avait osé l'espérer. La sentant si bien accompagnée, madame Bizot n'alla point la chercher à Marseille. Ce fut donc à Paris que l'on se revit après ces trois longs mois.

CHAPITRE VII.

Joies du retour. — La voie du sacrifice. — On passe l'été à Vincennes ; dispositions de l'âme à cette époque. — Pèlerinage à Conflans. — Départ pour les eaux.

Comme on connaît Berthe, on se figure aisément ce qu'elle dut goûter de bonheur de se retrouver au milieu des siens. Elle l'indique dans ces premières lignes d'une lettre adressée à sa cousine.

« Paris, 18 mai 1867.

« ... Vos deux dernières lettres me sont arrivées, et je vous en remercie ; c'est toujours pour moi un bonheur et un secours, et je les désire avec impatience.

« Je ne vous parlerai pas des joies du retour ; elles ont été complètes, vous le comprenez. Je commençais à avoir vraiment le mal du pays, et, depuis mes gros accès de fièvre, Alger me faisait plus de mal que de bien. Le bonheur de me retrouver ici a déjà opéré une heu-

reuse réaction ; l'état général est beaucoup meilleur. Quant à la toux (je dis cela à vous), je ne vois pas une grande différence ; je sens dans ma poitrine qu'elle est toujours là, à la porte, et que cela n'est pas fini. Dieu sait combien de temps cela durera ! Ne dites cela à PERSONNE, s'il vous plaît. »

Mais écrivant à sa cousine, Berthe ne pouvait en rester à ces renseignements ; elle passe vite aux choses de l'âme.

«... J'ai eu du chagrin ces jours-ci : une religieuse des *Oiseaux*, que j'aimais comme une mère, la meilleure amie d'Alice, qui me connaissait beaucoup, en qui j'avais toute confiance et qui m'avait fait souvent du bien, est morte à vingt-huit ans, sans que je l'aie revue. Tout cela pèse sur moi, m'attriste et me jette dans des idées sombres. Cependant, ne croyez pas que je me décourage, non, au contraire ; c'est une grâce que Dieu me fait que cette mort, tout en me désolant, a relevé mon énergie. J'ai grand désir d'entrer réellement dans la voie du sacrifice ; il me semble que j'en comprends mieux toute la grandeur, la beauté et la *nécessité ;* je vois bien que c'est là le vrai but de la vie ; je prie, je réfléchis et je lis là-dessus le plus que je peux. Tant que je considère ainsi la croix, le

sacrifice, je l'accepte très-bien, je l'aime même ; mais c'est la pratique qui coûte et qui fait faiblir. Cependant, je ne veux pas perdre cœur, loin de là ; j'essayerai tous les jours ; j'espère qu'avec l'aide de Dieu je ne me rebuterai pas ; d'autant plus (je peux bien dire cela à vous) qu'il me semble que je dois être appelée d'une manière particulière au sacrifice, que ce doit être là ma voie.

« Je ne sais pourquoi je m'imagine toujours que Dieu me dit qu'il me fera beaucoup souffrir, mais qu'il m'en donnera la force. — Maintenant vous comprenez que je suis encore très-faible et que j'ai besoin, bien besoin de vos conseils, de vos encouragements, de vos prières. Ne tardez donc pas à m'écrire ; il faut que je sois soutenue, vous le savez. J'ai des aspirations, des désirs très-grands vers Dieu, mais aussi j'ai quelquefois des chutes, des découragements terribles. Entretenez-moi donc ; je me crains tant livrée à moi-même !...

« Adieu, ma chère Mélanie ; vous savez que je vous aime toujours de tout mon cœur. Embrassez pour moi oncle, tante... et gardez pour vous le meilleurs baisers de

« Votre petite BERTHE,
« Enfant de Marie. »

On a vu dans la lettre à la mère Saint-Jérôme que Jeanne ne pouvant supporter l'air de Paris, il avait fallu se résoudre à l'éloigner. Dès le mois d'avril, madame Bizot, heureusement secondée en ce point, avait confié sa jeune fille à une famille amie qui habitait Vincennes. Berthe était donc seule avec sa mère, à Paris. Mais au mois de juin la chaleur devenait accablante. Madame Bizot, qui ne vivait que pour ses enfants, jugea le moment venu de réaliser le projet qu'elle avait formé de s'installer à Vincennes, à côté de ses amis, espérant de l'air et du repos relatif qu'on y trouverait un effet salutaire pour tous. Berthe s'était réjouie depuis longtemps de cet arrangement, qui devait la faire vivre si près de sa fidèle Marie... Déjà elle avait écrit d'Alger dans sa lettre du 4 mars, à cette amie. « ... Tu penses si je désire que le projet de l'appartement de Vincennes réussisse ! Je n'ose pas y croire; ce serait trop bon de pouvoir nous voir tous les jours. C'est pour le coup que nous deviendrions presque un peu sœurs...» La réunion désirée eut lieu en effet. On pouvait espérer que ce serait pour Berthe une complète diversion à ses souffrances ; mais aucune joie n'est parfaite ici-bas ; ce fut bientôt l'occasion de nouveaux sacrifices par

les grandes privations que la maladie imposa.

« L'été à Vincennes fut pénible, écrit madame B*** ; la toux devenait plus intense, les nuits plus agitées; la température inégale empêchait l'action du bon air de se faire sentir... » — Des nouvelles alarmantes arrivèrent jusqu'à Bitche. Là on se les exagéra encore, comme toujours l'affection s'exagère le mal de ceux qui sont chers, quand elle les sent éloignés. Ce qu'il y avait de vrai en tout cela, c'est que la maladie, sans menacer d'un danger prochain, suivait son cours, et manifestait ses progrès malgré tous les soins. Cette circonstance jointe aux communications intimes qui lui avaient été faites, inspira à mademoiselle Mélanie M*** le désir de revoir sa *chère petite,* pour la soutenir et l'encourager. Elle écrivit donc à celle-ci une bonne lettre, dans laquelle elle lui disait qu'il pourrait bien se faire qu'à propos de l'Exposition, ses parents et elle allassent à Paris ;... ce projet souriait à son cœur;... s'il devait se réaliser, c'est à Vincennes qu'elle s'installerait et elle demanderait d'avance d'être dispensée de courses à Paris, afin de pouvoir rester près de celle qu'elle aime.... — Mademoiselle Mélanie écrivait cela pour ne point impressionner la malade, et pour voir ce qu'elle penserait de

cette visite. La réponse ne se fit pas attendre. Dès le 4 juillet, Berthe écrivit la longue et importante lettre qu'on va lire.

« Vincennes, 4 juillet 1867.

« ... Je n'ose pas vous parler de votre projet de venir à Paris ; je le désire *tant tant,* que j'aime mieux ne pas m'y arrêter, de peur d'avoir une déception. Je ne veux donc rien vous en dire ; mais vous verrez bien d'après ma lettre si j'ai besoin de vous, de pouvoir vous voir, vous parler. Mon cœur est si gros qu'il étouffe, et je ne sais comment j'arriverai à vous dire tout ce qui pèse si lourdement dessus. Prenons les choses par ordre. D'abord l'article *santé.*

« Sous ce rapport, aucun changement. On trouve qu'il y a du mieux; moi, je ne trouve pas... Il m'arrive toujours quelque petit accroc qui me retient, qui me rend souffrante. Ce sont des accidents qui n'attaquent pas la santé, c'est vrai ; mais, en résumé, le résultat est toujours le même pour moi; j'ai rarement un jour de bon... Dieu sait ce qui va m'arriver maintenant. — Vous allez me trouver bien lâche de vous dire ainsi toutes mes petites douleurs ; mais c'est vous qui m'y avez engagée, et puis je ne cause comme cela qu'avec vous. D'ailleurs, je

ne veux pas m'en plaindre, au contraire ; je vois bien que de cette vie, forcément dépendante à chaque instant, découlent pour moi d'immenses avantages. Je suis même très-heureuse de cette petite part de sa croix que le Bon-Dieu veut bien me donner. Seulement parfois l'énergie est prête à m'échapper, lorsque je me vois toujours dans cet état de provisoire, d'incertain; il me semble que je préférerais quelque chose de déclaré, de positif. Au fond, ce ne serait peut-être pas le meilleur pour moi. Je sais que ce qu'il y a de mieux c'est d'accepter la volonté de Dieu; aussi je tâche chaque jour de le faire. Mais, cependant, je voudrais bien vous poser une question; promettez-moi une réponse tout à fait franche ; je vous garantis d'avance que cela ne me fera *pas de peine* et que cela ne m'impressionnera pas. Depuis que je suis malade, je n'ai pas encore pu démêler si j'ai la poitrine attaquée ou non. Je n'en parle jamais. Mais, parmi mon entourage, je vois des gens qui ont l'air de ne pas le trouver, d'autres de le croire ; il y en a qui me recommandent à propos de rien de ne pas me frapper; moi-même, il y a des jours où je le crois, d'autres où il me semble le contraire. Je vous demande de me dire en toute vérité votre opinion, à vous; puis si maman ou d'autres

personnes vous ont dit quelque chose. Vous ne pouvez pas me refuser cela. Votre réponse, quelle qu'elle soit, ne peut me faire aucun mal ; au contraire, des deux côtés il y aurait du bien pour moi. Surtout, je vous en supplie, n'allez pas vous imaginer, à propos de cela, que je sois frappée ou impressionnée ; je puis vous affirmer qu'il *n'en est rien*. Notre vie, je le sais, est absolument entre les mains du Bon-Dieu, et je crois, ou du moins j'espère qu'en ceci je suis tout à sa disposition ; je ne m'en tracasse pas du tout, je n'y pense même pas habituellement. — Voilà un point vidé ; je passe aux *Exercices de piété*.

« De ce côté-là, il y a plutôt du mieux, et pour cela mon état de santé m'est très-utile. Je sens bien plus, depuis que je suis souffrante, le besoin d'aller à Dieu ; je m'y mets avec moins de peine ; je m'y trouve mieux. Comme je vous écris avec une entière franchise, j'espère que ce ne sera pas de l'orgueil de vous dire les faibles petits progrès que je crois remarquer, et les bons côtés que je puis retirer de ma santé ; vous me direz si c'est mal. Du reste, vous verrez ensuite d'assez vilaines choses pour que j'en rougisse de honte. — Donc, ma vie un peu sédentaire, un peu privée de toutes ces

distractions du monde dans lesquelles ma légère nature se laisse si facilement entraîner, ma vie est calme et plus recueillie pour mon âme. C'était un grave écueil que toutes ces distractions, que ce tourbillon de petites choses ; choses même peut-être sans inconvénient pour une autre, mais dangereuses pour moi qui m'y lançais tout entière avec fièvre, dans la vue de remplir ce vide, de m'étourdir sur cet ennui qui me torturait ; et toujours j'en sortais plus triste, moins disposée à prier... Le Bon-Dieu, qui voyait combien cela m'était mauvais, m'en a retirée ; il m'a ôté les occasions du danger. C'est une grande grâce d'avoir été retenue par ma santé loin de tout ce mouvement de Paris (1), de tous ces spectacles qui *m'ennuient à mort*, remarquez-le, et qui cependant m'entraînent. Je m'en aperçois, parce que, toute sédentaire qu'est ma vie, quand il m'arrive quelque écho de tout ce bruit, quand on veut m'en parler pour m'amuser, je sens ma pauvre tête qui part, et je suis obligée de la tenir à deux mains. Je n'ai pas encore été à l'Exposition ; je redoute presque le jour où il faudra le faire : tout est pour moi sujet de trouble, d'im-

(1) C'était l'époque de l'Exposition universelle.

pressions trop fortes, de rêves, de désirs orgueilleux, tout, jusqu'à une visite à mon cher couvent. Cela ne dure pas, heureusement, parce que je tâche de me remettre vite sous la volonté du Bon-Dieu ; mais enfin cela me montre toujours que le danger est là, et que c'est une grande grâce de n'y être plus autant exposée. Au contraire, quand je reste tranquille à Vincennes, je m'y ennuie bien quelquefois un peu, mais il y a de bons moments ; j'ai de la latitude pour remplir mes exercices de piété : je fais ma méditation dans mon lit, car je me lève tard ; dans la journée, je lis pendant un quart d'heure dans Fénelon (1). Si vous saviez comme j'aime ce livre ! comme il me va au cœur ! comme il m'a déjà aidée ! Je ne lis pas tous les chapitres... Vers le soir, je tâche toujours de faire une petite visite au Saint-Sacrement. Quand je ne peux pas aller jusqu'à l'église, je la fais dans ma chambre. Oh ! que j'aime cette visite ! Cela me semble si bon ! Je ne sais pas bien prier, mais c'est égal. Souvent je ne dis rien ; n'importe ; quand j'ai du chagrin, quand je suis découragée, toujours je suis consolée fortifiée ; j'ai toujours plus de courage en reve-

(1) *La vraie et solide piété*, par Fénelon, recueillie de ses œuvres par Mgr Dupanloup.

nant de là. Et puis il me semble que je commence à aimer un peu plus Notre-Seigneur ; et cependant je suis encore si lâche dans la pratique, que souvent j'en suis effrayée. La seule chose qui me rassure, c'est que je crois qu'au fond je ne me révolte pas. Je ne sais comment vous expliquer cela ; mais il est certain que je suis méchante en ce moment, et cependant j'ai la confiance que le Bon-Dieu n'est pas fâché contre moi. Ce que j'ai appris d'important, c'est d'accepter dans la vie la nécessité du sacrifice. Je ne l'accomplis pas encore, mais, au moins, je suis convaincue qu'il faut l'accepter ; tandis qu'à Bitche et avant, cela ne voulait pas m'entrer dans la tête : je voulais me faire une vie à mon idée ; maintenant, je ne veux plus chercher qu'à prendre la vie telle que Dieu me l'a faite. Mais c'est là ce qui est pénible ; il y a tant de difficultés à vaincre !

« Maintenant le côté honteux va commencer pour moi ; mais c'est égal, il faut que vous voyiez tout.

« Mon caractère se ressent de ma santé : il devient impressionnable au plus haut degré ; un rien m'impatiente ; cela me rend exigeante ; il faut qu'on s'occupe de moi, qu'on me plaigne, etc. Un rien me bouleverse aussi : une simple

observation, un mot me fait monter les larmes aux yeux. J'ai toujours été comme cela, il est vrai; mais autrefois je contenais tout en moi-même; maintenant il n'y a plus moyen ; malgré moi je pleure, puis je m'en veux. Alors la lutte commence; viennent les mauvaises pensées qui combattent contre le désir de sacrifier quelque chose à Notre-Seigneur. Ce qui me console, c'est qu'en général la victoire reste au Bon-Dieu ; mais c'est souvent long, jusqu'à ce que l'intérieur soit calmé. Mes accès de mauvaise humeur sont moins durables, mais plus visibles. Autrefois cela ne fermentait qu'au dedans, et par conséquent j'arrive à un moins bon résultat extérieur, tout en me donnant plus de mal. J'ai trop d'orgueil pour que cela ne me soit pas dur, et je perds ainsi les fruits de mes petits sacrifices. Et tenez, même encore en ce moment, est-ce que tout ce que je vous écris n'est pas orgueilleux? est-ce que je n'ai pas envie que vous m'encouragiez, que vous me disiez que ces sacrifices-là sont plus méritoires, comme si je ne le savais pas avant de l'écrire? J'aurais donc mieux fait de ne rien dire, d'autant plus que je remarque que dans toute cette lettre je sais très-bien, tout en m'accusant, me donner un bon côté, une excuse enfin, en un mot, me

faire meilleure que je ne suis ; et cela, c'est de l'orgueil pur ; je crois que je serais même fort désappointée si vous me répondiez sévèrement, et cependant je le mérite bien.

« Je rencontre encore des difficultés par rapport *à maman*.

« La première vient de sa santé, qui est mauvaise, et toujours elle se soigne aussi peu. Eh bien, vous croyez peut-être que cela me rend envers elle douce, prévenante, comme cela devrait être? Pas du tout, cela m'impatiente. Vraiment, je crois souvent que je ne l'aime pas, et cela me fait de la peine. — Et puis, cette *vie de famille* que j'avais tant rêvée, elle ne se réalise toujours pas. Pourquoi? je n'en sais rien... Enfin, je suis toujours obligée de me contraindre. Couchant dans la même chambre que maman, je n'ai jamais un moment de solitude et de liberté, où je puisse me soulager en pleurant tout à mon aise. Ces larmes qui n'osent couler retombent sur mon cœur, et me font bien mal... Enfin, je suis triste, très-triste!.....

« Hier, après avoir écrit ces pages, j'ai été si fatiguée, que je n'ai pas pu continuer ; du reste, vous le voyez, j'étais très-démontée. Tout cela, je crois, n'est pas tout à fait ma faute; il y a bien un peu des nerfs. Hier a été

ma plus mauvaise journée; le diable a eu beau jeu. Le courage m'est cependant un peu revenu ce matin ; je vais tâcher de me remettre sans me décourager.....

« Vous voyez maintenant si votre présence serait utile. Je sens que je me suis bien ouverte cette fois-ci; mais il faudra attendre sans doute longtemps une réponse, et d'ici-là j'aurai peut-être tout à fait dégringolé ; et puis cela me fatigue tant d'écrire! Oh! dites bien à votre mère qu'elle pourrait faire plus pour ma guérison, en venant, que tous les médecins du monde; vous viendriez à Vincennes même, nous vous prendrions à nous.....

« Voilà le mois du Sacré Cœur fini ; tant pis! J'aimais à le faire tous les jours, et cela m'aidait à être bonne ; j'aime tant cette dévotion! Ces jours-ci il m'est venu une idée : je me suis aperçue que souvent ma légèreté m'entraîne involontairement à mal faire, et que si j'avais pensé à me rappeler la présence de Dieu, j'aurais pu arrêter bien des petites chutes. Alors il me semble que si je m'imposais par jour cinq petits actes par lesquels je consacrerais mes actions au Sacré Cœur, cela m'aiderait beaucoup. En outre, pensez-vous que je doive faire de cela le sujet

d'un examen particulier et m'imposer une petite pénitence par manquement? ou croyez-vous qu'il faudrait plutôt m'occuper spécialement de mes accès d'impatience et d'humeur, et les marquer? Répondez-moi là-dessus.

« Je termine ce volume... Embrassez pour moi toute la famille, oncle, cousins, cousines, et dites à ma tante que je la supplie à genoux de ne pas nous refuser cette visite tant désirée; nous l'aimerons de tout notre cœur et nous tâcherons qu'elle se trouve aussi bien que possible... Écrivez-moi *bien bien vite*. Je vous embrasse tout fort.

« BERTHE,
« Enfant de Marie. »

Les questions posées dans cette lettre étaient si précises, les demandes si instantes, qu'il était impossible de les éluder par le silence ou de s'en taire longtemps. La lettre arrivait à sa destination le 6 juillet, et ce même jour une ample réponse portait à Berthe, avec les éclaircissements qu'elle désirait, les consolations, les encouragements, tous les témoignages de la plus intelligente affection. L'une des questions surtout était extrêmement embarras-

sante, celle où Berthe demandait un *oui* ou un *non* relativement à l'état de sa poitrine, c'est-à-dire, dans le sens où elle l'entendait, sur la gravité de sa maladie. Il nous en faut parler en particulier, parce que dans son extrême confiance, Berthe s'en remit dès ce moment à sa cousine du soin de l'avertir du danger de sa position. Que lui répondre? Lui dire *non*, c'eût été la tromper; mais lui dire *oui*, n'était-ce pas s'exposer à la jeter, malgré ses affirmations contraires, dans le découragement ou, tout au moins, dans d'incessantes préoccupations? La réponse sur ce point fut ce qu'elle devait être, pleine de ménagements, mais pleine aussi de doctrine. Berthe l'avait conservée précieusement comme un de ses souvenirs les plus chers. Qu'il nous soit permis de la citer, car elle fit *loi* pour la malade, et elle contribua efficacement à maintenir son âme dans le plus complet abandon à la volonté de Dieu :

«... Pour la question que tu me poses, au sujet de ta santé, malgré tout mon désir de t'être agréable en te déclarant la vérité que tu me demandes, il me serait bien difficile de te satisfaire, et j'aurais bonne envie de te renvoyer au XXVe chapitre du 1er Livre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* où il est dit, quoique sur

un autre sujet : « Que voudriez-vous faire, si vous le saviez? Faites-le maintenant. » Je voudrais être franche, comme tu le désires, et te donner le *oui* ou le *non* positif que tu réclames; mais je ne le puis, pas plus que d'autres, parce que je ne le sais pas et que personne ne le sait, ni ta mère, ni les étrangers, ni les médecins. On s'inquiète plus de toi, peut-être parce qu'on se rappelle la longue maladie d'Alice; on te soigne beaucoup, pour arrêter le mal au début; on se tourmente de te voir dans tes meilleures années avoir tant de sacrifices à faire; mais les plus habiles ne sauraient dire positivement où en est le mal.

« Le meilleur pour toi est de te laisser tout à fait entre les mains du Bon-Dieu, sans chercher à savoir, sans *vouloir* même savoir. — Sans doute, on aimerait à être fixé; le certain, quel qu'il soit, nous va mieux que l'incertain; on préférerait souvent une maladie franche, des souffrances nettement déclarées, à ces malaises, à cet état qui n'est ni le bien ni le mal, et qui ne permet pas de répondre d'un jour. C'est là ce que nous voudrions, nous, avec nos vues bornées et nos jugements étroits; mais si le Bon-Dieu veut autre chose, disons-nous bien, avec toute la certitude de la foi, que c'est le mieux,

et restons calmes, fixant notre volonté dans la sienne. Le provisoire devient alors du définitif, l'incertain du certain. C'est ce que Dieu veut, c'est ce que Dieu demande; nous en sommes sûres ; ne voulons rien d'autre..... Oui, le meilleur est de s'abandonner totalement entre les mains de Dieu.

« Élevons donc, chère enfant, élevons nos cœurs, et remercions Dieu. Au point de vue surnaturel, qui est le seul vrai, ton état est une grâce. Le monde nous regarderait en pitié, s'il nous entendait parler ainsi; mais nous ne sommes pas du monde, et nous nous comprenons. Dieu envoie à propos à chaque âme ce qui lui convient. Ce qu'il a réservé à la tienne mérite et méritera à jamais notre reconnaissance. Le Seigneur t'a vraiment traitée avec un amour de choix. Après t'avoir donné, à Bitche, la lumière et les bons désirs, après les avoir augmentés par tous les secours qu'il t'a prodigués depuis, après tes premiers essais de fidélité à Paris, il t'arrête au moment où, entraînée par le tourbillon, tu allais t'éloigner un peu de lui, peut-être lui devenir infidèle, et il t'impose le calme pendant tes années les plus difficiles. Si tu l'avais demandé, ce calme, en pleine santé, les circonstances de chaque jour,

le milieu dans lequel tu vis te l'eussent refusé, et il t'est donné forcément! Profites-en, et continue à accepter ta réclusion comme une grâce.

« Pour terminer la question *santé*, dont je me suis bien un peu écartée, concluons que tu vas t'en tenir au *certain* et au *moment présent*, sans *rêver pire ou mieux,* sans *si*, sans *mais*, acceptant chaque jour la part de croix et de souffrance apportée, et en offrant le sacrifice à Notre-Seigneur, en union avec le sien. »

Volontiers nous ajouterions encore ici ce que nous avons lu dans la même lettre, en réponse aux plaintes si amères et si découragées de Berthe, relativement à ses relations avec sa mère, car il y avait là beaucoup à calmer; «..... Tu t'exagères aussi, chère enfant, la disposition dans laquelle tu te trouves par moments à l'égard de ta mère. C'est à force de l'aimer qu'il te prend de ces *petites fâcheries* que tu avoues, et elle, c'est à force de t'aimer, qu'elle s'inquiète et se tourmente au point que tous ses nerfs en sont ébranlés. Fais la part de ses douleurs précédentes, de ses tourments passés, et tu comprendras ce qu'il lui faudrait

d'efforts pour pouvoir arrêter tous ses premiers mouvements, et dominer ses impressions. Mais toi, chère petite, à qui Dieu semble révéler les délicatesses du renoncement, tu sauras accepter encore avec foi et générosité ce qui te vient d'amer de ce côté-là. Ce sera un nouveau sujet de sacrifice. Renonce enfin, puisqu'il le faut, à cet *idéal* que tu t'étais fait de la vie de famille; n'y rêve plus : ces regrets t'attristent et te sortent du *réel* et du *présent*, où il faut rester. Il est rare qu'il y ait accord complet de vues, même entre les personnes les plus faites pour s'aimer, car souvent Dieu les conduit par des voies différentes. Mais tu as l'essentiel : sûre de votre tendresse réciproque, restes-y, ma bien chère, et immole ce que tu voudrais de plus. D'ailleurs, reconnais-le, le Bon-Dieu a largement pourvu aux besoins de ton âme : de ce côté, il ne te manque rien.

« Vois combien je te signale aujourd'hui de sacrifices à faire ; je crois que c'en est le moment. Tu en comprends la nécessité, et déjà, je le sais, ton intelligence les accepte ; mais apportes-y ton cœur, t'élevant par l'amou jusqu'à Notre-Seigneur ; ta volonté suivra et tu n'iras plus te perdre dans des illusions et des désirs, quand la part t'est faite si large pour

un mérite de chaque jour, de chaque instant... »

Quant à la question du voyage, Berthe avait, dans sa lettre, répondu si complétement aux avances de sa cousine, elle lui avait adressé des prières si touchantes que celle-ci résolut de se rendre prochainement à Vincennes. Deux circonstances nouvelles la forcèrent de hâter le moment de son départ.

Madame Bizot elle-même, par suite des fatigues et des préoccupations, était devenue tellement souffrante qu'elle ne pouvait plus continuer ses soins à sa fille. Entre les deux malades, il ne restait que madame B***, toujours si admirable de dévouement. On la vit, pendant tout le séjour à Vincennes, sans tenir compte de sa faible santé ni de ses intérêts personnels, venir de Paris tous les jours, souvent même deux fois par jour, pour apporter à sa nièce et à sa sœur les encouragements de son cœur, pour s'assurer qu'aucun soin ne leur manquait. Mais elle ne pouvait faire davantage ; il fallait du secours... De plus, grâce à l'initiative de cette bonne tante, on venait de commencer une neuvaine de prières pour demander à Dieu la guérison de Berthe. Cette

neuvaine devait se terminer à la fin du mois de juillet, par un pèlerinage au tombeau de madame Barrat (1), à Conflans, et l'on désirait beaucoup que mademoiselle Mélanie fût là. Elle fut donc appelée, et arriva à Vincennes le 21 juillet.

Laissons-la nous exprimer ce qu'elle éprouva en revoyant la chère malade.

« Que Berthe avait changé, écrit-elle, depuis le jour où sur le petit banc de la ferme, nous nous étions dit un adieu plein d'espérance! Elle nous avait quittés, au mois d'octobre, brillante de santé, de force et de fraîcheur ; une année ne s'était pas écoulée, et je la retrouvais méconnaissable! — C'est que physiquement la pauvre enfant était très-éprouvée. Quelle vie que la sienne depuis quelque temps ! Des nuits tourmentées, des étouffements causés par les chaleurs excessives de la saison, des accès de toux provoquant de fréquents vomissements après les repas, un affaiblissement et un malaise général ; et, par-dessus tout cela, l'ennui d'avoir à prendre des remèdes sans fin, de suivre des

(1) Fondatrice de la société des Dames du *Sacré-Cœur de Jésus.*

traitements dont la variété n'amenait que fatigues, sans produire l'amélioration espérée. Voilà dans quel état je revis ma petite amie ; c'est bien ce qu'elle m'avait dépeint dans sa lettre d'appel.

« Moralement, l'épreuve était plus pénible encore. Tout, depuis le moment où Berthe avait été arrachée à sa vie si bien organisée, tout était devenu pour elle sujet de sacrifice. — Sa bonne mère d'abord était souffrante, et ses douleurs étaient parfois si vives qu'elle dut s'isoler complétement des journées entières. — Si Berthe demandait à ses livres, à son piano, au travail manuel, une diversion à son malaise ou à son ennui, bientôt ses forces ne secondant plus son ardeur, contrariée de ne pouvoir plus travailler qu'à demi, elle quittait l'étude toute découragée, et se trouvait ramenée forcément à la réalité de sa position. — Autour d'elle il y avait de gaies réunions. Elle y assistait, mais qu'il lui était dur de n'y pouvoir plus prendre la part qu'elle y prenait autrefois ! »

Nous avons sur ce dernier point le témoignage de Berthe elle-même, dans une lettre qu'elle adressa, après son départ de Vincennes, à l'amie qu'elle venait de quitter.

« Allevard, le 28 août 1867.

«... J'ai eu du chagrin à Vincennes, j'ai même pleuré souvent... Tu sais par expérience, chère Marie, que la souffrance abat, qu'elle vous ôte toute énergie et rend souvent semblable à des enfants ; tel a été le cas pour moi... Tu me connais assez pour savoir avec quelle ardeur je me suis toujours livrée à nos jeux, à nos parties d'autrefois ; tu as vu avec quel entrain et quel bonheur je prenais le rôle de boute-en-train et de la plus folle ; je disais toujours que je ne le faisais que pour m'étourdir, et c'était vrai, puisque j'en sortais toujours plus triste et plus découragée ; mais, malgré cela, l'entraînement, le tourbillon finissaient par me gagner... Le Bon-Dieu a voulu me tirer à lui par la maladie, en me privant forcément de toutes ces occasions dangeureuses pour moi..... Seulement, cette grâce, il faut savoir l'accepter, la mettre à profit ; c'est ce que je ne fais pas. Tu ne saurais croire combien il m'en coûtait souvent à Vincennes d'être là, au milieu de nos réunions, jouant ce triste rôle de malade qui ne peut prendre part à rien et qui est obligée de se contenter des récits des autres. Lorsque le calme de la ré-

flexion venait, j'en étais heureuse ; mais, au moment même, je sentais une irritation involontaire, qui me rendait sombre et froide et me donnait envie de pleurer au milieu du salon... Oh! qu'il faudrait donc faire un bon *Sursum corda,* et puis ne plus redescendre!... »

Après cette bonne parole de Berthe, reprenons le récit de sa cousine au point où nous l'avons interrompu :

« La promenade, y est-il dit, avait pour Berthe de l'attrait. Elle aimait, quand ses forces et la température le lui permettaient, à se diriger vers le parc, où l'on respire si à l'aise. Mais là, que de fois son regard trahissait les regrets qu'elle éprouvait! Condamnée à n'avancer que lentement, appuyée sur un bras ami, ou à s'asseoir pour se reposer après quelques pas, il lui fallait voir passer des bandes joyeuses, des jeunes filles tout alertes, des groupes de riants promeneurs.!... J'ai souvent remarqué que durant la promenade elle paraissait plus absorbée. — De même, habituée qu'elle était jusqu'alors à se dominer, à cacher ses souffrances et ses luttes intérieures, autant pour se vaincre elle-même que pour ne pas inquiéter sa mère, Berthe, dont toute la nature s'affaiblissait, gé-

missait de ne plus sentir ses forces à la hauteur de sa volonté, et de ne plus savoir contenir au fond de son cœur toutes ses impressions.

« Je constatais ainsi de mes yeux ce qu'elle m'avait indiqué dans ses lettres ; mais j'ai hâte de le dire aussitôt, j'étais en même temps l'heureux témoin de sa foi vive et de ses constants efforts pour sanctifier toute cette vie.

« Quand j'arrivai à Vincennes, sa famille, ses amies, plusieurs communautés religieuses unissaient leurs prières pour demander à Dieu la guérison que tous sollicitaient, tous, excepté celle pour qui l'on priait ; non pas qu'elle ne voulût point guérir, mais elle tenait à s'abandonner simplement au bon plaisir de Dieu. Au jour fixé pour le pèlerinage au tombeau vénéré, parents et amies accompagnaient la malade. L'émotion excitée par l'ardeur des désirs et par une grande confiance en Dieu agitait tous les cœurs. Berthe, de son côté, craignant de manquer à sa conscience en n'apportant pas à cet acte de dévotion les mêmes intentions que les personnes qui s'intéressaient à elle, me demandait quelles devaient être ses dispositions. « N'en ayons « point d'autre, lui dis-je, pour répondre à ce « que je connaissais de la générosité de son « âme, n'en ayons point d'autre que la recher-

« che de la plus grande gloire de Dieu, l'a-
« bandon à sa sainte volonté. » — Cela convenu, nous fîmes ensemble le pieux pèlerinage en calme et confiance. On visita le couvent ; on se promena dans les jardins, et, chemin faisant, chacun de redire à Berthe les guérisons obtenues par la vénérable mère que l'on venait invoquer ; et elle, d'écouter comme indifférente et de répondre à tout par un sourire que seule je pouvais comprendre.

« Le dirai-je ? L'amour des parents avait vraiment compté sur un miracle ; il y eut des déceptions au retour. Mais Dieu, qui dispose tout pour le bien de ceux qu'il aime, avait, en refusant la guérison, accordé à la malade une grâce très-précieuse, *celle d'accepter sans condition un état que Dieu voulait manifestement,* et de s'en remettre plus complètement à la main providentielle qui la conduisait.

« Je pus m'assurer alors que mes craintes sur le motif qui avait suggéré à Berthe la question posée dans sa grande lettre du 4 juillet, relativement à sa santé, n'étaient point fondées. Il est impossible qu'une longue maladie ne pousse pas à quelques recherches sur son plus ou moins de gravité ; mais en Berthe ces réflexions n'avaient pas été jusqu'au trouble. Elle avait d'a-

bord été rassurée, ou, pour parler plus justement, elle avait été déjà affermie dans sa première disposition d'abandon par la réponse reçue de Bitche. Étant près d'elle, je revins sur ce sujet. Je lui citai avec intention l'exemple d'une jeune fille de notre connaissance qui, elle aussi, avait eu à soigner une gorge rebelle et des rhumes opiniâtres; j'insistai surtout pour lui faire remarquer qu'il avait fallu beaucoup de soins, un régime sévère et plusieurs années d'extrêmes précautions, pour triompher du mal. Elle me questionnait, disant alors que pour elle ce serait long aussi, et ne s'inquiétait pas davantage. — Cette circonstance expliquera peut-être comment, malgré un dépérissement progressif, visible pour tous, Berthe conserva jusque dans les derniers jours la plus complète illusion sur son état.

« Que dire des dispositions *intérieures* de ma petite amie? Il n'y a presque rien à ajouter à ce que nous en ont révélé ses lettres. Toutefois, il faut de justes correctifs aux jugements trop sévères qu'elle a portés sur elle-même, et j'ajouterai dans ce but tout ce que me fournira ma mémoire sur ce que j'ai remarqué durant les quelques semaines que j'ai passées près d'elle.

« Ce qui me frappa, ce fut d'abord sa *fidélité*

à la règle et aux exercices convenus. —Obligée qu'elle était de passer une grande partie de la matinée dans son lit, elle n'avait pas de plus grande jouissance que d'avoir dans sa chambre sa petite Jeanne et moi, et de goûter avec nous de cette intimité de vie de famille qu'elle aimait tant. C'était en quelque sorte sa récréation du déjeuner. Mais à l'heure fixée, quelque animée que fût la conversation, quelque intérêt qu'eût pour elle la causerie, il fallait en rester là et s'éloigner : le moment de la méditation était arrivé ; elle demandait à être seule une demi-heure. Ce temps écoulé, elle sonnait pour indiquer qu'elle était rendue aux relations ordinaires et que l'on pouvait revenir. — Elle a dit dans sa dernière lettre la suite de ses exercices de piété ; je puis assurer qu'elle les a toujours exactement accomplis, en quelque disposition physique ou morale qu'elle se trouvât.

« Elle apportait la même exactitude à suivre les recommandations de sa mère, soit pour régler l'heure du lever et du coucher, soit pour la manière de se soigner, gardant fidèlement l'ordre et le temps marqués pour l'emploi des remèdes, faisant ses promenades, ses visites à l'église ni plus ni moins fréquentes, ni plus ni moins longues qu'elles n'étaient permises. Ce

mot : « Maman l'a dit, maman le désire, » faisait taire les répugnances, cesser toutes les incertitudes.

« Le bonheur suprême pour Berthe était la sainte communion. Afin de pouvoir recevoir ce Pain de vie, il lui en coûtait parfois une demi-nuit de soif, un effort pour se lever plus matin, une fatigue pour être prête à l'heure. Ces motifs ne lui paraissaient pas assez graves pour leur sacrifier son pieux désir; elle craignait de céder à la lâcheté, elle ne voulait pas, par mollesse, se priver d'un si grand bien. Il fallait, là encore, une volonté étrangère pour diriger la sienne; quand la mère ou la cousine avait parlé, tout était bien. — Berthe était avant tout, et par-dessus tout, *soumise.*

« Elle craignait de s'écouter, de se laisser aller aux impressions de sa nature ; elle se reprochait de désirer qu'on s'occupât d'elle ; et moi, qui du matin au soir étais à ses côtés, je ne me lassais pas d'admirer sa sérénité, au milieu de tant de malaises si difficiles à supporter. Je la voyais pendant ces affreuses crises de vomissements qui suivaient presque tous ses repas, le visage décomposé, les yeux pleins de larmes, toussant à en étouffer, et elle, souriant, ne voulant être soulagée par personne, et allant

aussitôt après, de bonne humeur, reprendre sa place parmi les siens ! — Elle pratiquait ainsi la *mortification,* qu'elle se plaignait de ne pas posséder.

« Je me rappelle que ses meilleurs moments étaient toujours les intimes causeries que nous faisions, quand, calmes et en tête-à-tête, nous pouvions sans contrainte aborder les sujets qu'elle aimait. Nous la reconnaissons bien là. Oserai-je rapporter ce souvenir d'un fait insignifiant en lui-même, mais qui nous montre une fois de plus l'aimable simplicité de ma chère Berthe ? Jamais je ne l'ai vue *jouir,* c'est son expression, comme un jour où, à nous trois, elle, Jeanne et moi, nous avions organisé ce qu'on appelle une partie de bois, une après-midi, dans le parc. Notre petit panier au bras, avec ouvrage et provisions, nous nous étions tout doucement éloignées du logis, et nous allions à la recherche de quelque coin bien solitaire, pour nous y installer à l'aise, tout comme nous avions fait à Bitche. La petite solitude trouvée, nous y passâmes plusieurs heures. Ce fut la cousine qui fit les frais de la conversation : elle raconta certaines prouesses de son enfance, quelques tours de sa vie de pensionnaire..... Berthe était tout yeux et tout oreilles : elle posait mille questions, elle demandait

encore davantage ; visiblement cela lui faisait du bien : depuis longtemps, disait-elle d'un air tout joyeux, elle n'avait eu une aussi heureuse journée ; elle avait pu *jouir jusqu'au fond.*

« Nos entretiens spirituels d'autrefois revenaient aussi souvent entre nous. Un jour, elle me manifestait quelque crainte de ne se *sentir* aucune dévotion particulière bien marquée, de n'être attirée à aucune des petites associations qui existent en grand nombre. On aurait pu lui répondre que cela tenait sans doute à la manière dont elle avait dû passer les dernières années, dans un va-et-vient perpétuel, et qu'il n'y avait point là de sa faute. Mais même sur ce point il était facile de la rassurer. Ne possédait-elle pas la première de toutes les dévotions, l'amour le plus ardent pour la sainte Eucharistie, pour le Sacré Cœur de Jésus? N'était-elle pas Enfant de Marie, et revêtue par le scapulaire des livrées de la sainte Vierge? Outre cela, ne possédait-elle pas un dévouement vrai à la sainte Église et au Saint-Père (1)?

(1) A propos d'un chapelet bénit par Pie IX et à elle envoyé par mademoiselle Marie G... Berthe exprimait sa reconnaissance et parlait ainsi du Saint-Père :

« J'ai trouvé le chapelet charmant; il m'a fait le plus grand plaisir, surtout à cause de cette précieuse bénédiction. Je suis si heureuse de tenir et de toucher quelque chose que le pape

Dans les circonstances où elle se trouvait, c'était assez pour soutenir et animer une âme comme la sienne.....

« Cependant la santé de madame Bizot elle-même commençait à donner des inquiétudes ; il fallait à la pauvre mère un autre air et des soins qu'elle ne pouvait obtenir dans son installation provisoire ; elle profita de ma présence pour s'éloigner, en me confiant tous ses droits sur ses filles. Elle rentra à Paris, où nous allions lui faire visite chaque fois que les forces de Berthe le permettaient. Alors madame B*** sut se partager entre sa sœur et sa nièce, et rester à Paris sans négliger Vincennes. Alors aussi, vraiment infatigable, quand il s'agissait de chercher à soulager ses chères malades, elle courait d'un médecin à l'autre, pour demander secours et remèdes. Elle nous arriva un jour, tout empressée, annonçant à Berthe qu'on allait la mettre entre les mains

a touché ! Je l'aime tant, ce bon Saint-Père ! Mon plus grand rêve serait de le voir. Moi, qui déteste la politique, je l'écoute bien attentivement quand on parle des affaires de Rome. Pauvre Saint-Père, si saint, je voudrais tant pouvoir faire quelque chose pour lui ! Oh ! que j'envie les zouaves pontificaux !... Folie que tout cela ; nous n'avons qu'à prier ; ce sont là des armes qui valent bien quelque chose... Je te prie, quand tu écriras à ton cousin, de le remercier pour moi, et de lui dire combien ce chapelet m'est précieux. »

d'un docteur qui, d'après des renseignements certains, avait obtenu des guérisons sur lesquelles on ne comptait plus. Au lieu de se jeter avidement sur cette espérance, Berthe eut un premier mouvement de mécontentement. On avait fait tant d'essais, pris tant de consultations, employé tant de remèdes, et sans aucun résultat, qu'on ne s'étonnera pas de l'espèce de répulsion qu'elle éprouva. Mais elle ne savait pas résister; surtout elle ne voulait pas affliger sa si bonne tante. En un instant, elle eut refoulé cette révolte intérieure; elle rappela sa tante, la remercia cordialement et se soumit à tout.

« Deux jours après, nous étions à Paris pour la consultation. Les eaux d'Allevard furent indiquées comme dernière ressource. Cette décision fut bien lourde pour Berthe. Elle l'accepta néanmoins avec sa résignation accoutumée ; elle l'accepta surtout par amour pour sa mère, à qui ces eaux pouvaient être utiles; mais je sais ce qu'il lui en a coûté! — Comme la saison était déjà avancée, il n'y avait pas de temps à perdre; deux jours suffirent pour les préparatifs, et le 10 août on se sépara. Berthe partait avec sa mère et sa tante, Jeanne m'accompagnait à Bitche. »

CHAPITRE VIII.

Allevard-les-Bains : voyage ; vie des eaux ; excursions. — Retour par Genève.

« Le voyage ne fut pas trop pénible, lisons nous dans les notes fournies par madame B***, et, pendant notre station à Lyon, Berthe fut assez forte pour pouvoir visiter la ville en voiture découverte, et assister à une messe au pèlerinage célèbre de Notre-Dame de Fourvières. »

Berthe complète par quelques détails cette simple indication. Dès le lendemain de son arrivée elle écrivait à sa sœur ;

« Comme cela me fait un drôle d'effet de t'écrire, ma Jeannette ; je croyais si bien que nous ne serions plus séparées cette année! Voilà comme l'homme propose et Dieu dispose; il faut bien s'y soumettre, mais certes cette *disposition* m'a semblé très-dure; je n'y suis pas encore bien habituée. Le départ de Mélanie m'a fait un grand chagrin; mais enfin

je savais qu'il fallait que cette séparation eût lieu, je m'y attendais chaque jour; je n'avais regardé son séjour avec nous que comme une grâce particulière et momentanée. Mais toi, te voir partir aussi, c'est là ce qui a été imprévu et douloureux. Je ne te l'ai pas beaucoup dit au départ; inutile de s'amollir et de s'attendrir sur une chose qui doit être; mais je l'ai senti vivement. — Il me semble que je ne remplis pas trop bien mon rôle, qui devrait être de t'encourager; au contraire; mais une contrainte quelconque ne doit pas exister dans notre correspondance; il faut que nous parlions librement de tout, des regrets et des distractions, sans arrière-pensée, car il faut espérer que nous serons toujours assez *soumises* pour accepter tout ce que le Bon-Dieu nous enverra, et pour en voir les bons côtés. Et puis, il faut aussi que lorsque tu verras dans mes lettres quelques signes de faiblesse, tu saches me gronder et m'encourager. Tu sais que nous sommes convenues d'une confiance *réciproque*, absolue, et j'espère que cette séparation servira à continuer cette bonne correspondance commencée à Alger. — Maintenant passons aux nouvelles du voyage. — Vendredi, après une chaude et longue journée, nous sommes ar-

rivées à Lyon à dix heures et demie. Une demi-heure après, nous étions dans nos lits, bien installées..... Éveillées de bonne heure par le tapage de l'hôtel, maman nous a offert d'aller à Notre-Dame de Fourvières. Je n'ai pas été longue à m'habiller, je t'assure, et vers neuf heures nous y montions en voiture découverte..... Juste au moment où nous entrions dans la chapelle, une messe commençait à l'autel miraculeux où le Saint-Sacrement était exposé. Tu penses que j'ai été bien heureuse, et que je n'ai pas oublié ma Jeanne près de la bonne Vierge..... La chapelle n'est pas belle; mais de la hauteur sur laquelle elle est placée on voit tout le panorama de Lyon, qui est admirable. En revenant, nous avons visité les plus beaux quartiers de la ville, qui rappelle beaucoup Paris, moins l'animation et le bruit. J'ai été sur cette fameuse place des Terreaux, arrosée de tant de sang pendant la révolution. Enfin, cette visite m'a bien intéressée. — A une heure, après le déjeuner, il a fallu remonter en wagon pour Grenoble, où nous sommes arrivées moitié mortes de fatigue et de chaleur, mais non sans avoir admiré les magnifiques montagnes et les glaciers qui bordent la route et qui ne sont cependant que de faibles restes des Alpes.

Là, nous avons dû changer de train pour Goncelin, puis prendre le courrier d'Allevard, qui nous a enfin déposées à l'hôtel des Bains, à neuf heures.....

« Le pays me paraît joli, mais Allevard est tout à fait enclavé dans les montagnes comme au fond d'un trou; on ne peut en sortir sans monter beaucoup, ce qui est fort pénible. Je ne crois pas que les distractions abondent; à côté de Trouville, c'est calme plat... »

Ce premier jugement sur Allevard-les-Bains se ressentait de la fatigue du voyage. Cinq jours après, Berthe écrivant à madame G***, près de qui elle venait de vivre à Vincennes, disait au contraire :

« Le pays est charmant, Allevard est comme entouré d'énormes fortifications par les belles montagnes et les glaciers qui l'environnent. Nous avons fait hier une première excursion, et vous auriez été surprise de nous voir, maman et moi, grimpant et escaladant les rochers au milieu desquels roule un magnifique torrent. Aujourd'hui je dois essayer une première petite course à cheval... » Le 27 août, elle dit encore à Jeanne : « La campagne est ravissante ici. Moi, qui ne suis pas habituée à ces hautes mon-

tagnes, à ces torrents, cela m'étonne; pour toi, cela te rappellerait beaucoup les Pyrénées, les environs de Pau... »

Comment se passait le temps à Allevard ? les mêmes lettres nous l'indiquent : «... Le traitement est si compliqué, qu'il faut passer à peu près sa journée dans l'établissement. Ces bons médecins ont si peur que leurs malades ne s'ennuient, qu'ils leur donnent de l'occupation. Il faut boire cinq ou six fois, se gargariser, aller dans les salles d'inhalation pendant deux heures, pour respirer les vapeurs sulfureuses...... Pour me distraire, c'est là que je fais mes lectures, que je dis mon chapelet et écris mes lettres.... Nous avons un excellent docteur ; il nous soigne comme s'il nous connaissait depuis dix ans. Je suis tout à fait liée avec lui, et d'une très-sainte amitié, je vous prie de le croire, car tous les soirs nous allons ensemble à l'église, pour faire notre prière... » Les notes de madame B*** ajoutent : « A Allevard, la Providence nous fit trouver dans le docteur L... un médecin habile et dévoué, qui subit, comme tous ceux qui approchaient Berthe, le charme de sa jeune malade. Une conformité de goûts, d'habitudes et de convictions, établit facilement une intimité qui nous fut précieuse dans ce pays étranger et

au milieu de tous ces visages inconnus. Le bon docteur était attendu avec impatience tous les matins, et le soir nous le retrouvions encore sur la terrasse de l'hôtel. Quand le temps le permettait, nous faisions tous les quatre la même promenade vers la jolie église du village, où nous entrions pour unir nos prières dans la même intention. Cette clôture de la journée plaisait à Berthe ; elle rentrait plus gaie, plus sereine ; elle avait dit à Dieu tout l'amour qu'elle avait pour lui au fond de l'âme, et lui avait demandé ses grâces pour le lendemain.... »

«..... Je n'ai d'autre société, reprend Berthe, que la famille de la C... qui est vraiment très-bien. Hier nous avons fait une promenade en voiture avec eux. Nous avons dépassé l'Isère, et sommes entrés triomphalement en Savoie, où j'ai cueilli une fleur à ton intention. C'est dommage que ce pays soit annexé ; cela nous eût bien posés de dire que nous avions été en Italie..... — Hier (31 août), pour la première fois, nous avons fait une grande promenade, maman et ma tante à âne, moi à cheval. Nous avons grimpé pendant deux heures et demie sur une montagne appelée Brame-Farine, d'où l'on découvre une vue magnifique, et nous sommes redescendues en dix minutes dans des traîneaux

de feuillage. On est traîné par un homme avec une rapidité vertigineuse dans un chemin qui ressemble au lit d'un torrent, tant il y a de pierres, et l'on ne sent pas le moindre cahot ; c'est prodigieux. Cette promenade m'a bien amusée. »

« Cette promenade et une autre aussi à cheval, dit madame B***, furent les seules distractions permises à Berthe, qui put en profiter sans trop de fatigue. La promesse du retour par la Suisse la rendit résignée à la monotone existence d'Allevard-les-Bains, et pendant la durée de ces excursions elle ne fut réellement pas mal... »

La part de l'âme ne put être très-grande durant une période de temps si courte et si spécialement consacrée aux soins de la santé. Nous pouvons remarquer cependant que Berthe se surveillait toujours, et surtout, quoi qu'elle en dise, ne s'épargnait point. Elle écrivait à sa cousine, le 21 août :

«.... J'ai pu me confesser au curé... et je me promets bien de profiter encore de sa charité avant mon départ. Le jour de l'Assomption s'est donc bien passé, c'est-à-dire à l'extérieur, car depuis que je suis ici le *fond* est dans une terrible disposition de tiédeur, et, ce qu'il y a de honteux, c'est qu'elle est un peu volontaire, quoique je ne sache que faire pour

en sortir. J'accomplis à peu près tous mes exercices, mais c'est pour l'acquit de ma conscience : je ne fais qu'y passer le temps voulu, sans application d'esprit, et cela, voyez-vous, vient de lâcheté, parce que depuis que je suis ici je me sens agacée, nerveuse ;.... je me laisse aller à des petits mouvements d'impatience, d'exigence, de révolte, et je sens très-bien que si je faisais sérieusement ma méditation, je verrais le mal de tout ce que j'appelle *petites choses*. Mais comme je veux m'étourdir, je redoute tout moment de réflexion..... Si seulement une bonne fois je m'élevais au-dessus de tout cela ! mais je suis retenue par des crampons de fer !...

« Les eaux ne me produisent pas bon effet..... Je me sens fatiguée, oh ! mais fatiguée à ne pas faire un pas ; j'en suis même lâche. — Pour en finir, je suis dans cette vilaine disposition que vous n'aimez pas, par laquelle on n'est content de rien ; tout me semble ennuyeux, j'ai des objections pour tout ; l'idée de me soumettre aux petites choses, sans raisonner, me révolte ; j'ai l'amour de la contradiction ; il suffit qu'on me demande quelque chose pour que je dise : non, en aurais-je même eu envie ; enfin je ne sais pas même vous expliquer cet état... » — Ce qu'elle ne savait pas expliquer, nous nous l'expliquons

parfaitement : elle subissait les impressions d'une nature affaiblie ; c'était pour elle l'occasion de nombreux sacrifices. — Elle termine par ces quelques mots : « Maintenant, assez parlé de moi. Je ne vous dis rien de notre vie extérieure : elle est calme, quoique fatigante, et n'est pas ennuyeuse... »

Les trois semaines que l'on passe d'ordinaire aux stations de bains touchaient à leur fin ; le départ était fixé au 3 septembre. Berthe annonçant cette nouvelle à sa sœur, lui écrit avec sa délicatesse ordinaire : « Maman t'a parlé de notre projet de faire un petit détour, pour me procurer le plaisir de voir le lac de Genève ; certes, j'en suis bien heureuse ; mais c'est là, ma chérie, que tu vas me manquer ! Ici, je ne t'ai pas regrettée, pour le *plaisir* seulement, bien entendu, tu t'y serais ennuyée ; mais pour un voyage d'agrément, oh ! quel crève-cœur de le faire seule, et comme je jouirai moitié moins de tout ce que je verrai ! En tous cas, j'espère être à Paris vendredi matin...... »

Par le même courrier, elle adressait à sa cousine un simple billet ; on y lisait : « Demain nous quittons Allevard. Ce séjour, hélas ! je le crains bien, n'aura été profitable ni à mon corps ni à mon

âme. — Quant au corps, je ne vois aucun changement ; je dirai plus, *mais à vous seule*, je me trouve moins bien..... — Que fait la pauvre âme ? Oh ! si vous saviez comme elle est triste et faible ; comme elle n'en peut plus ! Je ne peux plus prier; je ne peux pas me secouer ; je suis fidèle *au temps* des exercices de piété, mais le cœur est absent ; il pleure, il est torturé par je ne sais quoi... Je suis si irritable, si méchante, si égoïste, si susceptible ! et cependant je crois en conscience que ce n'est pas tout à fait ma faute. Je suis malheureuse ; je supplie le Bon-Dieu de me tirer de cette apathie, et il ne veut pas... Je vais aller me confesser aujourd'hui avant le départ. Oh ! que Dieu me sorte de ce triste état !

« Il m'est venu une pensée, chère Mélanie, c'est la plus grande marque d'affection que je puisse vous donner, si vous voulez l'accepter. De retour à Paris, je compte écrire chaque jour, ou à peu près, non pas un journal, mais les pensées qui me seront venues, mes tristesses, mes joies, etc., sans forme, sans style ; je vous enverrai tout cela de temps en temps, et ainsi vous lirez mon âme à découvert et vous me connaîtrez comme je me connais moi-même.

« Je ne peux pas écrire davantage. De Paris

je vous enverrai de plus longues communications...... »

Ainsi qu'il avait été arrêté, madame Bizot, madame B*** et Berthe partirent d'Allevard, le 3 septembre, et se dirigèrent sur Genève. — « Aix, le lac du Bourget, le monastère de Haute-Combe, cette somptueuse sépulture des princes de la maison de Savoie, intéressèrent beaucoup notre Berthe. Le lac Léman dont elle visita les deux rives excita son admiration. Un repos à Genève lui rendit quelques forces et, le 8 septembre, elle revint à Paris, en apparence mieux qu'au départ. » — Tel est le souvenir consigné dans les notes de madame B***. Berthe, de son côté, à peine arrivée à Paris, écrivait à mademoiselle Mélanie M** :

« Vous confierai-je ici tout bas que jamais de ma vie je n'ai eu de tristesse et d'envie de pleurer comme à Genève? Quelle inconséquence, à moi, qui désirais follement ce voyage! Je ne me connais plus moi-même. Et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'en ce moment je ne puis être fâchée que contre *moi;* tout le reste va si bien! tout le monde est si bon! Oh! que je suis fatiguée et souffrante depuis mon retour!

je n'ai pas une bonne minute....... Et je suis si lâche avec mes airs héroïques! Venez-moi en aide, écrivez-moi BEAUCOUP. »

« De grandes jouissances de cœur, écrit madame B***, attendaient Berthe à Paris, par le retour de Jeanne et par l'arrivée de parents très-aimés qui voulurent bien nous donner quelques semaines. Quoique les nuits et les matinées de notre malade fussent devenues pénibles, elle se montrait toute contente de nous voir ainsi entourées, et son bon rire venait parfois nous faire oublier nos préoccupations et presque tromper nos inquiétudes. Mais les douces choses ne durent qu'un instant : un double départ pour l'Algérie et pour la Lorraine nous rendit à notre isolement et à nos profondes tristesses. »

CHAPITRE IX.

Berthe rentrée à Paris reprend son règlement selon la mesure de ses forces. — Son amour pour la sainte Eucharistie. — Progrès de la maladie. — Fin de sa correspondance.

Berthe avait eu assurément beaucoup de joie de revoir ces bons parents qui avaient été pour elle si dévoués ; mais leur présence avait amené forcément quelques dérangements dans les habitudes de sa vie. Elle y fait allusion dans ce passage d'une lettre à mademoiselle Marie G***, le 22 octobre.

« .... Pendant tout ce temps notre vie a été des plus agitées ; je n'ai jamais eu un moment de solitude pour en disposer librement... Au milieu de toutes ces agitations, tu penses bien que l'âme n'est pas toujours restée calme non plus ; elle a passé par toutes les phases : tristesse, joie, découragement, ennui. Cet état provisoire dans lequel j'ai vécu jusqu'ici m'était à charge et me pesait lourdement ; maintenant me voici installée, et j'espère commencer une vie plus régulière ; c'est là surtout ce qu'il

faut. Je ne peux pas m'arranger de ces sacrements comme pris au vol, les jours où je suis un peu mieux ; j'ai besoin d'un soutien constant, régulier, et je ne le trouverai que là... »

La même pensée sera développée dans une lettre écrite huit jours plus tard et adressée à sa cousine. — Berthe continue : « ..... Parlons de toi, maintenant, ma chérie. Si tu savais comme je te suis dans ton isolement, comme ma pensée cherche la tienne, comme je suis triste de te sentir triste! Oui, ma pauvre Marie, ton départ était un rude sacrifice (1) ; mais te souviens-tu de ce que tu me disais souvent, en admirant les vues secrètes de la Providence? Eh bien, moi, Marie, je crois qu'elle avait ses desseins en te soumettant à cette dure épreuve. A Paris, tu avais des soutiens, c'est vrai ; mais aussi tu avais mille liens, mille petites attaches, des occupations même de famille ou d'amitié qui te retenaient, qui t'enchaînaient ; toi-même, tu gémissais de ton peu de liberté ; peu à peu malgré soi, dans une vie ainsi entravée de mille côtés, on finit par s'amollir ; un pli est pris, et le courage pour la lutte s'affaiblit devant des

(1) Mademoiselle Marie G*** venait de quitter Vincennes pour habiter Strasbourg.

obstacles qu'on redoute d'autant moins qu'ils *ne semblent pas réellement être obstacles.* Dans les grandes épreuves, le courage se réveille ; puis, une fois qu'on est arraché à tous ces liens, on sent cependant que c'est un bien (je l'ai senti si souvent !). A toi, Dieu a enlevé tout à la fois : qu'est-ce que cela prouve sinon qu'il t'aime plus qu'une autre et qu'il est jaloux de tout ton cœur. Tu es seule à Strasbourg, c'est vrai ; mais tu peux commencer une vie nouvelle, une vie forte, énergique, qui va droit au but sans s'arrêter aux accessoires. Tandis que le bon Jésus veut m'attirer à lui et me détacher par la maladie, il veut arriver au même but pour toi par l'isolement du cœur. Il a ses voies pour chacune ; tâchons d'y correspondre en disant un bon *Sursum corda...* ».

A ces réflexions, qui témoignent d'un si grand sens chrétien, joignons aussitôt ces autres non moins judicieuses, qu'elle communiquait à la même amie quelques semaines après.

« 11 novembre.

« .... Ta dernière lettre, Marie chérie, m'a fait de la peine et de la joie. J'ai été triste de t'avoir sue triste : j'ai senti avec toi l'aigu de

l'isolement de cœur que Dieu te demande. Le plaisir que j'ai éprouvé vient de ce que j'ai vu par ce que tu me dis, que notre correspondance bien *suivie* pouvait réellement être utile à nos âmes, et que peut-être Dieu se servait de cette séparation précisément pour que nos cœurs s'ouvrent plus l'un à l'autre, qu'ils se comprennent davantage et qu'ils avancent véritablement dans la voie, en s'appuyant l'un sur l'autre. Jusqu'ici, Marie, nous nous sommes aimées, et cependant nous ne nous parlions pas librement. Pour ma part, je n'osais pas ; je ne pouvais pas oublier la différence d'âge qu'il y a entre nous ; maintenant que le Bon-Dieu me mûrit un peu, il me semble qu'il est plus vrai que la sympathie et l'amitié ne regardent ni l'âge ni les distances, et que quand deux cœurs sont attirés l'un vers l'autre, il faut qu'ils se rejoignent. Tu as tout le mien, chère Marie, veux-tu me donner le tien? Tu me trouves bien hardie, n'est-ce pas? Eh bien, oui, je le suis devenue, en lisant de magnifiques passages sur ce sujet dans le livre du Père Chocarne, qui m'enthousiasme tellement que je n'en dors pas la nuit. La Vie du Père Lacordaire, l'as-tu lue? Tu y auras vu alors que l'amitié, la vraie amitié, qui a Jésus-

Christ pour lien, ne peut pas être timide. O Marie chérie, je crois que tu ne connais pas mon cœur ; sous son enveloppe de glace, si tu savais l'ardeur des aspirations qui l'agitent! Je veux te les découvrir. Oh ! je t'en prie, parlons-nous franchement de nos désirs, de nos aspirations pour notre Jésus, que nous voudrions tant aimer toutes deux !....

« Marie, j'en suis sûre, toi aussi, tu as été touchée de cette grâce de Dieu, de ce désir ardent de l'aimer par-dessus tout ; tu as aussi ces vraies tortures de l'âme qui voudrait aimer, et qui est retenue par mille liens terrestres. Ah ! le moyen de vaincre cette froideur extérieure, nous le connaissons, mais nous ne l'employons pas ; c'est l'énergie seule qui nous sauverait, et pas seulement l'énergie de l'âme, mais l'énergie qui attaque même le corps, cette misérable machine si difficile à dompter ; nous nous laissons trop aller, et, abandonnant le combat dans les petites choses, nous tombons dans les grandes. Le mot *mortification* est pour nous vide de sens. Nous nous faisons une piété qui ne réside que dans des prières et des livres ; ce n'est pas assez, je m'en persuade chaque jour, en lisant la magnifique Vie de cet homme si grand et si petit. Mais pour nous, voici l'écueil :

au récit de ces admirables actes de pénitence, nos imaginations et nos cœurs s'échauffent; nous allons rêver des actes héroïques impossibles, et nous en avons tant sous la main dans nos petites souffrances quotidiennes! Je crois que si nous avions la vraie énergie qui vient de la mortification chrétienne, nous parviendrions à dompter même notre nature de ce côté. Je parle un peu par l'expérience que me donnent les essais que j'ai faits; mais hélas! aurai-je le courage de les continuer?... »

Une fois rendue à elle-même, après ses voyages successifs des mois précédents, après ce qu'elle appelle ses agitations des dernières semaines, Berthe, toujours ennemie du provisoire, voulut reprendre son règlement de vie, dans la mesure où sa santé le permettrait. Nous avons toute sa pensée dans les lignes suivantes, où elle rend compte de ses dispositions :

« Paris, 31 octobre 1867.

« Allez-vous me gronder bien fort pour mon long silence, ma chère Mélanie? Oh! non, n'est-ce pas, surtout quand vous saurez que depuis huit jours c'est la peur qui retient ma

plume. Je deviens si lâche et si molle depuis que je suis malade! Tout est effort, tout est travail ; chaque jour je remets au lendemain ; le lendemain, je ne suis pas mieux, et ainsi le temps s'écoule. Cette paresse qui me semblait d'abord bien excusable, devient pour moi un grand danger, je le sens. Nous allons tâcher d'y couper court, c'est-à-dire que je vais reprendre cet hiver des études réglées, bien entendu dans une proportion très-minime : une leçon de littérature par semaine, une ou deux d'anglais, puis un peu de piano chaque jour. Cette occupation forcée me rendra, j'espère, un peu d'énergie pour combattre un malaise qui m'envahit complétement, et contre lequel je ne lutte même plus. Tous les jours, je me promets de commencer le lendemain une vie plus régulière, et je recule quand le moment arrive! Je suis si honteuse de moi-même!..... Ce travail que je veux entreprendre atténuera, je le pense, cette disposition.

« Mais vous ne croirez peut-être pas que cette détermination me coûte beaucoup à prendre, non par paresse, mais par orgueil ; voici comment : naturellement ces études, surtout celle du piano, n'auront rien de bien suivi ; il faudra me contenter d'un à peu près qui res-

semblera souvent à de la médiocrité..... Voilà ce qui me coûte, à tel point que j'eusse préféré laisser tout là ; mais, je passerai sur cette impression, et je travaillerai pour m'occuper, sans m'imposer de règle absolue, me fixant seulement un maximum que j'atteindrai les jours où j'irai très-bien, et que je ne dépasserai jamais......

« En revenant d'Allevard, le pauvre intérieur s'est trouvé aux prises avec une vie d'agitation agréable, il est vrai, mais qui le mettait un peu en péril ; il y a eu de mauvais jours ; cependant il n'a jamais perdu pied tout à fait : je n'ai jamais abandonné mes exercices de piété, quoiqu'ils allassent mal. Au dehors tout marchait bien ; le dedans, au contraire, commençait à devenir difficile, et surtout j'étais troublée d'une grave préoccupation. Mais le Bon-Dieu, qui a vu mon désir, ne m'a pas lontemps laissé dans l'embarras.

« Cette préoccupation concernait mes communions. Depuis quelque temps déjà, je n'avais plus rien de régulier de ce côté, et je sentais qu'à mesure que l'hiver s'avançait, cela deviendrait plus difficile. Mais que faire ? Je n'en savais rien. Dans ces dispositions, il y a quinze jours, j'ai été aux *Oiseaux* avec ma tante, pour visiter mère Marie de la Croix. J'étais fort agitée.

Tout à coup, sans m'en rendre compte, je me suis mise à pleurer. Ma tante, un peu effrayée, nous a laissées seules : alors j'ai pu expliquer ce qui me tourmentait. Elle est si bonne, cette pauvre Mère ! elle a voulu tout de suite arranger la chose, et elle s'est chargée de ce que je n'aurais jamais osé faire. Elle a dit à ma tante qu'il fallait qu'on m'apportât la sainte communion tous les quinze jours. Ma tante, qui m'avait vue si désolée, a pris feu pour cette idée et l'a fait immédiatement adopter par maman... Maintenant, tout est convenu. De cette manière, j'aurai le *Grand Secours*. C'est bien le moins que l'âme affaiblie par la souffrance reçoive la nourriture divine qui fortifie. Il n'est pas étonnant qu'elle soit languissante, quand on la laisse un mois abandonnée à elle-même ! »

Quel désir persévérant, quelle faim, pourrions-nous dire, du divin Sacrement ! Mais aussi quelle piété, quel respectueux amour ! Approchons de ce lit de souffrance où Berthe attend son Dieu ; assistons à l'une de ses ferventes communions

« J'eus le bonheur, écrit monsieur l'abbé G***, d'apporter fréquemment à Berthe la sainte communion, soit le matin, soit, quand elle fut plus faible, à minuit. Outre la préparation ex-

térieure du petit autel sur lequel devait être déposée la sainte Eucharistie, et qui était toujours délicieux de goût et d'à-propos, je n'oublierai jamais l'air et la tenue de cette chère malade. Quelquefois elle était dans un de ses bons moments ; parfois, au contraire, on la sentait dans l'accablement le plus extrême ; mais toujours elle était la même quant aux dispositions. Les qualités qui avaient constamment brillé en elle, se retrouvaient là grandies et comme surnaturalisées. Son maintien plein de distinction paraissait alors relevé par son esprit de foi, sa modestie embellie par son recueillement, sa simplicité par un amour plein de confiance qui l'attirait vers Notre-Seigneur. Rien d'affecté dans ses manières, rien d'exagéré dans l'expression de sa piété. Elle s'unissait aux prières du prêtre, recevait de ses mains avec un calme angélique et un sentiment que je ne pourrais rendre le *Pain* qui donne la vie éternelle, puis s'abîmait sans effort dans un profond recueillement d'adoration et d'amour.

« J'eus bien des fois la pensée de lui adresser quelques paroles avant la sainte communion, me disant qu'il serait peut-être bon et utile de donner à cette pauvre âme quelque chose de ce dont elle était continuellement privée par sa

réclusion forcée; presque toujours, j'en fus empêché, en me trouvant devant elle, par l'impression que ce que je pourrais dire ne vaudrait pas les sentiments où je la voyais, ni la parole intérieure que Dieu lui-même devait lui faire entendre au fond du cœur. Et, si une fois ou deux je me décidai à lui faire une courte exhortation, ce ne fut que pour sentir plus fortement encore qu'il valait mieux la laisser aux entretiens de Celui qui se plaît à converser avec les âmes pures. »

Oui, sans doute, Dieu parlait en ces heureux moments à l'âme de Berthe, autrement elle n'aurait pas tant compté sur le *Grand Secours*. Ne l'insinue-t-elle pas encore dans les lignes suivantes de sa lettre commencée le 31 octobre et que nous achevons de citer?

«... J'ai reçu mes deux visites du Bon-Dieu, le jour de la Toussaint et le jour des Morts ; me voilà bien à flot et je vais tâcher de travailler sérieusement cet hiver pour le Bon-Dieu.

« Mon caractère, continue-t-elle, me joue souvent des tours, à cause de son irritabilité depuis que je suis malade ; cependant je tâche de prendre sur lui, et je ne m'en inquiète pas énormément, parce que ce n'est pas tout à fait ma faute. Mais c'est le *moi* si cher que je vais

attaquer ; il vit toujours celui-là, avec son amour de briller, cette espèce de fièvre d'être remarquée, et les pensées d'orgueil et d'égoïsme. C'est sur le *moi* que je fais mon examen particulier et je vois que j'en ai grand besoin. — J'ai un nouveau livre de méditations, qui m'a été conseillé. Avec cela, *Fénelon* et *Saint François de Sales* pour mes lectures, je suis bien établie. — A propos de ce terrible *moi,* j'ai pensé que ce serait une mauvaise chose pour moi d'écrire même les simples notes dont je vous ai parlé ; il me serait impossible de le faire sans y glisser une foule de petites recherches d'orgueil et de moi-même ; la vanité s'en mêlerait, je me forgerais des *sentiments;* vouloir m'en empêcher serait une contrainte perpétuelle ; je crois qu'en vous *promettant* une correspondance *très-suivie,* cet hiver, cela vaudra mieux ; cependant décidez.....

« Oh ! si vous saviez comme j'apprécie chaque jour davantage mon état ! J'aime tant ces chaînes qui me retiennent ! Je sens si bien que je serais entraînée, si elles étaient brisées !...... Aussi, je ne veux pas qu'on fasse de neuvaine pour ma guérison ; elle viendra quand le Bon-Dieu aura opéré son œuvre ; mais qu'on prie pour ma conversion..... »

Comme elle vient de l'annoncer, Berthe se remit à l'œuvre, et voici quels résultats elle put constater :

« 10 décembre 1867.

«..... Maintenant passons à ce qui me concerne :

« 1° *Exercices de piété.* De ce côté, cela ne va pas trop mal ; du moins je veux dire que c'est régulier ; — mais il y a bien de la légèreté, des distractions et souvent un manque absolu de goût, de sentiment, etc. Quant à mes confessions et communions, cela va tout à fait bien...

« 2° *Travail et énergie*..... Je vous dirai que je m'occupe un peu plus, depuis que je suis ici, mais pas de la manière que je voudrais. Je fais tout au jour le jour, et suis arrêtée à chaque instant. Au lieu d'avoir des leçons réglées comme je l'entendais, je me borne pour le moment à ma correspondance (j'écris une lettre par jour chaque fois que je vais bien) ; puis je joue un peu du piano, une demi-heure ou une heure ; avec deux leçons d'anglais par semaine, c'est tout ce que je puis faire.....

« Quant à ma santé, elle est *comme-ci comme-ça*..... Cependant je me trouve toujours heureuse

de ma position et ne la changerais pour aucune autre ; c'est certainement une grâce que Dieu me fait... »

A la fin de cette lettre se trouvaient en *post-scriptum* les lignes suivantes :

« Madame de..... (religieuse du *Sacré-Cœur*) m'a fait offrir de me recevoir Enfant de Marie. Je lui ai écrit pour la remercier, car je le suis, et je ne voulais ni changer ma médaille, ni *re*-prononcer mon acte. »

Nous citons à dessein cette phrase en apparence insignifiante, parce qu'elle se rapporte à un fait qui fournit à Berthe l'occasion de manifester toute son estime pour son titre d'Enfant de Marie.

Sa sœur venait d'être reçue dans la Congrégation établie au *Sacré-Cœur* de Conflans. Les religieuses de cette maison ignorant sans doute que Berthe faisait déjà partie de la famille privilégiée de la Reine du ciel, pensèrent à lui procurer ce bonheur et le lui firent proposer. C'est alors que Berthe écrivit à madame de... la lettre de remercîment dont elle parle. — Nous n'en donnons qu'un fragment. Il y est dit :

« Madame et très-révérende Mère,

« Permettez-moi de venir vous exprimer

toute la reconnaissance que m'a inspirée l'offre si gracieuse que vous avez bien voulu me faire par l'intermédiaire de ma sœur. J'ai été profondément touchée, madame, de cette délicate bonté, qui ne veut pas que j'aie à envier le bonheur de Jeanne; mais ce bonheur, je le possède. Depuis trois ans, je porte ce doux nom d'Enfant de Marie, et je le considère comme mon titre le plus précieux, et la plus grande grâce qui m'ait été accordée. C'est dans la chère maison où j'ai été élevée que j'ai été reçue Enfant de Marie; et de même que les *Oiseaux* et le *Sacré-Cœur,* différents dans les formes, ont un même but, de même je crois que nos deux congrégations, à part quelques différences de règles, sont sœurs par l'esprit et par l'origine romaine. Nous sommes affiliées à la congrégation Prima Primaria; et, pour célébrer l'anniversaire de l'érection de notre congrégation, notre Saint-Père le Pape a accordé, il y a deux ans, un jubilé auquel maman a participé, bien qu'étant Enfant de Marie du *Sacré-Cœur;* elle a toujours joui de tous les autres priviléges de notre congrégation. Si vous avez la bonté, madame, de me faire participer aux mêmes faveurs, ce sera pour moi une grande grâce et le sujet d'une profonde gratitude; mais je ne puis,

dans aucun cas, renouveler la récitation d'un acte considéré comme un engagement irrévocable, que j'ai prononcé entre les mains d'un prêtre, pendant le saint sacrifice de la messe, et que j'ai scellé par la sainte communion; ce sont des actes solennels qu'on ne peut accomplir qu'une fois. Après le jour de ma première communion, c'est celui dont je garde le plus doux souvenir..... »

Berthe, en reprenant sa vie régulière, montrait que sa volonté était toujours la même ; mais elle comptait au delà de ses forces. A elle nous pouvons appliquer la sentence que tout récemment elle rappelait à sa sœur : *L'homme propose, mais c'est Dieu qui dispose.* Moins de trois semaines après la lettre que nous venons de citer, madame B*** écrivait : «..... Berthe a été près d'un mois sensiblement mieux, et j'en remerciais Dieu du plus profond de mon cœur ; mais ce mieux n'a pas duré !....... Notre angélique enfant grandit encore au moral, si cela est possible : sa belle âme se perfectionne de plus en plus, et son caractère gagne en charme et en égalité. Elle est d'une sensibilité peu ordinaire, d'une gaieté douce et spirituelle, qui chasse parfois les nuages de tristesse qui

couvrent nos fronts..... enfin elle est l'âme de nos vies..... »

Berthe elle-même instruit son amie de la *terrible crise,* c'est l'expression qu'elle emploie, qu'elle vient de traverser. Le 22 décembre, elle avait commencé une lettre pour mademoiselle Marie G***.

« Si tu savais, ma Marie chérie, comme ta lettre a été pour moi douce, consolante et bonne! Après t'avoir envoyé la mienne, j'avais eu peur que peut-être ma liberté envers toi ne t'eût déplu; j'attendais une réponse avec tant d'impatience!..... Pardon, ma chère Marie, d'avoir un instant douté de ton cœur; je le connais cependant assez pour n'avoir pas ce doute. Comme j'ai été heureuse de cette espérance qu'on t'a donnée d'être bientôt Enfant de Marie! Quelle joie de t'avoir pour *sœur* en Marie! Oh! comme nous allons travailler et prier pour cela; le sainte Vierge est toute prête, j'en suis sûre; cela ne doit pas souffrir de grandes difficultés.

« 20 janvier..... Je laisse à cette lettre sa première date, pour que tu puisses voir que, malgré mon silence, l'envie de t'écrire ne m'a pas manqué. J'ai subi depuis ce temps-là une terrible crise, autant et même plus *morale* que

physique. Les grands froids m'ont beaucoup éprouvée..........

« Le Bon-Dieu a voulu me donner une petite leçon, pour m'apprendre à ne plus compter sur moi-même; mais en même temps, comme il est toujours le BON Dieu, il n'a pas voulu me laisser trop longtemps malheureuse, et il m'a envoyé, je peux bien dire, un de ses *anges* pour me fortifier. Cet ange, je te le nommerai à *toi* (mais tu sais que j'écris pour toi seule), c'était la princesse C***. Sachant que le froid me retenait prisonnière, elle a voulu venir me voir. . . . . M'ayant trouvée déjà un peu démontée, elle m'avait promis de revenir ; elle l'a fait un jour où maman était à Conflans et où j'étais seule, dans mon lit, venant précisément de sangloter sans savoir pourquoi. Elle m'a trouvée dans ce bel état. Pour le coup, la mécanique était tout à fait détraquée. Elle a passé une heure et demie à la remonter, et par le fait elle m'a rendu au moins ma bonne volonté. Elle est encore revenue samedi...

« J'ai trop écrit, je n'en puis plus. Vite adieu. Une foule de baisers pour toute la famille, les meilleurs pour toi.

« BERTHE,

« Enfant de Marie. »

A partir de ce moment, notre pieuse malade s'affaiblissant de plus en plus, dut renoncer à peu près entièrement à sa correspondance. Elle n'écrivit plus que quelques lettres, et encore dut-elle, pour les compléter, s'y prendre à plusieurs jours. C'est à sa cousine qu'elle adressa ses derniers entretiens, pages bien chères, qui nous la montrent toujours aussi vigilante sur elle-même, toujours aussi désireuse de son avancement spirituel. A la date des 8 et 11 février, elle lui disait :

« ...... Tous ces temps-ci, j'ai passé à peu près trois jours par semaine dans mon lit, et ce matin je vous écris encore couchée ; ma main vacille tellement que je puis à peine former mes lettres, et cela m'impatiente tant qu'il me prend à chaque instant des envies de déchirer ma lettre et de tout planter là. Il faut bien que ce soit pour *vous*, pour que je continue. Enfin, puisque nous voilà en train, parlons peu, mais parlons bien. »

Après quelques renseignements sur une œuvre de charité dont mademoiselle Mélanie M*** lui avait parlé précédemment et qu'elle avait prise tout à fait à cœur, Berthe revient aux choses de son âme :

« Je ne puis aujourd'hui entrer dans de grands

détails intérieurs ; cependant, je vous dirai que sans être découragée, mes dispositions ont changé ; je souffre moins gaiement ; il est vrai que je souffre plus ;.... j'ai perdu toute énergie pour la lutte ; je suis sans goût, sans ardeur. Oh ! si vous saviez comme je sens le besoin du *culte extérieur,* comme je voudrais pouvoir assister aux offices qui réveilleraient ma foi si endormie ! comme il me semblerait bon de prier à l'église ! Je n'aurais jamais cru, sans cette expérience, combien le culte extérieur est nécessaire.

« Le petit *moi* va son train ; il a la pleine liberté, et en ce moment où il ne vient pas mal de monde il a beau jeu. C'est incroyable comme je me laisse vite entraîner par le premier tourbillon venu, malgré mes résolutions et mon état de santé. Faut-il vous dire que cet amour-propre a été bien alimenté ces temps derniers? Cependant, avant de vous dire par quoi, je veux que vous sachiez que malgré le plaisir d'amour-propre que j'ai ressenti, le plaisir d'affection était encore bien plus grand. — Vous ne comprenez rien à ce que je vous dis, je veux vous parler de la princesse C***. Depuis que les froids ont commencé, elle est venue me voir trois fois..... Rien que sa vue fait du bien. Elle me prêche

toujours, mais si gaiement, si gentiment! et moi, je lui parle presque aussi librement qu'à vous. Elle veut absolument me traiter en amie, et aime beaucoup à me trouver seule, parce que l'on cause mieux...... Vous dire que mon orgueil n'est pas agréablement flatté, que la langue ne me démange pas pour en parler, et que, à l'occasion, je ne place pas mon mot, serait impossible. Cependant j'en parle à très-peu de personnes; mais j'y pense souvent, et je ne dis pas que le moi n'y trouve pas son compte. J'en étais si effrayée, qu'après sa première visite, bien que je désirasse beaucoup la revoir, j'ai dit au Bon-Dieu que si cela devait me causer du mal, je lui en offrais le sacrifice et je lui demandais d'empêcher son retour. Il ne l'a pas fait....... Pour moi, c'est vraiment chaque fois une joie intime; je me sens comme visitée par un ange.

« Voilà mon papier rempli (1); je n'ai plus que la place de vous embrasser bien fort......

« BERTHE,

« Enfant de Marie. »

(1) Berthe respectait ici la limite que lui avait imposée sa mère, de ne pas donner à ses lettres plus de quatre pages.

Il nous faut aller ensuite jusqu'aux 17 et 20 mars pour rencontrer une nouvelle lettre, et cette lettre est la dernière que Berthe ait écrite! C'est avec une sorte de respect que nous l'avons lue; c'est le cœur plein d'émotion que nous en transcrivons ce qu'il est possible d'en citer!

« Paris, 17 mars 1868.

« Ma chère Mélanie,

« Je profite d'une après-midi qui se passe d'une manière assez raisonnable, pour *commencer au moins* une causerie avec vous, et, pour bien employer mon temps et mon papier, je vais tout de suite vous donner les nouvelles : 1° *Extérieures.* C'est toujours à peu près la même histoire; les hauts et les bas se succèdent. Dimanche, j'ai passé ma journée au lit, hier aux Champs-Élysées; la semaine dernière a été passable, la précédente j'ai été presque toujours couchée........ Il est six heures du soir, bonsoir pour aujourd'hui; je tâcherai de continuer demain. Je vais dire mon chapelet avant le dîner. Maman m'a acheté le grand rosaire des Dominicains; j'en récite une petite partie en me promenant, et j'ai l'air d'une religieuse, car

j'ai une robe faite en tunique et je passe le rosaire dans ma ceinture.

« 20 mars. J'ai été interrompue deux jours, parce que je viens de commencer un nouveau (horrible) traitement, qui prend beaucoup de temps et qu'il a fallu organiser. Vous ne le devineriez jamais. Figurez-vous que tous les jours je me lève à dix heures, et je pars pour l'*abattoir*. Là, *pendant qu'on tue* un innocent petit veau, mon oncle en reçoit le sang tout chaud dans une timbale, et *j'avale* cela d'un trait ; mais je vous assure que je fais un grand signe de croix avant, et que je ferme les yeux. Je crois que cela me comptera pour mon carême, qu'en pensez-vous?.... Enfin, il n'y a que T. P. J. (Tout pour Jésus) à dire, n'est-ce pas? On me fait de grands compliments sur mon courage; cela n'empêche pas que si chaque matin je ne demandais au bon Jésus de m'accompagner, je ne pourrais jamais avaler ce breuvage.....

« 2° Pour entrer maintenant en plein sujet, je commence par vous annoncer une grande joie : j'en suis arrivée avec maman à une vraie confiance ; nos rapports sont d'une extrême affection et d'un complet abandon : je n'ai plus l'idée d'avoir peur, je parle librement ;

quand elle me quitte, elle me manque tant, que c'est presque un enfantillage....

« Je crois vous avoir dit dans ma dernière lettre que je subissais une grande crise de froideur, d'indifférence; elle a continué très-longtemps avec de courts réveils : Dimanche dernier, j'ai communié...... J'avais commencé le mercredi précédent une neuvaine à saint Joseph, en lui demandant la grâce de force dans la lutte, et d'amour pour les souffrances de Notre-Seigneur. Le lundi matin, en m'éveillant, après un rêve agité, je me suis sentie en proie à une lutte épouvantable; je voulais pleurer, me décourager tout à fait et recommencer une vie de rêves. Heureusement, la pensée de saint Joseph m'est revenue; j'ai prié, j'ai fait quand même ma méditation sur les souffrances de N.-S.; cela m'a touchée, et j'ai fait mon sacrifice, ou plutôt le bon Jésus me l'a fait faire. Depuis ce temps, en renouvelant souvent ma demande de forces pour la lutte, je me maintiens. Je sens aussi un profond sentiment de confiance envers saint Joseph; mais j'ai peur de me lasser de cette attention à la prière, qui ne dure que depuis quatre jours.......

« Adieu; je n'en peux plus. Mes souvenirs et tendresses ou respects à tous ceux qui per-

sent à moi ou prient pour moi. Je vous embrasse comme je vous aime ; vous savez si c'est fort.

« BERTHE,
« Enfant de Marie. »

Les dernières lignes de cette lettre sont d'une écriture précipitée. Évidemment la malade, fatiguée, avait hâte d'arriver à la fin de la tâche que son affection lui avait imposée.

Là se termine sa précieuse correspondance, non pas que Berthe fût absolument à bout de forces, mais parce que sa mère, voulant la ménager, tenait à éloigner d'elle tout sujet de préoccupation, tout travail. Comme toujours, Berthe obéit. Sa main ne traça plus qu'un billet adressé à mademoiselle Marie G***, en lui envoyant comme souvenir un exemplaire de la vie d'Alice. Recueillons pieusement ce dernier mot :

« Souvenir du 12 mai 1868.

« Fortifions-nous ensemble, chère Marie, par la lecture de ce petit livre ; nous n'y trouverons que des exemples de calme et d'abandon complet ; jamais d'exaltation, mais la voie simple et droite de la patience, de l'accepta-

tion au jour le jour des événements; pas d'inquiétudes, pas d'agitation. — C'est ce qu'il nous faut tâcher d'imiter; nous pouvons y arriver, car notre place nous attend à côté d'elle.

« Ta Berthe,

« Enfant de Marie. »

Privés de la correspondance de Berthe, à partir du 20 mars, nous sommes sans renseignements sur son âme durant les deux mois et demi qui suivirent. Tout se passa entre la malade, ses parents et quelques amies, l'une subissant les phases ordinaires du mal qui la minait, les autres continuant à prodiguer leurs attentions et leurs soins. Madame Bizot consultée n'a pu obtenir de sa mémoire accablée par tant de douloureux événements que quelques souvenirs, dont plusieurs même se rapportent à des faits déjà indiqués; mais ils sont d'un grand prix venant d'une mère, et ils ajoutent certains détails que nous aimons à faire connaître.

«... Malgré son extrême répugnance pour toute nourriture, Berthe se surmontait par obéissance. Je lui ai vu faire des efforts tels que son

cœur se soulevait, et que le vomissement en était souvent la suite. — De même, lorsque je la priais de quitter son lit, quoiqu'il lui en coûtât dans cet état d'épuisement, elle obéissait en disant avec cette douceur incomparable qui était d'un si grand charme : « Tu penses que c'est mieux, mère ; je vais vaincre ma paresse, pour te faire plaisir. »

« Une personne vint un jour faire des récits merveilleux sur les effets salutaires que produisait un nouveau traitement auquel peu de malades avaient le courage de se soumettre (1). Berthe, qui avait tout entendu, ne répondit rien d'abord. Le soir venu, elle me dit résolûment : « Je suis prête à essayer. » Comme j'exprimais la crainte qu'elle ne pût surmonter son dégoût et qu'il s'ensuivît des accidents fâcheux, elle reprit avec une certaine vivacité : « Si « je le veux bien, il n'y a rien à craindre. » Et la courageuse enfant, au mois de mars dernier, c'est-à-dire, moins de trois mois avant sa mort, faible, épuisée, accomplit pendant une dizaine

(1) Il s'agissait du traitement dont il est question dans la dernière lettre de Berthe, et qui consistait à boire tout fumant, non pas du sang de veau, comme le croyait Berthe, mais du sang de bœuf.

de jours cet acte héroïque qui nous rendait plus tremblants qu'elle.

« Lorsque, les nuits où je ne couchais pas près d'elle, j'arrivais au son de cette toux qui m'accablait, elle se récriait, me grondait, prétendait qu'elle s'empêcherait de tousser, pour ne pas me déranger, m'affirmait qu'elle avait déjà beaucoup reposé, qu'elle allait dormir encore, et surtout voulait que j'en fisse autant.

« Son affection pour moi ne connaissait pas de bornes; elle m'en donnait les plus touchants et les plus constants témoignages, disant qu'elle pouvait se passer de tout le monde, de toute distraction, pourvu que je fusse auprès d'elle.

« La petite chapelle de sa chambre était presque en permanence. C'était pour elle une grande joie de la voir ornée des plus jolies fleurs, et, pour lui faire plaisir, chacun y contribuait de son mieux. Au temps de Noël, elle y avait placé une petite crèche; au mois de mars, une statue de saint Joseph. Quand vint le *Mois de Marie,* les honneurs furent pour la statue de Notre-Dame-des-Victoires. C'est aux pieds de cette image que chaque soir toute la maison se réunissait pour faire avec la malade les *exercices du Mois de Marie*. On y priait, on y faisait une lecture; on demandait pour

tous force et secours. — Avec le mois de juin on commença le *Mois du Sacré Cœur de Jésus.* Hélas! ma pauvre enfant ne devait point l'achever avec nous!.... »

CHAPITRE X.

Derniers jours de Berthe. — Extrême-Onction. — Consécration à Dieu et complet sacrifice.

Nous touchons au terme de la longue maladie de Berthe : quelques jours seulement nous séparent du moment où Dieu rappellera à lui cette enfant bénie, et elle ne s'en doutait point! Il était réservé à la courageuse et chrétienne affection de sa cousine de dissiper avec délicatesse les dernières illusions, et, en mettant cette âme forte en face de la vérité, de lui ménager, pour enrichir sa couronne, les inappréciables mérites du sacrifice généreusement accepté et de l'abandon total à la sainte volonté de Dieu.

En ramenant près de la chère malade celle qui avait été et qui devait être jusqu'à la fin le soutien de son âme, Dieu lui accordait une grâce de choix, en même temps qu'il nous assurait, à nous, un témoin fidèle des derniers moments de cette vie, si pleine en sa brièveté. Les lettres que mademoiselle Mélanie M***

écrivit alors presque chaque jour à ses parents, jointes aux notes qu'elle nous a depuis remises, sont un trésor dans lequel nous allons désormais puiser.

Appelée par des dépêches successives et pressantes, elle arrivait à Paris le 6 juin.

Dès le lendemain elle écrivait :

« ..... Je ne vous dirai pas mon émotion, en approchant de cet appartement où je tremblais d'arriver trop tard. Heureusement, il en était temps encore : Berthe m'attendait!... Avant de courir à elle, je m'arrêtai un instant dans la chambre de sa mère, où je trouvai aussi madame B***. Quel spectacle que celui de ces *deux mères* si affligées, mais pourtant si pleines de courage! « Berthe va très-mal, me dirent-elles, mais « elle est prête !... » Et elles m'apprirent que la veille, sans ôter à l'enfant ses illusions, on lui avait fait administrer les derniers sacrements. »

En effet, madame Bizot, en vraie mère chrétienne qui sait estimer à leur valeur les âmes des siens, voyant s'aggraver l'état de sa fille, regarda comme un devoir pressant de lui procurer à temps tous les secours de la sainte Église. La cérémonie avait eu lieu le premier vendredi du

mois, jour toujours cher à Berthe. Toute la famille était réunie dans la chambre de la malade ; le couvent *des Oiseaux* y avait envoyé, pour le représenter, la même sœur tourière, qui, six années auparavant, était auprès d'Alice, à ce moment suprême. Les prières du prêtre ne furent interrompues par aucun éclat de douleur. Les yeux étaient bien sur la terre, mais les cœurs s'élevaient jusqu'au ciel...

« Rassurée déjà par ce que je venais d'entendre, continue mademoiselle Mélanie M***, j'avais hâte de revoir Berthe. Elle m'accueillit avec son doux et bon sourire, avec un regard que je sentis pénétrer jusqu'au plus intime de mon cœur, pour y chercher mes impressions. Je ne lui montrai que la joie de nous retrouver après une si longue séparation ; je lui annonçai que je venais lui donner mes soins, que je passerais quelque temps avec elle ; je la félicitai d'avoir reçu les sacrements, d'être unie si intimement à Dieu. Elle parut heureuse, et voulut jouir tout de suite d'une surprise qu'elle m'avait préparée. Comme précédemment sa sœur Alice, elle avait travaillé, aussi longtemps que ses forces le lui avaient permis, à confectionner de petits vêtements destinés aux pauvres. Elle se les fit apporter, les étala sur son lit, et se fit

une fête de me les offrir. — A la voir ainsi, je pus juger que le danger n'était pas aussi imminent que me l'avaient dit mes parentes. Toutefois, était-ce fatigue de l'effort qu'elle avait fait pour me bien recevoir, Berthe fut prise d'un grand accablement qui ne permit entre nous aucune conversation. Quand ensuite les forces lui revinrent un peu, nous n'étions point seules, et la journée se passa ainsi sans amener l'occasion d'aucune communication particulière entre Berthe et moi. Cependant, je sentais qu'elle avait besoin de me parler; elle était profondément préoccupée, c'était visible.

Dimanche, 7 juin. — « Le lendemain fut ce qu'avait été la veille; nous ne pûmes avoir un moment de solitude. — Vers le soir pourtant, voyant que je m'apprêtais pour aller au salut qui se donnait dans la chapelle des pères dominicains, Berthe m'appelle tout près d'elle, et, pour ne se faire remarquer de personne, elle me dit tout bas :

« Mélanie, j'ai à vous parler de choses très-sérieuses; il me tarde de vous les confier, mais je n'ose pas! »

— « Comment! lui dis-je, feignant de ne pas comprendre tout le sens de ces paroles, ce serait la première fois que tu me cacherais tes pensées

et que tu tiendrais fermées ces *portes et ces fenêtres* de ton âme que tu savais si bien m'ouvrir. »

— « Ce n'est pas que je ne veuille les dire, j'en ai même une grande envie, mais c'est difficile ! Demandez au Bon-Dieu qu'il nous donne, à moi la force de parler et à vous l'inspiration pour me répondre. Et puis, vous tâcherez que nous puissions bien causer, ce soir peut-être, si vous passez la nuit avec moi. »

« Je la rassurai de mon mieux ; je lui promis de rester avec elle et d'être tout à elle. Ce seul mot lui fit du bien, et je la quittai. — Ce moment d'expansion, je l'avais désiré, et maintenant pressentant les questions qu'il amènerait, je le redoutais. Néanmoins je priai avec ferveur, demandant à Dieu la double grâce indiquée par Berthe. Je revins à mon poste avec plus de confiance. — Mais quand, à dix heures du soir, on s'occupa des arrangements pour la nuit, madame Bizot ne voulut point me laisser veiller. Je l'avoue, cette décision nous contrariait, Berthe et moi : mais un regard échangé nous réunit dans le même sacrifice ; le mieux était, comme la veille, d'obéir et d'attendre.

Lundi, 8 juin. — « Le matin, dès avant cinq heures, j'arrivai dans la chambre de la malade. D'ordinaire elle sommeillait jusqu'à huit heu-

res ; elle s'était comme imposé cette limite qu'elle s'efforçait de ne point devancer. Ce jour-là, à six heures, elle me demanda la *permission de se réveiller* complétement ; je ne l'accordai point. La chère enfant referma les yeux et attendit encore une heure. A sept heures, elle me regarda d'un air animé, et, faisant un effort, elle me dit :

— « Maintenant, c'est assez ; je sens un bon moment, il faut en profiter ; peut-être ne pourrais-je pas vous parler aussi bien plus tard... Vous allez répondre bien franchement, n'est-ce pas, à ce que je vais vous demander. Dites-moi donc si je suis bien malade, bien sérieusement, bien gravement malade ? Si le danger est pressant ? Si je pourrais mourir cette semaine ou la semaine prochaine, bientôt enfin ?.... Dites-moi si c'est le médecin qui a conseillé l'Extrême-Onction, ou si c'est un prêtre ? Que vous a-t-on dit ? »

— « D'où te viennent aujourd'hui ces craintes, ma bonne petite ? Comment veux-tu que je réponde à tes questions, moi qui ne fais que d'arriver et qui n'ai pas suivi de près les phases de ta maladie, moi qui n'étais point là quand on a décidé la question de l'Extrême-Onction ? » — Je continuai : « Cette cérémonie t'a-t-elle

donc si fort impressionnée ? Est-ce cela qui te donne les craintes que tu viens de me manifester ? »

— « Non ; j'ai accepté ce sacrement comme un remède pour fortifier mon âme et mon corps. Et puis, je sais que les malades qui l'ont reçu sont autorisés à communier en viatique ; c'est un grand bonheur... Cette cérémonie ne m'a pas effrayée : elle m'a inspiré de sérieuses pensées, voilà tout... Mais un mot m'a été dit vendredi ; c'est là surtout ce qui m'a fait réfléchir : on m'a donné *des commissions pour le ciel!* Suis-je donc si près de la mort? »

« Il eût été cruel d'enlever subitement à la chère malade ses illusions. Tout espoir de guérison était perdu, c'est vrai ; mais nous avions devant nous au moins encore quelques jours ; on pouvait donc préparer l'âme peu à peu sans rien brusquer ; je répondis :

— « Personne ne saurait affirmer absolument que tu sois au moment dont tu parles, car Dieu a des ressources à lui. Je dois t'avouer cependant qu'il y a danger ;... mais dire que le danger menace pour aujourd'hui, pour cette semaine, je ne le puis... N'avais-tu donc pas pensé que tu fusses sérieusement atteinte ? »

— « Non, à part quelques moments où, me

sentant plus mal, je voyais cette pensée traverser mon esprit comme un éclair ; mais je ne m'y arrêtais pas. Je croyais seulement à une maladie longue, que j'acceptais comme une grâce, comme un temps d'épreuve pour étudier ma vocation..... Mais si je savais que la mort fût proche... »

« Elle s'arrêta...

— « Eh bien, mon enfant, que ferais-tu? »

— « J'aurais un peu peur. »

« Puis elle ajouta avec animation :

— « N'est-ce pas, vous me le direz ; je compte sur vous ; je vous attendais, je vous désirais tant!... Vous resterez avec moi. »

— « Sois tranquille, ne t'inquiète pas ; remets-toi entre les mains du Bon-Dieu pour la vie ou pour la mort, laisse-le faire. J'ai trop à cœur tes *vrais* intérêts pour priver ton âme de ce qui peut lui être bon : compte sur moi. Je ne te quitte plus; nuit et jour je serai près de toi ; et, si ton état s'aggravait encore, je serais là... »

— « A ces conditions, dit-elle aussitôt et comme déchargée d'un poids qui l'accablait, je vais ne plus me préoccuper, je resterai en paix... Mais, n'est-ce pas, ajouta-t-elle encore avec insistance, vous me le promettez, vous

me préviendrez !... Vous ne me quitterez plus; je me repose sur vous. »

« J'engageai ma parole.

« Nous en étions là de notre entretien, quand la mère et la tante arrivèrent. Elles trouvèrent la malade dans le calme ; rien ne trahissait ce qui venait de se passer entre nous. La journée s'écoula sans incident. Berthe put dans l'après-midi faire une promenade en voiture et prendre ses repas à la table de famille. Pour la nuit suivante, il me fut permis de veiller auprès d'elle. Elle m'avait dit, la chère enfant, qu'elle reposerait; la nuit fut assez bonne en effet.

Mardi, 9 *juin.* — « Le réveil définitif du lendemain ne se fit qu'à l'heure fixée. On offrit à Dieu les prémices de la journée par une courte prière, en attendant le moment de la méditation. — Il est à remarquer que jusqu'alors Berthe avait accompli chaque jour ce saint exercice, malgré l'extrême faiblesse qui ne lui permettait presque plus de maîtriser son imagination. Elle savait qu'il ne faut que du cœur et de la bonne volonté pour aller à Dieu. — Ce jour-là cependant elle me pria de l'aider en faisant la méditation à haute voix, pour qu'elle pût suivre; ce que je fis avec empressement.

« Dans la journée, de nombreux parents et amis vinrent prendre des nouvelles de l'intéressante enfant ; chacun voulait la voir, et, comme elle était relativement assez bien, elle dut paraître au salon et *recevoir*. Je savais combien elle aurait préféré la solitude de sa chambre ; mais il fallait répondre aux attentions que l'on avait pour elle ; elle renonça à ce qui eût été de son goût.

« Le soir, après la prière récitée en commun auprès de Berthe, je restai seule avec elle pour la nuit... Bientôt l'oppression devint si forte, la respiration si gênée que les plus vives inquiétudes m'assaillirent. Le danger augmentait évidemment. Que devais-je faire ?... Par affection pour Berthe, je désirais pour elle ce que j'aurais désiré pour moi ; je voulais que par *l'entier sacrifice d'elle-même* elle rendît à Dieu toute la gloire que pouvait lui rendre son âme, et que cette âme qui m'était si chère acquît toutes les beautés dont elle était capable, tous les mérites qu'elle pouvait acquérir. D'ailleurs, ne m'étais-je pas, la veille même, engagée en conscience à l'avertir ?... Elle se reposait entièrement sur moi de sa dernière préparation. J'avais contracté envers elle une obligation rigoureuse ; n'était-ce pas le moment de la remplir ?...

Tout cela passait et repassait sans cesse en mon esprit ; j'en étais toute troublée. C'est mon cœur qui en moi réclamait ; il est si dur de penser que l'on va se quitter! On sent si bien que la mort est la solde du péché! Mais dans l'état où je voyais la pauvre petite, il n'y avait plus à hésiter. Je me décidai à profiter du premier moment favorable pour m'entretenir avec elle. Ce moment se présenta à son réveil.

Mercredi, 10 *juin*. — « Après lui avoir témoigné combien j'avais compati à ses souffrances de la nuit, répondant au désir qu'elle m'avait manifesté que je lui fisse le sacrifice de ma visite matinale à l'église, je lui dis :

— « Si cela te fait plaisir, je vais rester avec toi ; nous nous unirons ensemble aux saintes messes qui sont célébrées autour de nous, et si tu veux, nous continuerons notre petite causerie de lundi. »

— « Bien volontiers, répondit-elle. »

— « C'est que je te voudrais tout à fait sans crainte, sans arrière-pensée, comme un bon petit enfant qui repose tout doucement dans les bras de sa mère. Si l'on te disait que le danger est prochain, si le Bon-Dieu te demandait le sacrifice dont tu parlais avant-hier, que ferais-tu? »

— « Je me préparerais, dit-elle, mais j'aurais toujours peur. »

— « Mais quelle préparation voudrais-tu faire, sinon le sacrifice de ta vie ? Ta conscience n'est-elle pas parfaitement tranquille ? Que crains-tu ?

— « Grâce à Dieu, rien ne trouble mon âme; mais le sacrifice que j'ai à faire!... il n'a pas été bien fait jusqu'ici, parce que je ne croyais pas qu'il dût si tôt s'accomplir. Je l'ai fait, mais pas encore du fond du cœur... »

— « Eh bien, ma Berthe, il faut que tu donnes à Notre-Seigneur ce témoignage d'amour et à ton âme ce mérite. Nous allons, à nous deux, faire les choses aussi complétement que possible et nous offrir entièrement ; nous ferons ensemble notre sacrifice ; ce sera pour toi le motif d'une grande paix et, je l'espère, d'un grand bonheur. »

« Elle écoutait avec une attention qui m'encourageait à aller jusqu'au bout.

— « Si le Seigneur t'appelle, tu auras accepté sa volonté, tu seras prête, tu seras à lui ; s'il te rend la santé, tu auras tiré de ta maladie un immense profit en produisant l'acte le plus parfait dont une créature humaine soit capable. Ne seras-tu pas tout en paix après cela? »

« Elle paraissait s'unir avec un si grand abandon aux pensées que je lui suggérais, que je voulus aussitôt de sa part une parole d'acquiescement :

— « Voyons, petite Berthe, n'acceptes-tu pas le sacrifice si le Bon-Dieu te le demande? »

— « Oh! oui, » fut aussitôt sa réponse, mais réponse donnée avec une expression de générosité qui ne se peut exprimer.

« Nous étions à la veille de la Fête-Dieu, cette fête si particulièrement chère aux âmes dévouées à la sainte Eucharistie. La pensée me vint de profiter de cette pieuse coincidence pour amener Berthe à sa dernière préparation. Elle m'avait dit, l'avant-veille, qu'elle avait profité du recueillement procuré par sa maladie pour étudier sa vocation. C'était la première fois que nous touchions ce sujet. Quand, précédemment, on lui avait demandé entre amies ce qu'elle pensait de son avenir, elle avait répondu : « Avant dix-huit ans, je ne décide rien. » D'après ses récentes ouvertures, je pouvais aborder franchement la question. Les grâces dont elle avait été comblée me donnaient à supposer qu'elle désirait le Seigneur pour son unique partage. Je lui demandai donc quel était le résultat de ses réflexions.

— « Ma vocation était restée incertaine jusqu'ici, répondit-elle ; maintenant je suis décidée ; je veux être toute à Dieu. Oui, si le Bon-Dieu me rend la santé, je serai *religieuse...* .... D'ailleurs, ajouta-t-elle en livrant son grand secret gardé depuis cinq années, *le jour du renouvellement de ma première communion, j'ai demandé à Dieu de m'appeler à la vie religieuse ou de me faire mourir à dix-huit ans!...* »

En entendant ces paroles, mademoiselle Mélanie se sentit poussée à indiquer à Berthe que sans revêtir comme les religieuses les livrées du Seigneur, on pouvait cependant avoir le bonheur de faire une offrande qui consacre à Dieu et le corps et l'âme ; que souvent une âme qui veut se réserver à Dieu est autorisée à se lier par un engagement sacré, pour un temps plus ou moins long que le guide de la conscience détermine...

« Berthe comprit à demi-mot, continue mademoiselle Mélanie ; son visage s'illumina d'un rayon de bonheur qui m'enhardit. Je lui proposai de nous disposer ensemble à la fête du lendemain. Il me semblait qu'en unissant ainsi nos âmes, il y aurait plus de confiance pour la sienne. — « Nous ferons de notre mieux, lui disais-je ; pendant que d'autres préparent des

fleurs et des reposoirs pour cette Fête-Dieu, nous, nous préparerons nos cœurs, et nous offrirons au bon Jésus tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes. Nous savons bien ce qu'il nous demande. Toi, ma petite Berthe, voudras-tu lui présenter demain tes deux sacrifices, celui de ta vie et celui de ta virginité?... Il me semble que cette double offrande sera agréable à Notre-Seigneur, et elle te donnera, à toi, la plus grande consolation. »

« Cette proposition répondait aux secrets désirs de Berthe ; elle en fut heureuse, et dès le soir elle la soumit à monsieur L***, son confesseur, sans l'autorisation duquel rien ne devait se faire. Monsieur L*** connaissait cette bonne Berthe, qu'il avait guidée, écrivit-il plus tard, avec « un religieux respect des desseins miséricordieux de la Providence sur elle ; » il permit jusqu'à une époque qu'il fixa par prudence cette nouvelle et plus entière consécration.

« Pour rendre la fête plus complète, Berthe désira que l'on ornât avec un soin tout particulier la petite chapelle de sa chambre. Le soir, elle demanda une lecture de préparation à la communion et à la mort. Elle la choisit elle-même dans le livre intitulé : *Réflexions et prières pour la sainte communion,* où se trouve un

chapitre pour la communion en viatique. Nous fîmes ensuite une prière du soir toute courte et appropriée à la circonstance, puis je me retirai. J'étais rassurée par la présence d'une sœur de charité qui était venue me remplacer pour la nuit ; j'avais d'ailleurs fait promettre à la malade qu'à toute heure, si elle se sentait plus tourmentée ou plus mal, elle me ferait appeler. — A peine étais-je dans ma chambre que Berthe me demanda ; elle avait encore un mot à me dire. Que pouvait-elle me vouloir si tôt ? Nous venions de donner nos cœurs au Bon-Dieu... — Elle ne se trouvait pas assez prête... Elle croyait qu'il fallait éprouver ce qu'elle n'éprouvait pas, quelque chose de particulier qui lui attestât à elle-même son amour pour Dieu.

— « Mais pour demain, » dit-elle, et elle s'arrêta... « Je n'aime pas assez le Bon-Dieu, je ne *sens* pas que je l'aime. »

« Je lui rappelai ce qui déjà lui avait été dit, que le *sentiment, l'impression* dans l'amour n'est pas nécessaire ; que l'amour vrai, c'est celui qui se donne, qui se sacrifie, et celui-là elle le possédait.

— « Te donnes-tu absolument, totalement au Bon-Dieu ? »

— « Oui. »

— « Acceptes-tu pleinement ses volontés, quelles qu'elles soient ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, que voudrais-tu de plus? Cela suffit ; tu ne peux faire davantage ; sois en paix.....»

Jeudi, 11 *juin*. — « J'assistai à l'une des premières messes du lendemain, afin d'être le plus tôt possible avec Berthe. En entrant dans sa chambre, je pus lui annoncer que déjà je possédais le divin Sauveur qu'elle attendait ; elle paraissait heureuse et disposée comme on l'est au jour d'une belle fête. Oui, elle était vraiment heureuse de se donner ainsi au Bon-Dieu, et la pensée de son offrande fut toute sa préparation immédiate...

« Après la sainte communion et l'action de grâces :

— « Faisons maintenant ma consécration », me dit-elle ; et, dans l'attitude du plus profond recueillement, elle répétait en y mettant toute son âme ces paroles que je prononçai lentement :

« Pour votre plus grande gloire, ô mon
« Dieu, et en témoignage de mon amour, je
« me donne et me consacre entièrement à vous,

« corps et âme. Je vous offre mon esprit, mon
« cœur, ma volonté, tout ce que j'ai, tout ce
« que je suis, vous faisant le sacrifice de ma
« vie si vous le demandez, m'abandonnant
« pleinement à votre sainte volonté. De plus,
« je vous consacre ma virginité et je vous choi-
« sis pour l'unique époux de mon âme, en dé-
« sir pour toute ma vie, s'il vous plaît de me
« rendre la santé, mais ne m'engageant *réel-*
« *lement* que pour le temps autorisé par mon
« confesseur. Je joins à ces offrandes le sacri-
« fice de tout ce que j'ai de plus cher ; je n'ex-
« cepte rien... Je suis donc toute à vous, Sei-
« gneur, à la vie, à la mort, dans le temps et
« pour l'éternité. »

« Berthe, après cet acte solennel, rentra dans un pieux silence interrompu seulement par quelques aspirations : « Jésus est tout à moi, et je suis toute à Lui ! — J'ai trouvé Celui que mon cœur aime ; je ne m'en séparerai jamais. — Que désiré-je au ciel, que veux-je sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ? »

« Elle était prête désormais ; son sacrifice était complet. Comme elle allait de plus en plus mal, autour d'elle on pensa qu'il était temps

d'appeler les absents, Jeanne, dont la santé avait exigé qu'on l'éloignât, Adrien, qui était à son école. Adrien put arriver le même jour. On chercha à motiver près de Berthe par une cause toute naturelle l'apparition subite de son frère. Avec son tact habituel, elle accepta simplement ce qu'on lui dit, feignant, pour ne pas alarmer les siens, de ne pas saisir la vérité ; mais je vis bien qu'elle avait compris. Elle reçut son frère avec joie, et, malgré la fatigue que lui causait une conversation prolongée, elle sut encore lui donner les plus tendres marques d'affection. »

CHAPITRE XI.

Derniers jours de Berthe (suite). — Souffrances et tentations. — Dernière communion. — Consolants souvenirs.

Vendredi, 12 *juin.* — « Au réveil, la journée s'annonçait comme devant être très-douloureuse ; il importait d'en faire d'avance une généreuse acceptation. Berthe renouvela sa consécration de la veille, se fortifiant par cette offrande pour les luttes intérieures et extérieures qu'elle allait avoir à soutenir. Dès les premières heures du jour déjà elle s'écriait : « Je n'en puis plus ; je suis à bout de forces !..... » Un mot d'encouragement la ranimait aussitôt ; elle élevait les yeux vers le ciel, elle disait : « Mon Dieu, que votre volonté se fasse ! Tout pour vous ! »

« J'avais l'habitude de rester à son chevet, tout à côté d'elle, soit pour lire, soit pour travailler, même pour écrire. Ce jour-là donc, j'étais à faire ma correspondance, comme je la faisais chaque matin, quand Berthe m'interpelle et me dit :

— « Aujourd'hui il ne faudrait rien faire. Ne me quittez pas d'une minute ; ne me perdez pas de vue ; tenez-moi la main. »

« Je me mis plus près d'elle encore, et lui donnai la main. Nous restâmes ainsi sans dire mot, elle, sous les étreintes de la souffrance, moi, pensant tristement à la séparation que le Bon-Dieu allait bientôt nous imposer. Mes larmes coulaient. Berthe s'en aperçut ; avec une tendresse charmante elle me dit tout bas :

— « Mélanie, qu'avez-vous ? »

« Je voulus sourire, mais mes larmes coulèrent plus fort :

— « J'ai de la peine de te voir tant souffrir sans pouvoir te soulager. »

« Elle témoigna par un geste qu'elle comprenait la cause de mon émotion. Je pus alors ajouter :

— « N'ai-je pas le droit d'être triste ? Tu t'en vas au ciel, et tu me laisses sur la terre ! »

« Un moment après elle reprit :

— « Ma pauvre mère!... n'est-ce-pas, elle ne se fait pas illusion ? Oh ! que cela me fait mal quand elle est près de moi ! Et cependant j'aime tant à la voir !... »

« Comme elle achevait ces mots, madame Bizot entra. Berthe fixa sur cette mère aimée un regard si tendre et si triste que l'expression de son visage en ce moment est aussi difficile à rendre qu'impossible à oublier. Elle disait à la fois : amour et regrets ; adieu, mais espérance !

« Jeanne devait arriver dans la matinée. On craignit que son retour ne causât une émotion trop vive à la malade, et l'on me chargea de préparer celle-ci à recevoir sa sœur. Berthe *comprit* encore ; elle ne parut ni surprise ni impressionnée. — Toutes ses pensées d'ailleurs se portaient vers le ciel. Elle avait prié que personne ce jour-là, moins sa mère et sa tante, ne vînt troubler la tranquillité de sa chambre ; elle avait demandé surtout qu'on me laissât seule avec elle le plus possible. Toujours sa main dans la mienne, elle voulait encore mon regard fixé sur le sien, comme si elle eût craint que la mort ne la surprît pendant que je serais distraite. Par moments elle répétait :

— « Oh, le ciel ! que ce sera bon !..... »

« Sentant une fois sa main me serrer plus fortement, je lui disais, pour faire une sorte de diversion à ses souffrances :

— « N'est-ce pas, tu me tiens fort mainte-

nant ; mais bientôt, quand s'ouvrira pour toi le ciel, tu retireras cette main, tu me laisseras en me disant : « Allez, ma bonne Mélanie, allez encore travailler et combattre ; moi, je vais au bonheur. »

« Avec un accent qui m'émut, elle me répondit :

— « Oh ! je prierai bien pour vous. »

« Un peu après je lui demandais :

— « Quand on est si près du but, trouve-t-on qu'on ait trop fait pour Dieu ? La paix dont tu jouis ne compense-t-elle pas largement déjà tous tes sacrifices ? Et que sera-ce quand tu seras en pleine possession des joies qui ne finissent point?... »

— « Oh! qu'ici-bas tout passe vite! Dieu seul reste!..... Quelle récompense!..... pour l'éternité!... »

« Ce fut tout sa réponse.

« Après ces paroles et d'autres semblables suivaient de longs silences. De temps en temps elle me disait :

— « Tenez-moi bien ; serrez, serrez ma main ; ne me quittez pas. »

« Tout à coup elle se presse contre moi, s'écriant avec angoisse :

— « Oh ! j'ai peur !..... Le moment appro-

che!... Dites, est-ce pour aujourd'hui?... Est-ce maintenant?... »

« Je la rassurai; aucun des signes précurseurs de la mort n'avait encore paru. Le mauvais esprit, paraît-il, voulait se venger sur cette âme de la générosité avec laquelle elle s'était donnée à Dieu. Autant, quelques heures auparavant, elle était tranquille, autant elle était maintenant anxieuse et agitée.

— « Vous prierez bien pour moi, mais *longtemps, longtemps*, n'est-ce pas! » — et elle appuyait avec intention sur ce dernier mot. — « Et puis, j'ai si peur de la souffrance!... je suis lâche; comment vais-je supporter jusqu'au bout? »

« Je l'encourageai, lui rappelant notre divin Sauveur au jardin des Oliviers; il sentait les répugnances de la nature en présence de la croix, mais sa volonté acceptait.

— « Rassure-toi, ne te trouble pas parce que tu *sens* le mal, tu peux même prier le Seigneur d'éloigner le calice, mais ajoute bien : *fiat,* et dis-le de toute ta volonté. »

« Je la voyais alors qui levait les yeux vers le ciel, je l'entendais qui répétait : « *Fiat! Fiat!* » Elle eut un peu de repos.

« Mais presque aussitôt revint une nouvelle

crise (1). Cette pauvre Berthe me regardait avec animation et effroi, et me jetait en tremblant ces paroles :

— « Est-ce que je n'irai pas en enfer? »

« Ma négation fut énergique.

— « Le croyez-vous?... Vous pensez que je n'irai pas en enfer.... Oh! mais alors, le pur-

(1) Cette dure épreuve par laquelle il a plu à Dieu de faire passer Berthe nous a rappelé un chapitre des *Conférences spirituelles* du père Faber, où il est traité des divers aspects de la mort, et entre autres de la mort parmi les *tentations.*

« Cette mort, dit-il, est terrible et pourtant commune.... Elle peut être la fin d'une vie très-sainte mais très-courte. Alors quelques moments de tentations suffisent pour remplacer des années de mérites. Dans ce cas surtout la tentation accélère la marche de la grâce, et Dieu éprouve ses serviteurs afin de leur faire acquérir une plus grande gloire dans le ciel. Peut-être leur vie spirituelle a-t-elle manqué d'épreuves extérieures; le purgatoire mystique de leur esprit n'a pas été complet, et, en conséquence, le Seigneur daigne perfectionner leur sainteté par ce genre de mort. Le divin amour n'a point, de ce côté de la tombe, de creuset plus délicat que celui d'une mort dans la tentation. Sans doute, c'est un spectacle des plus pénibles pour les survivants, à cause de l'impénétrable obscurité dont elle est environnée; et, quand les tentations durent jusqu'à la fin, elles nous laissent pleins de trouble et d'épouvante. Mais dans la plupart des cas, il n'en est pas ainsi. Le nuage se lève à la fin.... Nous savons que ces nuages cachent des opérations de grâce d'une grandeur et d'une sublimité qui ne se retrouvent nulle part. Il y a là des grâces d'une efficacité instantanée, remplissant en un clin d'œil nos âmes d'élévation et confirmant toutes les grâces précédentes. Ce sont les commencements mêmes de la gloire éternelle... » — A la lumière de cette doctrine, nous avons mieux compris la part faite à Berthe, les deux derniers jours de sa vie, et nous en avons remercié Dieu.

gatoire!..... il faut rendre compte de tout!..... une seule parole inutile!..... J'ai toujours peur! »

— « Ce n'est pas lorsqu'on est à Dieu comme tu l'es que l'enfer est à craindre. Quant au purgatoire, rassure-toi aussi; le sacrifice que tu viens de faire, ta consécration d'hier, qui est un acte d'amour parfait, tes souffrances si bien offertes, et par-dessus tout l'infinie miséricorde de Dieu, te donnent le droit d'espérer pour bientôt l'union éternelle. »

— « Ah! reprit-elle, redites-le cet acte de consécration, renouvelons ma donation à Dieu. »

« Et je prononçai de nouveau la formule employée la veille et déjà rappelée le matin.

« Et afin d'affermir encore son âme, j'ajoutai, en me servant d'une belle parole de saint François de Sales :

— « N'est-ce pas, chère petite, si tu savais en toi une seule fibre qui ne fût pas pour Dieu, tu l'arracherais aussitôt? S'il te restait un sacrifice à faire, tu le ferais encore? Tu es bien toute à Dieu? »

— « Oh! oui. »

— « Ce que tu as de plus cher, tu le donnes? »

— « Oui!... Tout quitter pour trouver Dieu!..... Tout quitter!..... mais trouver Dieu!..... »

« L'épreuve n'était point terminée. Après quelques moments de repos, elle recommença en apparence plus terrible. « O mon Dieu, s'écria la malade, appelez-moi ! prenez-moi ! faites-moi mourir ! » Son geste, sa voix, son regard étaient tels que j'en fus toute saisie. Puis, se rejetant vers moi, elle ajoutait : « Oh ! Mélanie, parlez,... parlez,... n'arrêtez pas..... priez..... » Je recommençais à prier et je répétais les actes d'amour les plus confiants. Si je m'arrêtais, elle insistait de nouveau et toujours elle disait : « Priez donc, priez.... parlez..... n'arrêtez pas. » — Ses souffrances augmentaient, sa respiration était plus courte, plus embarrassée, une sueur abondante couvrait son visage. Je l'entends dire :

— « Mon Dieu, prenez-moi !..... Oh ! c'est assez ! »

— « Non, Berthe, pas ainsi ! Dis plutôt : Mon Dieu, comme vous voudrez, *tant* que vous voudrez. »

« Elle indiqua par un signe qu'elle acceptait cette parole, et son âme retrouva le calme.

« Berthe possédait un petit crucifix qui ne l'avait pas quittée depuis les années du couvent. Elle en avait fait son fidèle compagnon en tout temps, mais surtout durant sa maladie. A ce

moment, je la vis saisir ce crucifix et le baiser avec amour, baiser aussi sa médaille d'Enfant de Marie et son scapulaire, et les placer sur sa poitrine, bien en évidence, puis elle dit avec une saisissante énergie :

— « Maintenant je meurs, appelez tout le monde. »

— « Rien n'est à craindre encore, lui répondis-je ; nous sommes mieux à nous deux, restons ainsi ; le spectacle de tes souffrances serait trop cruel pour ta mère, épargnons-lui cette torture. »

« Nous étions seules depuis longtemps. Madame Bizot, inquiète, voulut voir si rien ne nous manquait. Son regard de mère eut bientôt remarqué sur les traits de sa fille les efforts de la lutte qu'elle venait de soutenir. Aussitôt elle essaya de soulager son enfant ; elle l'accablait de soins. Berthe laissa d'abord tout faire. Quand ce fut fini : « Mère, dit-elle, « c'est assez?....... Maintenant, *tout* pour le « ciel!..... » — « Oui, reprit la pauvre mère, « tout pour le ciel! Pour toi le bonheur, mon « enfant, pour nous la souffrance!... Va, tu es « pure et sainte, tu es prête pour le ciel. Je « fais mon sacrifice comme tu fais le tien ; « mais appelle-moi bientôt!... »

« Je voudrais pouvoir décrire ce qui se passa alors de solennel et de touchant, représenter comme je la vis, ce que fut notre Berthe! Mais aucune expression ne peut rendre ces choses. — A cette pensée du ciel, son visage s'était comme transfiguré, il devint tout radieux. Animée comme une personne qui se sent un devoir et qui a hâte de le remplir, elle demanda que les membres de la famille fussent introduits dans sa chambre.

« Sa sœur se présenta la première. Berthe la reçut sans émotion, sans exprimer d'étonnement, bien qu'elle ne l'eût plus revue depuis plusieurs semaines. Adrien vint aussi, et tous deux s'agenouillèrent devant le lit de la malade, à côté de leur mère. Berthe fit signe à cette bonne mère de réunir et le frère et la sœur entre ses bras et quand elle les vit ainsi rapprochés dans un même embrassement, elle leur dit : « A vous trois maintenant! » — Regardant Jeanne et Adrien, les caressant d'une main tandis que de l'autre elle tenait pressée celle de sa mère : « N'est-ce pas, continua-« t-elle, vous ne lui ferez jamais de chagrin... » Puis elle fit à Adrien, comme à l'aîné, à l'appui naturel de la famille, les plus particulières recommandations. Lui parlant de sa mère, elle

ajouta : « Aime-la pour deux, jure-le moi. » Elle eut aussi un mot affectueux pour sa sœur. Madame Bizot lui dit : « Jeanne fera comme toi. » — « Non, reprit-elle, pas comme moi ; mieux « que moi,... comme Alice..... Jeanne, sois la « consolation de ta mère ! » — Madame B*** était là ; elle reçut de sa nièce une parole de reconnaissance : « Ma tante, je t'aime ! tu as « toujours été si bonne pour moi !... — Don- « nez un souvenir à toutes mes amies ; dites- « leur que je prierai pour elles, surtout à Marie « G***. » — « Oui, ajouta sa mère, tu prieras « pour nous tous... Et moi, cher ange, n'est- « ce pas, tu m'appelleras bientôt ! » — « Quand « tu auras fini, » répondit Berthe, pour marquer d'un seul mot que la tâche de sa mère n'était pas terminée. Cela dit, elle prit son petit crucifix et le présenta à madame Bizot. — « Tiens, « mère, voilà pour toi..... Jeanne, je te donne « toute ma chapelle...... Ma tante, à toi le mé- « daillon qui renferme le portrait d'Alice.... « A Mélanie, mes livres... Pour faire dire des « messes aux Enfants de Marie défuntes et « pour l'hospice de Bitche, tout ce que contient « ma petite bourse.......... Je voudrais bien « aussi voir les bonnes pour leur faire mes « adieux. » A l'une elle adresse des remercî-

ments ; à l'autre, assez indifférente pour ses devoirs religieux, elle recommande d'être plus chrétienne, et indiquant d'un geste l'état dans lequel elle se trouve : « Ne soyez pas si légère, « lui dit-elle..... pas si orgueilleuse... voyez « à quoi cela sert!... »

« Informés de la situation désespérée de la malade, parents et amis étaient accourus et attendaient au salon. Chacun fut appelé à son tour. En déposant un dernier baiser sur ce front dont aucune ombre ne voilait la sérénité, chacun reçut de la malade ce qu'elle pouvait encore donner, un signe d'affection et d'adieu.

« Cette scène dura plus d'une heure. L'émotion nous avait tous gagnés : les larmes coulaient. Elle, elle semblait nous dire : « Je « ne vous quitte qu'un instant. Je pars pour « la patrie; là, je vous attends, dans l'éternel « bonheur! »

« Mais elle était comme épuisée ; de respiration, elle n'avait plus qu'un léger souffle ; plus de paroles; seulement elle redisait tout bas les noms de Jésus et de Marie......

« Il ne restait plus dans la chambre que madame Bizot et moi. Par intervalles Berthe élevait les yeux vers le ciel, les abaissait ensuite

sur sa mère, puis les refermait sans proférer une parole. « O mon enfant, s'écriait la pauvre « mère, qui ne pouvait se résigner à voir s'é-« teindre pour toujours ce regard si longtemps la « joie de son cœur, ô mon enfant, regarde ta « mère !..... encore !... encore !... toujours !........ » Et, soulevant avec effort ses paupières, Berthe cherchait les yeux de sa mère, pour lui exprimer ce que ses lèvres ne pouvaient plus dire........

« Nous croyions à une fin toute prochaine... Ce n'était qu'un extrême affaissement accompagné d'une profonde somnolence. Peu à peu la sensibilité revint; avec elle revinrent les souffrances ; il fallait continuer la lutte. — Il était trois heures après midi. Je rappelai à Berthe cette heure où Notre-Seigneur avait expiré sur la croix après une longue agonie, et je l'engageai à unir ses souffrances à celles du Sauveur. Cette parole lui fit du bien. Elle me pressa de prier encore, et se remit en confiance à la sainte volonté de Dieu.

« Ainsi s'écoula le reste de cette journée, si remplie de tentations et de souffrances. Le résultat surnaturel en était bon pour l'âme, je l'espère, car toujours les vues de foi avaient pris le dessus. La nature avait gémi, mais la grâce avait puissamment secouru et la lutte se terminait par un triomphe glorieux.

Samedi, 13 juin. — « Ce jour ramena les tentations de la veille. Berthe le passa tout entier dans les mêmes alternatives de crainte et de confiance..... Mais, comme la veille aussi, elle resta victorieuse.

« Vers le soir, son confesseur lui apporta une grande joie, en lui annonçant qu'il avait obtenu pour elle de Mgr l'archevêque l'autorisation de recevoir la sainte communion le lendemain. C'était pour la troisième fois en dix jours qu'elle allait posséder sacramentellement Notre-Seigneur. Ainsi le Dieu de l'Eucharistie qu'elle avait tant aimé voulait récompenser sa foi !

« A la nouvelle des dernières luttes de Berthe, sa *bienveillante amie* accourut de la campagne pour lui renouveler ses adieux et ses pieuses recommandations. Berthe sentait tout le prix de tant de bonté ; mais, accablée comme elle l'était, elle ne put exprimer que par un mot sa reconnaissance. Elle fit plus cependant : elle demanda des prières. « C'est samedi, dit-
« elle, récitez ensemble, s'il vous plaît, et à
« haute voix, l'office de l'Immaculée Conception. » —Digne Enfant de Marie, elle restait fidèle jusqu'à la mort aux pieuses pratiques de la congrégation !

« L'état de la malade devenait tel qu'il ne

pouvait plus durer longtemps. Sa fin était proche, tout nous le disait. Mais les souffrances intérieures semblaient ne vouloir point la quitter. Dans la nuit, Berthe fut reprise de ses terreurs ; elle s'écriait avec effroi : « Voici le « démon qui prétend que je ne suis pas catholi- « que ;..... dites-lui bien la vérité ; chassez-le « avec de l'eau bénite..... » Il suffit de lui suggérer un bon acte de foi : la tentation était vaincue.....

Dimanche, 14 *juin.* — « ... Vers cinq heures du matin, la pauvre enfant était dans une agitation extrême ; c'était grand'pitié de la voir ainsi : plus de bonne place, plus de repos nulle part : « Quelle heure est-il? » me demanda-t-elle.... « On arrivera trop tard pour la sainte « communion (on l'avait fixée pour neuf heures)..... Cela va finir...»

« Et en effet, une sorte d'évanouissement nous fit croire un instant qu'elle avait quitté la terre..... Bientôt revenue à elle, Berthe dit en soupirant : « Oh ! encore revenir !..... Je « croyais que je m'en allais... c'était si déli- « cieux!... si délicieux !...... » et un peu après, et tout bas : « Alice ! Alice !... attends-moi « emmène-moi !... »

« Nous la vîmes alors, dans le plein esprit

de foi qui l'animait, prendre de nouveau son petit crucifix et le baiser avec une émotion prolongée. Elle reprit aussi, pour la porter à ses lèvres, sa médaille d'Enfant de Marie ; elle fit le signe de la croix en récitant quelques prières dans lesquelles on pouvait distinguer les plus touchantes invocations : « Mon Dieu, je remets « mon âme entre vos mains..... Jésus, Marie, « Joseph..... »

« Le moment si désiré de la communion approchait, Berthe me dit : « Demandez mainte- « nant que je meure pendant mon action de grâ- « ces, tout aussitôt après la communion... Aidez- « moi à me préparer... »

« A neuf heures, Notre-Seigneur était au rendez-vous de son amour !.. »

L'Hôte divin était apporté, cette fois encore, par ce même Directeur des catéchismes de Saint-Étienne du Mont qui durant la longue maladie de Berthe avait voulu remplir toujours ce consolant ministère : « J'avais vu la pauvre malade, le samedi soir, nous écrit-il ; sa faiblesse était extrême. Lorsque je vins, le lendemain, pour lui apporter la sainte communion, je la trouvai dans un tel état d'épuisement, que je crus devoir lui donner seulement une parcelle de la sainte hostie ; encore, n'était-ce pas sans

appréhension, car si l'âme était encore ardente, le corps défaillait. Mais Dieu y avait pourvu. Quand j'approchai le corps sacré du Sauveur des lèvres de la mourante, il me sembla qu'il s'échappait de mes mains, comme attiré par une aspiration d'amour jusque dans le cœur de l'angélique enfant. Dieu pouvait-il à son tour ne pas l'attirer à lui, un moment après, avec la même force pleine d'amour ?.....»

« Sans parole, sans mouvement, Berthe resta tout absorbée en Dieu. Elle ne fut tirée de cette espèce d'anéantissement que par l'arrivée de monsieur B***, son oncle, qu'elle avait désiré revoir. Elle essaya de parler ; mais sa faiblesse était si grande, sa respiration si peu libre, qu'elle ne put d'abord rien prononcer de distinct. Je ne comprenais que ces mots, articulés à peine : « Je ne peux pas... je ne peux pas..... » Elle tenait cependant à parler. C'est alors que, prenant tout ce qui lui restait d'énergie, elle surmonta son épuisement, domina pour quelques instants sa maladie, je dirais presque la mort, et d'une voix entrecoupée elle exprima à son oncle les derniers vœux de son cœur.

« Cette démarche inspirée par la plus chrétienne tendresse fut le suprême effort de la volonté de Berthe........ Elle referma les yeux, et

ne dit plus que ces mots : « Maintenant, je « *repars!*.....» C'était l'adieu. Elle *partait* en effet, mais si doucement, que nous nous en aperçûmes à peine..... Quelques soupirs encore, et Berthe était réunie à son Alice, au sein de Dieu!.......

« Pas un sanglot, pas un cri de douleur ne vint troubler le grand silence qui venait de se faire..... Madame Bizot, aussi chrétiennement courageuse à ce moment qu'elle l'avait été durant la maladie, fixait ses regards sur ce pauvre corps sans vie et disait avec un accent de foi qui nous pénétrait : « Chère enfant, je ne pleure pas.....
« je ne te rappellerai plus... mais je vais cher-
« cher à imiter tes exemples..... Je ne demande
« plus qu'une place auprès de toi!... Mon Dieu,
« je vous la rends, je vous la donne, elle est à
« vous... rendez-moi digne d'elle... Mon Dieu, il
« est bien ainsi, puisque vous l'avez fait!...... »
Je me sens encore tout émue au seul souvenir de ces choses. — Nous demeurions là contemplant dans le plus religieux respect ce qui nous restait de notre Berthe, sans pouvoir nous arracher à ce spectacle. On eût dit qu'en quittant la terre, l'âme bénie qui s'en allait vers Dieu nous avait laissé pour notre consola-

tion quelque chose de sa paix et de sa sérénité.

« Usant du droit que me donnait l'affection de ma bien aimée Berthe, je réclamai le privilége de donner les derniers soins à sa dépouille mortelle. Madame Bizot voulut bien m'accorder cette consolation. Aidée de l'une des bonnes sœurs qui avaient parfois veillé la malade et d'une autre personne dévouée à la famille, je remplis avec bonheur ce pieux office. Le dirai-je? Ce fut comme un triomphe pour moi, parce que c'en était un pour notre petite Berthe, de la revêtir de sa robe blanche, de l'envelopper de son long voile, d'orner son front si pur de cette couronne virginale à laquelle elle avait tant de droit, et de la déposer, glorieuse dans la mort, sur ce lit où elle avait tant souffert. Des lis l'entouraient et ornaient sa chambre. Avec intention je plaçai entre ses mains une autre branche de lis, symbole de la consécration qu'elle avait faite de tout elle-même à Dieu, et son chapelet, pour indiquer sa fidèle dévotion à la sainte Vierge. Sur sa poitrine d'ailleurs brillait sa médaille d'Enfant de Marie, qu'elle avait toujours préférée à tous les vains ornements.

« Ainsi placée sur cette couche, bientôt cou-

verte des fleurs que vinrent y déposer des mains amies, Berthe, avec ses lèvres encore vermeilles et souriantes, avec ses paupières à demi fermées, avec cette expression de félicité dont tous ses traits portaient l'empreinte, Berthe paraissait encore vivante au milieu de nous, et si réellement vivante, que plusieurs fois j'allai la toucher pour bien m'assurer qu'il n'y avait plus là que son corps inanimé, qu'elle était vraiment sans vie. Cette impression fut celle de tous. — On ne se lassait pas de la considérer; une sorte de charme indéfinissable vous retenait près d'elle. Chacun voulait l'approcher et lui donner le baiser d'adieu : *défunte elle parlait encore*, comme il est dit dans les saints livres; on ne la quittait qu'avec le désir de bien vivre, afin d'aussi bien mourir!.....

« En ces jours où l'on s'empressa autour de madame Bizot pour exprimer à cette mère éprouvée les sentiments de douloureuse sympathie que ce nouveau deuil excitait, il me fut donné d'entendre bien des paroles à la louange de celle que nous venions de perdre : on rappelait ses qualités, son heureux caractère, les actes de vertu qu'on lui avait vu pratiquer. Parmi ces consolants témoignages, il en est un

que je ne puis omettre, parce que pour moi il l'emporte sur tous les autres, sortant de la bouche du respectable prêtre qui pendant les deux dernières années avait dirigé Berthe. « Avec Berthe, me disait monsieur L******, la « tâche était facile ; il n'y avait qu'à soutenir « sa droite et bonne volonté. De telles âmes « sont la consolation et la joie de notre minis- « tère. Elles sont de plus un appui sur lequel « nous comptons auprès de Dieu. »

« Je m'arrête après un pareil éloge ; il en dit plus que tout ce que je pourrais exprimer ; gardons-le comme le glorieux couronnement de tous ces souvenirs.

« Et maintenant je te quitte, ma chère Berthe, après avoir vécu de nouveau avec toi par la mémoire et par le cœur. Me pardonneras-tu d'avoir révélé ce que ton âme avait confié à la mienne?... J'ai dû céder à des instances auxquelles il n'était pas possible de résister, à des conseils qui étaient pour moi des ordres. Te connaissant, je sais que dans ces circonstances tu aurais parlé ; j'ai parlé à ta place. Mais ne crains rien de mes paroles : elles ne s'arrêtent point à te glorifier ; je ne les ai dites que pour rendre gloire à Dieu.

« O ma Berthe, ô ma bien aimée! tu m'as promis de prier pour moi, garde ta promesse, et demande à Dieu de m'attirer à lui, de m'unir à lui pour toujours! »

Que pourrions-nous dire encore nous-même après l'émouvant récit qu'on vient de lire? L'histoire de l'âme est complète; notre tâche est terminée. — Nous laissons la parole aux personnes amies ou bienveillantes qui, en écrivant à madame Bizot, ont rappelé les rares qualités de son enfant et en ont ainsi achevé le portrait.

Une dame dont la fille avait été en relation avec Berthe disait, après les premiers témoignages de son regret : «..... Mais que vous souffrez depuis longtemps! Voilà près de deux ans que votre douloureuse expérience a pu suivre pas à pas les progrès du mal qui dévorait cette charmante nature! Deux ans qu'il vous a été donné aussi d'assister aux progrès que cette belle âme faisait vers le ciel!..... Il n'était pas possible d'être plus sympathique, plus attirante que cette enfant que Dieu vous a redemandée, qui a retrouvé une famille là-haut, et qui priera pour sa pauvre mère..... Je ne vous dis

rien pour ma fille, elle veut vous écrire..... »

Le même courrier apportait en effet de cette petite amie de Berthe la lettre annoncée : « Madame, depuis trois jours votre ange nous a quittées, et je ne le savais pas! Oh! combien doit être vide cette petite chambre qu'elle éclairait de son doux sourire, de son ardente piété, de sa sainte résignation ! Comme votre cœur de mère s'agite, se brise, se déchire à chaque heure dans cet horrible isolement que rien ne saurait combler ! J'avais entrevu Berthe seulement, je l'aimais déjà pour sa gaieté spirituelle, son amour de tout ce qui paraissait grand et beau, son aimable abandon avec ses compagnes. Et Dieu l'a placée presque aussitôt sur ma route comme un de ces modèles qui illuminent de joie votre vie par leur inaltérable paix. Je l'ai vénérée alors, car elle n'avait plus mon âge. Elle écoutait le récit des plaisirs de ses compagnes, mais son âme s'était donnée à un autre bonheur ; et devant la sérénité de son cher visage au sein des plus cruelles souffrances, on se prenait à s'accuser de lâcheté en craignant les amertumes de ce monde. — Pourquoi faut-il que la terre soit indigne de posséder longtemps de tels trésors? Je vous plains, madame, et je pleure sur ceux qui avaient connu Berthe pour la perdre

si tôt. Mais elle, nous ne devons pas la plaindre ; nous devons la prier, car ce Jésus qu'elle aimait tant sur la terre lui est donné pour toujours dans la plénitude de sa lumière et de son amour..... »

«.... Je suis heureux, écrivait le R. P. T***, d'avoir connu cette bonne Berthe.... Je me souviens que je fus très-frappé de l'impression qu'elle fit sur moi, moins par son air très-prononcé de distinction que par l'expression de haute et singulière vertu répandue sur sa physionomie angélique et sur toute sa personne si modeste. »

Citons encore ces lignes qui dans leur concision expriment tant de choses. Elles furent adressées à madame Bizot par le père de mademoiselle Marie G***, l'amie de cœur de Berthe : « Pauvre excellente amie, l'affreuse nouvelle m'arrive à l'instant à Bourbonne. Que vous dire, sinon que je pleure avec vous cette chère enfant, qui résumait pour moi le type accompli de toutes les grâces et de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et que j'aimais comme j'aime ma pauvre Marie... »

Écoutons enfin le digne curé de Saint-Étienne

du Mont apportant à la mère affligée ses paternelles consolations : « Madame, la Providence vient d'ouvrir une nouvelle tombe sous vos regards et de vous soumettre à l'une de ces épreuves dont une bouche humaine redoute de prononcer le nom devant une mère. — Et cependant pour avoir le courage de vous plaindre, j'ai besoin de penser aux larmes que le divin Modèle a versées sur une tombe qui lui était chère. — Car Dieu est entré dans vos désirs, mais comme le fait un Dieu, en les perfectionnant. Votre préoccupation suprême était de faire de vos enfants des anges sur la terre, Dieu a voulu en faire des anges dans le ciel !

« J'ai prononcé le mot d'ange et je ne le retire pas. Ce n'est point de ma part une irréflexion de langage ; c'est une expression qui, en s'appliquant à votre chère Berthe, conserve toutes les réalités de sa plus rigoureuse signification. — On remarquait dans toute sa personne, dans tous les détails de sa vie, je ne sais quelle pureté, quel zèle du bien que n'ont pas ordinairement les justes de la terre. Ceux-ci s'efforcent de marcher dans la voie des commandements ; les meilleurs y courent. Pour elle, on eût dit qu'elle avait des ailes, afin de

servir Dieu avec plus d'allégresse et de *voler*, comme parle la Sainte-Écriture, dans l'accomplissement de sa divine volonté.

« La beauté céleste que lui donnait la joie habituelle de sa conscience ne l'avait pas quittée, même sous l'empire de la mort. Dans ce trépas prématuré qui brisait tant de cœurs autour d'elle, Berthe n'avait vu que l'ineffable avantage de pouvoir plus tôt habiter avec Dieu.

« Aussi, quand je l'ai aperçue entourée de fleurs, avec cette blanche parure dont on avait décoré sa couche funèbre, à l'aspect de cette douce sérénité qui semblait partir d'au delà de la tombe pour illuminer son visage, j'ai senti que je me trouvais en présence d'une prédestinée ; je me suis mis à genoux, et je l'ai priée pour moi !... »

A ces blanches fleurs dont le pur éclat avait frappé le vénérable pasteur, nous sommes heureux de pouvoir joindre d'autres fleurs cueillies aussi pour Berthe, dans cette Lorraine si chère à son cœur !

Sicut lilium...
(Cant. des cantiques.)

I.

Pour ce front qui pâlit, tressez de blanches roses!
C'est l'emblème des cœurs dont l'amour est aux cieux.
Mettez un voile blanc sur mes paupières closes,
Dieu se montre à mes yeux!

Je veux voir en mes mains la couronne chérie
Sur laquelle j'aimais à prier tous les jours,
Lorsque ma voix pour vous de la vierge Marie
Implorait le secours!

Que le lis virginal, si cher au divin Maître,
Exhale ses parfums auprès de mon cercueil!
Et qu'il orne ma tombe où ne doivent paraître
Aucuns signes de deuil!

II.

Douce et pieuse enfant, dans la sainte patrie
Tu le portas, ce lis!... d'un monde séducteur
Jamais le souffle impur ne passa sur ta vie,
N'en ternit la blancheur.

Comme on voit le soleil échauffer de sa flamme
La corolle qui s'ouvre aux premiers feux du jour,
Ainsi le tabernacle envoyait à cette âme
La lumière et l'amour.

Alors, en quels transports s'exhalait sa prière :
« Si pour le cloître saint tu daignais me cueillir,
« Qu'il ferait bon, mon Dieu, tout près du sanctuaire,
« Aller vivre et mourir!

« Mais si de ta maison tu ne m'ouvres l'entrée,
« Enlève-moi du monde à l'aube de mes ans!
« Épargne à cette fleur que je t'ai consacrée
« La rage des autans! »

III.

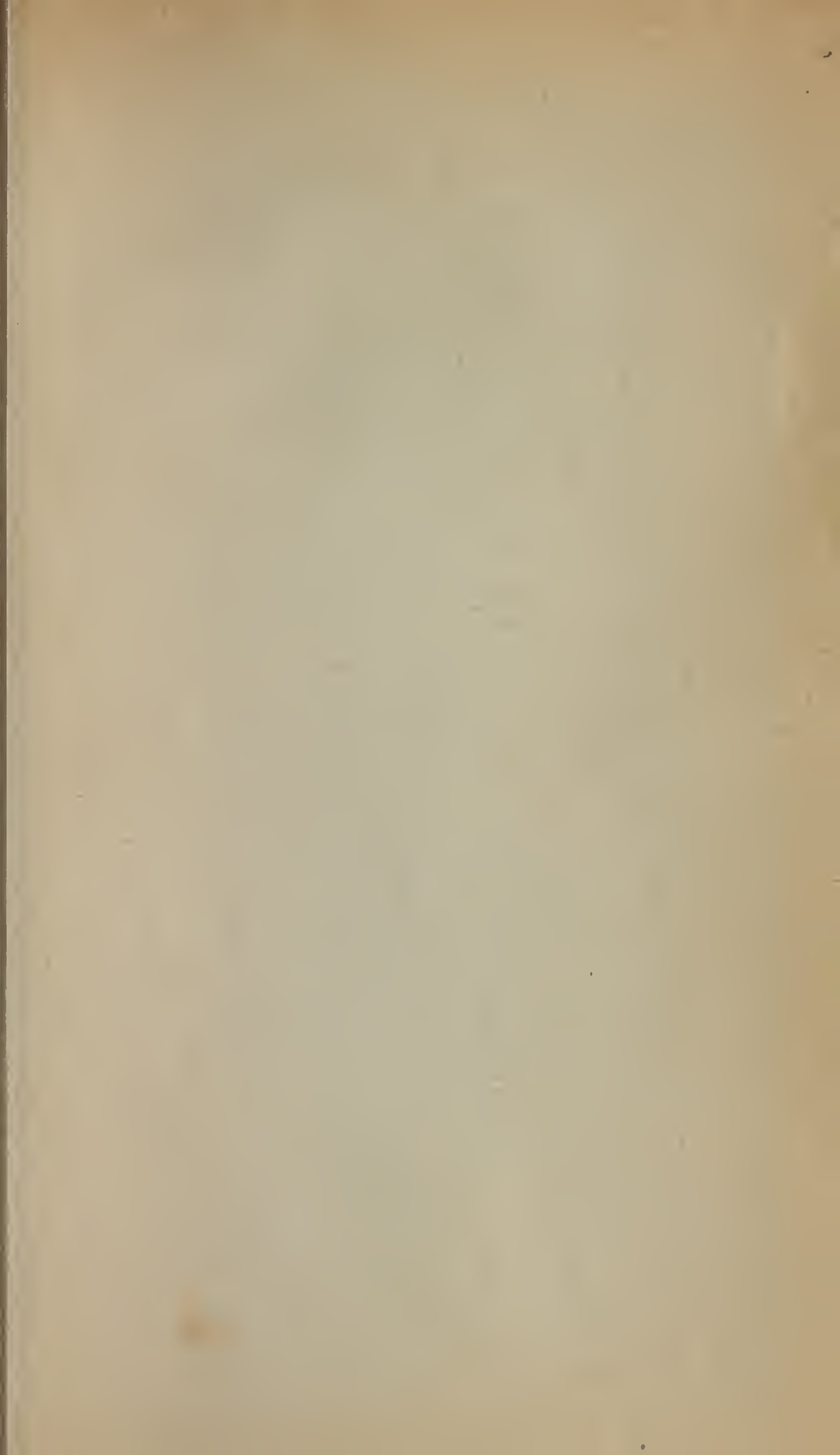
Et cecidit flos.

Et Jésus entendit... D'une main vigilante
Il vint cueillir à temps la douce et tendre fleur.
Une autre fleur, au ciel, l'attendait souriante
Et lui disait : Ma sœur!

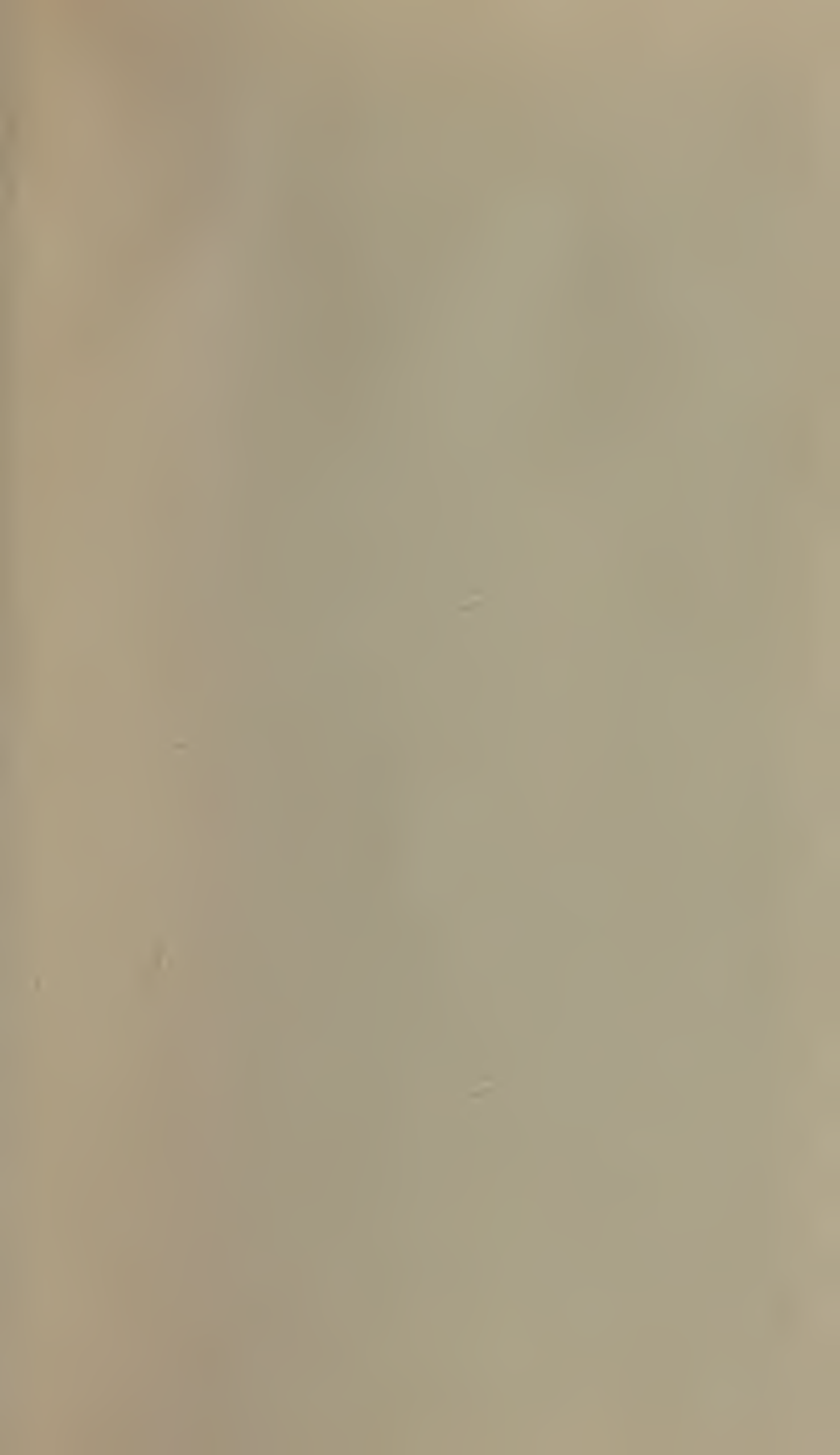
FIN.

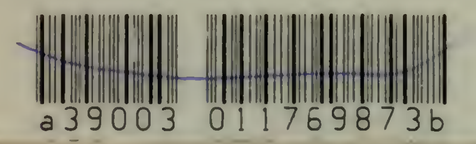
TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.








a39003 011769873b

